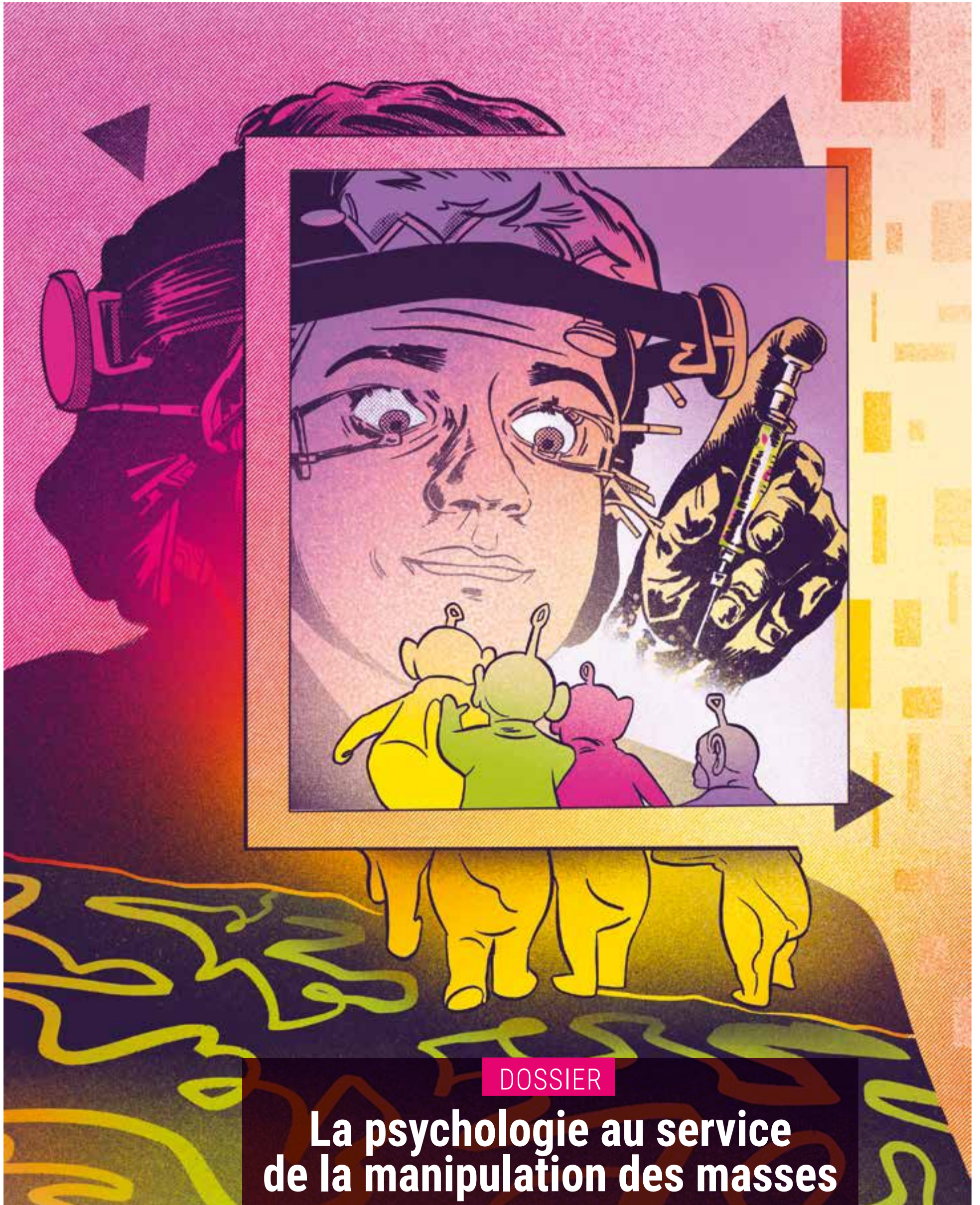


Journal
belge
mondial !

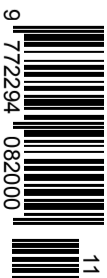
Kairos

JOURNAL ANTIPRODUCTIVISTE ● POUR UNE SOCIÉTÉ DÉCENTE



Kairos

Editeur responsable: ASBL Kairos / Alexandre Penasse - Rue des Bégonias, 32 - 1170 Watermael-Boitsfort, Bruxelles



DOSSIER

La psychologie au service de la manipulation des masses

Pages 9 à 17

SOMMAIRE

Destruction sociale

Alexandre Penasse / Page 2

L'Ukraine au miroir de la fiction

François Massoulié / Page 3

La pandémie comme normalisation

Philippe Godard / Pages 4-5

« Le consensus est un avant-goût de la paix des cimetières »

Interview de Slobodan Despot par Alexandre Penasse / Pages 6 à 8 et 17

DOSSIER

La psychologie au service de la manipulation des masses

Dossier coordonné par Alexandre Penasse et Bernard Legros / Page 9

Tous conditionnés ?

Les sciences comportementales appliquées en temps de pandémie

Elsa Richard / Pages 10 à 12

Les techniques de manipulation des foules

Amandine Lafargue / Pages 12 - 13

Violence politique, violence instituée

Barbara Houbre / Pages 14 - 15

Face à l'effondrement, la renaissance de la psychologie

Caroline Escartefigues / Pages 16-17

Les avatars du climato-scepticisme

Bernard Legros / Page 18

Voici mon nouveau travail

David Tong / Page 19

Fils de pub

Alain Adriaens / Page 20

Renoncer aux nérocarburants

Alain Adriaens / Pages 20 - 21

Vu, lu, entendu

Pages 22-23

Hommage à Madame Merveille

S. Kimo / Page 24

Destruction sociale

C'est étrange la vision qu'on peut avoir de ce qu'on appelle « société », *organisme* composé d'êtres, dont le dictionnaire nous dit qu'elle est « *Le fait pour un groupe d'individus de la même espèce d'établir des relations entre eux* », et dont il est impossible à un moment X de connaître l'opinion. On ne peut donc s'en faire qu'une idée. Pour certains, questionnés sur les possibilités de changement, leur position est claire : « *c'est foutu, il est trop tard* », la soumission des populations lors de l'ère Covid-19 démontrant à elle seule que le pouvoir fait ce qu'il veut des masses et qu'un soulèvement est fort improbable. Ce serait, au vu de l'histoire, difficile de leur donner tort, aucune révolution populaire n'ayant jamais abouti à un renversement d'un pouvoir favorisant une minorité, alors que la puissance technologique et les techniques de manipulation des masses rendent les choses aujourd'hui encore plus difficiles. D'autres pensent au contraire que les gens vont sortir progressivement de leur léthargie, prenant notamment conscience qu'ils ont été trompés.

Ces considérations sur l'état des lieux de l'opinion publique ne peuvent être que des approximations, fondées sur du ressenti, de la subjectivité, des rencontres, discussions et observations personnelles, en somme la vie en société. Mais nous demeurons dans un microcosme, relatif, nous ne savons pas ce que pense la majorité – sachant qu'une collectivité ne pense pas à proprement parler, même si elle est plus que la somme de ses individualités. Le seul « macrocosme social » qui nous soit donné, c'est celui des médias de masse, producteur d'une réalité distordue. On pense donc la plupart du temps le monde à travers ce qu'on nous en dit, et celui qui parle à large échelle le fait toujours depuis le système médiatique. À l'hiver 2021, alors que le gouvernement interdisait aux gens de fêter Noël en famille, le Premier ministre De Croo leur recommandait de regarder la télévision : « *Personne ne doit fêter Noël seul ce soir. À 18h, nous fêterons Noël à 11 millions devant notre télévision. En regardant vous aussi, vous donnerez de la lumière et de la chaleur aux autres* ».

En réalité, « en regardant », vous ne donniez rien, vous étiez juste ébloui par la lumière de l'écran ; vous n'étiez pas réunis, comme l'exprimait Guy Debord : « *Le spectacle réunit le séparé, mais il le réunit en tant que séparé* ». Tout le monde regarde la même chose, seul, mais plus personne ne se regarde. Par ces mensonges, Alexander De Croo énonçait donc en filigrane les objectifs du Forum économique mondial : diviser la population en la privant « d'établir des relations », donc de faire société ; atomiser cette dernière, réduite désormais à des monades soumises à la représentation dominante de la caste médiatico-politique. Si chacun pense le monde à un niveau individuel, tous sont donc fortement influencés – « animés » pourrait-on dire – par les médias dominants, et l'interaction sociale se réduit le plus souvent à une rencontre entre « représentants » de cette pensée médiatique.

Mais même s'il y a eu obéissance aux ordres et injonctions paradoxales des gouvernements, nous ne pouvons pas savoir si cette obéissance était sincère, et on peut penser que beaucoup ont davantage obtempéré sous le coup de la manipulation, pression sociale, chantage, que par une véritable certitude qu'ils étaient en danger de mort et que le vaccin allait les sauver. Cette sincérité de l'obéissance soulève deux remarques, l'une plutôt réjouissante, l'autre moins.

1. Si les gens ont obéi « malgré eux », il reste l'espoir qu'une prise de conscience des mécanismes de manipulation des masses leur permettra de rejoindre la contestation.

2. Mais le système totalitaire n'a malheureusement pas besoin pour fonctionner de gens authentiques, l'obéissance se suffisant à elle-même. Maîtres des outils de propagande, les médias peuvent s'accaparer la « volonté » des gens en feignant la conviction collective, soit que tous les vaccinés l'ont fait dans un souci purement altruiste de sauver l'autre. Ça ne reflète pas la réalité des raisons véritables de l'obéissance des gens, mais créera l'illusion en donnant une fausse représentation de la réalité de ces raisons, et cela suffit. Par ce tour de passe-passe, ils parviennent ainsi à faire fi de tout le marketing gouvernemental mis en place pour mener à bien leur dessein (« couverture vaccinale massive »), comme si paradoxalement cette campagne n'avait servi à rien ou n'avait même pas existé, mais ils réussissent également à diviser le corps social, entre ceux « soucieux de l'autre » et les « égoïstes ».

Nous pouvons tirer de ces réflexions que la seule possibilité de résistance – qui en même temps explique pourquoi le système médiatique est indispensable au pouvoir en place pour se maintenir – est de briser le spectacle : pour sortir du doute et des hypothèses sur l'état de l'opinion publique dont les médias de masse nous donnent une fausse représentation, il est indispensable d'organiser un peu partout des débats et de les médiatiser largement, distribuer des textes, afficher, inscrire dans des lieux publics... La médiatisation offrira en effet un pouvoir de diffusion beaucoup plus grand agissant aussi comme moteur de changement : c'est en voyant des gens débattre, donc être en désaccord, que se construit la vérité. Ce qui explique aussi pourquoi le débat a été interdit dans nos sociétés. La caste médiatico-politique le sait : une information, aussi importante qu'elle soit, n'est rien si elle n'est pas médiatisée.

Notre travail ne prendra véritablement son sens que lorsqu'il touchera beaucoup plus de gens. Il ne faut plus attendre des officines médiatiques – dont le rôle n'est que la falsification du réel et la fabrication du consentement, tout en faisant croire que le débat a lieu – qu'elles deviennent autre chose que ce pour quoi elles sont faites.

Toute cette délétère et catastrophique période aura démontré une chose : l'oligarchie, qui se réunissait il y a peu à Davos, avec notamment Alexander De Croo, Ursula von der Leyen, le roi et la reine des Belges, le président de BlackRock... fera tout ce qui est en son pouvoir pour empêcher que les gens s'unissent, débattent, pensent ensemble et que de ces échanges émanent des décisions favorables au bien commun. Au contraire, ils diviseront, étiquetteront et stigmatiseront ceux qui émettent des doutes et demandent le débat. Ils ont avec eux les institutions, le monopole de la représentation du réel, les forces de l'ordre, et ils préféreront l'enfer comme modèle de société plutôt que de perdre leur pouvoir.

Alexandre Penasse

ABONNEZ-VOUS À KAIROS*

* Pour s'abonner, il suffit de faire un virement bancaire à l'ordre de Kairos asbl sur le compte : 523-0806213-24 IBAN BE81 5230 8062 1324 – BIC TRIOBEBB, et d'indiquer en communication l'adresse d'envoi.

Plus d'infos sur : www.kairospresse.be/abonnement
(Abonnement belge à partir de 20 € pour 5 numéros, 25 € pour la France, 30 € pour la Suisse)

Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs de presse et libraires en Belgique

NE PAS JETER ! PARTAGER !

Kairos – Journal antiproductiviste pour une société décente

Journal de réflexion, d'investigation et de changement, sans pub

Périodique bimestriel / Paraît en février, avril, juin, septembre, novembre ISSN : 2294-0820

Imprimé en Belgique
Imprimeries Havaux s.a.,
Rue de l'Artisanat, 1
B - 1400 NIVELLES

Tirage : ce numéro a été tiré à 6.500 exemplaires

Route : Cambier

Editeur responsable

ASBL Kairos / Alexandre Penasse
Rue des Bégonias, 32
1170 Watermael-Boitsfort,
Bruxelles - Belgique
info@kairospresse.be
www.kairospresse.be
M. (00 32) 472/560 724

Rédacteur en chef : Alexandre Penasse
(ap@kairospresse.be)

Graphisme : Studio Noir & Clair

Rellecteurs

Janine, Nadia, Alain, Patrick, Stéphane, Nathalie, Annie, Sophie, Manu.

Pour commander des numéros :

commande@kairospresse.be

Chroniqueurs / Rédacteurs

Alexandre Penasse (A.P.), Bernard Legros (B.L.), David Tong (D.T.), Inès Trépan (I.T.), Michel Weber (M.W.), Alain Gailliard (A.G.), Alain Adriaens (A. A.) François Massoulié (F.M.), Daniel Zink (D.Z.).

Ont contribué à ce numéro

Caroline Escartefigues, Elsa Richard, Barbara Houbre, Amandine Lafargue, Marie-Ange Herman, Kenny Cadinu, Philippe Godard.

Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs, mais on ne les laissera jamais tomber !

Illustrations :

Chanic, Antoine Demant, Lara Pérez Dueñas, Philippe Debongnie, Gabrielle Lacombe, Julie Dall'Arche, Blandine Denis, Pascale Vanhal, Mickomix, Alexandre De Wind.

Nos copains de la presse libre en Suisse et en France

-Moins!

LA DÉCROISSANCE
Le journal de la joie de vivre

L'Ukraine au miroir de la fiction

« La première victime d'une guerre, c'est toujours la vérité ». Généralement attribuée à Rudyard Kipling, cette formule a été forgée par l'homme politique britannique Philip Snowden en 1916, au cœur de la Première Guerre mondiale. À l'heure où l'immense majorité des médias de masse, que ce soit à Kiev, Moscou, Washington ou Bruxelles, trahissent leur devoir d'informer pour se mettre au service de la propagande, elle est plus que jamais d'actualité. À l'inverse, comme nous le disait Stendhal, « le roman, c'est un miroir que l'on promène le long d'un chemin ». Et en effet, le détour par la fiction permet souvent de prendre du recul vis-à-vis des jeux de miroir de la propagande d'État et, à hauteur d'homme, de mieux saisir les multiples facettes, notamment historiques, de situations complexes. C'est ainsi que nous souhaitons attirer l'attention du lecteur sur quelques romans classiques ou récents qui, outre leurs qualités intrinsèques, offrent des éclairages variés utiles à la compréhension de l'histoire ukrainienne contemporaine.

La Première Guerre mondiale et la révolution russe de 1917 ont provoqué une série de secousses telluriques dont, un siècle plus tard, les répliques continuent à bouleverser l'existence des peuples qui composaient l'empire russe. Avec *La Garde blanche*¹, chef-d'œuvre de la littérature russe du XX^e siècle, Mikhaïl Boulgakov nous fait revivre de manière éblouissante l'un de ces moments où l'histoire bascule. En décembre 1918, désertée par les soldats allemands qui soutenaient à bras-le-corps le pouvoir conservateur et plus ou moins fantoche de l'hetman Skoropadsky, la ville de Kiev, dont Boulgakov est lui-même natif, est conquise par les troupes de l'armée populaire ukrainienne de Simon Petlioura. Cet épisode sanglant, qui oppose notamment citadins russes et petit peuple des innombrables villages ukrainiens, acquiert sous la plume chatoyante et épique de Boulgakov une dimension cosmogonique. L'assassinat d'un passant juif par un soudard de Petlioura inspire à l'auteur cette méditation désabusée : « Quelqu'un paiera-t-il pour le sang versé ? Non. Personne. Simplement, la neige fondra, la verte herbe ukrainienne sortira et flottera comme une chevelure sur la terre... les épis splendides mûriront... l'air brûlant vibrera. Le sang ne coûte pas cher sur les terres rouges, et personne ne le rachètera. Personne ».

Avec ce roman écrit dans les années 1920, mais dont l'édition intégrale ne paraîtra que dans les années 1960 tant il débordait des canons de l'historiographie soviétique officielle, Boulgakov compose une symphonie d'une puissance et d'une beauté extraordinaires. Résonnent et s'y répondent, non seulement les voix des membres de la famille bourgeoise des Tourbine, qui participent à la défense de la ville, mais aussi celles d'une galerie de personnages à la Tolstoï – Boulgakov reconnaît sa dette à *Guerre et Paix* –, mais encore celle de Kiev elle-même, « la mère de toutes les villes russes » où accourent les habitants de Moscou et de Saint-Petersbourg fuyant la révolution. Au-delà du Dniepr s'étend l'immense plaine ukrainienne, et au-dessus d'elle plane la nuit glacée, porteuse de songes prémonitoires ainsi qu'« un firmament immense, rouge, étincelant, couvert de planètes Mars au scintillement vivant ». Mars, l'astre de la guerre qui recouvre la terre en ce terrible hiver de 1918.

Andreï Kourkov est le plus célèbre écrivain ukrainien d'expression russe actuel. Vivant à Kiev, il fait lui aussi de la ville le personnage principal de *L'Oreille de Kiev*², son dernier roman dont la traduction vient de paraître. Il se déroule peu de temps après celui de Boulgakov : en 1919, l'Armée rouge a chassé les troupes de Petlioura, mais la pénurie règne et la situation est instable, car l'armée blanche de Denikine menace à son tour. À partir de documents d'archives de la Tchèque, Kourkov compose la trame d'une enquête policière menée par Samson, un jeune homme qui s'est engagé un peu par hasard dans la milice après que le sabre d'un cosaque a tué son père et lui a tranché l'oreille gauche. Il décrit ainsi avec talent le quotidien d'habitants mus par leur instinct de survie dans un climat de guerre civile et d'insécurité.

Ami de Georges Simenon, souvent comparé à John Le Carré pour son sens impressionnant de la psychologie et du détail, Julian Semenov³ fut immensément populaire dans l'URSS des années 1970 et 1980. Au travers du personnage fictif de Max von Stierlitz, alias Maxime Issaïev, espion soviétique infiltré dans les plus hautes sphères de la SS, il nous offre une plongée saisissante au cœur de l'appareil d'État nazi. S'appuyant sur une documentation historique d'une richesse et d'une précision



Illustration : Antoine Demant

extraordinaires, qui n'est pas sans rappeler *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell, Semenov nous relate les débats quant au sort réservé à l'Ukraine à la veille de juin 1941 : alors que les SS veillent à appliquer l'ordre de Hitler de réserver cet « espace vital » aux seuls colons allemands, la Gestapo et l'armée souhaitent utiliser les nationalistes ukrainiens au service de leur campagne de conquête et de purification ethnique et idéologique. Délaissant le vieux Skoropadsky pourtant réfugié en Allemagne, ils misent sur la nouvelle génération d'extrémistes fascistes, au premier rang desquels figure Stepan Bandera. C'est ainsi que, dès la prise de Lviv aux premiers jours de l'invasion, la Wehrmacht laisse libre cours à la Légion ukrainienne de Bandera, laquelle va se livrer au massacre de Polonais, Juifs et communistes repérés au moyen de listes soigneusement préparées à l'avance. Le rappel de cet épisode atroce permet de comprendre à quel point la glorification dudit Bandera par certains nationalistes ukrainiens est vécue comme une insulte insupportable à la mémoire des millions de morts soviétiques, et combien la détermination russe à lutter contre toute résurgence nazie en Ukraine plonge ses racines dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.

Les trois romans que nous allons évoquer à présent revêtent un intérêt historique et politique particulier dans la mesure où ils ont été rédigés et publiés après février 2014, mais avant février 2022. Ils nous rappellent ainsi que la guerre en Ukraine a commencé non pas avec l'invasion russe comme la majorité des médias semble tenir pour acquis, mais aussitôt après la « révolution de Maïdan », lorsque le renversement du président Ianoukovitch puis l'abrogation de son statut de langue officielle à la langue russe (comme au roumain, au hongrois et au tatar de Crimée) conduisit à un soulèvement massif des populations russophones du Donbass à la Crimée.

Correspondant du *Monde* à Moscou, Benoît Vitkine a couvert ce conflit du Donbass dès ses débuts. Lauréat du prix Albert-Londres pour la qualité de ses reportages de terrain, il a prolongé son travail de journaliste avec deux romans qui offrent chacun un éclairage passionnant sur l'Ukraine actuelle. Il est probable que ce recours à la fiction permet à l'auteur d'aborder de manière plus libre des réalités qui, ne cadrant pas avec le discours dominant, auraient eu du mal à être rapportées telles quelles dans son quotidien dit de référence, parangon de la bien-pensance parisienne. Publié par coïncidence en février 2022, *Les Loups*⁴ se présente explicitement comme un roman à clé. Il décrit avec brio l'emprise totale des oligarques sur la politique et les médias ukrainiens. Tous plus corrompus et violents les uns que les autres, si certains misent sur Moscou alors que d'autres jouent la carte nationaliste, ces « loups » ne sont mus en fin de compte que par leur appétit féroce d'argent et de pouvoir au détriment des simples citoyens. Et lorsque ceux-ci osent se dresser contre la corruption endémique, ils n'hésitent pas à les

écarter brutalement. Ainsi de Katia Gandziuk, la jeune militante anticorruption morte en novembre 2018 après une attaque à l'acide, et à qui ce livre est dédié.

Tout aussi passionnant que ses « Loups », *Donbass*⁵, est un roman policier situé sur la ligne de front entre l'armée ukrainienne et les forces séparatistes. Au cours de l'hiver 2018, la guerre s'enlise : « La poursuite de ce conflit convenait aussi bien à Kiev qu'aux rebelles et à leur parrain moscovite. Tant que le nombre des morts restait limité, personne n'était prêt à des concessions. Et les Occidentaux pouvaient oublier cette demi-guerre sur laquelle ils n'avaient aucune prise ». Dans cet environnement dominé par la misère sociale et la violence, propice à tous les trafics, le colonel Henrik Kavazde, incarnation classique du flic désabusé, mais intègre, mène l'enquête sur un assassinat sordide. Celle-ci va mettre en lumière la profondeur des traumatismes subis par les sociétés post-soviétiques, qui pour certains remontent à la guerre d'Afghanistan, dont lui-même est vétéran. Situé à hauteur d'homme, *Donbass* nous rappelle non seulement que cette guerre dite de basse intensité s'est poursuivie durant des années dans l'indifférence totale des chancelleries et des médias, mais aussi que, loin des grandes considérations géopolitiques, ce sont toujours les gens ordinaires, civils comme militaires, qui trinquent, souffrent et meurent.

Loin du roman noir et dans un style très différent *Les Abeilles grises*⁶ de Kourkov évoque la vie des quelques habitants restés dans le no man's land de cette même « zone grise » du Donbass qui, de 2014 à 2022, a séparé l'armée ukrainienne et les séparatistes pro-russes. Ce monde absurde et violent est vu au travers des yeux de l'apiculteur Sergueïtch, un homme simple et bon qui refuse de s'impliquer dans des conflits politiques qui le dépassent complètement. « *Ukrops* » (désignation injurieuse des « Ukrainiens européens ») et « *Moskals* » (pour « valets de Moscou ») peuvent bien s'abreuver d'injures et se bombarder, Sergueïtch reste accroché à son village natal déserté par la guerre, où il n'aspire « qu'à une paix méritée et à une vie en accord avec les abeilles et donc avec la nature ». Empreint de poésie bucolique et de douceur, cette fable d'un homme candide, qui dénonce avec subtilité l'absurdité du nationalisme et de la guerre, est un petit bijou d'humanité.

François Massoulié

1. Mikhaïl Boulgakov, *La Garde blanche*, Robert Laffont, 2017.

2. Andreï Kourkov, *L'Oreille de Kiev*, Liana Levi, 2022.

3. Julian Semenov, *Opération Barbarossa*, 10/18, 2022.

4. Benoît Vitkine, *Les Loups*, Le Livre de Poche, 2023.

5. Benoît Vitkine, *Donbass*, Le Livre de Poche, 2021.

7. Andreï Kourkov, *Les Abeilles grises*, Liana Levi, 2022, 400

La pandémie comme normalisation



Illustration : Lara Pérez Dueñas

Le thème est glissant, mais peu importe ! Certaines périodes très récentes de notre histoire se caractérisent par l'irruption à un niveau très élevé de l'irrationalité dans les sphères du pouvoir. Le nazisme avait ainsi la particularité de combiner une rationalité glaciale et oppressante au cœur des services policiers, de l'armée ou des organismes chargés de la prévision des productions industrielles, avec une irrationalité extrême, par exemple dans le fait de construire un système totalitaire sur la base d'oppositions, plutôt que de complémentarités, entre le parti, l'État, l'armée et la SS. De son côté, le système communiste chinois s'est construit sur un irréalisme profond en matière industrielle ; il est en effet irrationnel de confier la direction de processus industriels à des cadres du parti qui doivent rendre des comptes aux échelons hiérarchiques supérieurs dudit parti, car ces cadres ont davantage d'habileté à maquiller des résultats dans des rapports qu'à les obtenir dans l'activité productive quotidienne d'une usine. Cet irréalisme a abouti très tôt aux aberrations du Grand Bond en avant. Pourtant, l'idéologie maoïste elle-même préconise l'inverse, dans une simplification des contradictions et des voies souvent caricaturales pour les résoudre une à une qui relève elle-même de l'irrationnel. Et ce ne sont que deux exemples.

Or, la période que nous vivons depuis le début 2020 – pour nous en tenir à la pandémie de la vie politique, culturelle et sociale – est une période de totalitarisme, en ce sens très précis que, dans les pays les plus influents du monde contemporain, comme la Chine, les États-Unis, l'Allemagne ou le Brésil, le Nigeria et bien d'autres encore, les groupes au pouvoir, parfois incarnés par un individu ayant adopté une posture ouvertement dictatoriale, exercent une emprise sur la société telle que ladite société dans son ensemble, ou au moins de larges groupes actifs et conscients, rencontrent d'énormes

difficultés pour exprimer leur désaccord avec les politiques suivies. Dans la plupart des États, aujourd'hui, les gouvernants ont été soit désignés par des pairs, soit élus avec des pourcentages extrêmement faibles de la population adulte, et leur légitimité est très contestable du point de vue même du système en place. En France, Emmanuel Macron, au premier tour de la présidentielle de 2022, n'obtint même pas les votes d'un cinquième de la population adulte (si l'on inclut les inscrits et les non-inscrits) ; sa légitimité est donc extrêmement faible au regard de ce que demanderait une démocratie dite parlementaire, et cela sans ajouter tous les biais de caractère dictatorial que le président et le gouvernement utilisent sans arrêt (corruption, outrages commis par d'importants personnages de l'État, mode de gouvernement par décrets, disqualification des oppositions quelles qu'elles soient, contrôle des médias et du système de divertissement, etc.). Ainsi, nous partons de ce qui est pour nous une constatation, qui ne sera pas discutée davantage, parce qu'elle nous semble une évidence : nous vivons un mouvement totalitaire.

L'irrationalité est une évidence chez l'être humain, et heureusement ! C'est bien parce que nous sommes des êtres irrationnels – non pas profondément irrationnels, non : juste et simplement, à l'occasion ou un peu plus souvent, irrationnels – que nous refusons de nous plier aux normes, pas forcément à toutes les normes (le code de la route en est une évidence...), mais à certaines.

C'est bien parce que les humains sont irrationnels à certains moments cruciaux de leur vie que les théories les plus en vogue pour contrôler les populations sont aujourd'hui issues du behaviorisme. Le behaviorisme postule en effet que, « *au-delà de la liberté et de la dignité* » – pour reprendre le titre de l'essai phare

de Skinner –, il existe la possibilité de contraindre l'être humain à aligner son comportement sur ce qui est socialement acceptable et souhaitable. Autrement dit, on ne peut pas modifier l'être humain, qui n'est ni fondamentalement bon ni fondamentalement mauvais ; cette discussion n'a aucun intérêt, affirment les behavioristes, car ce qui importe est la « *technologie du comportement* » : contraindre les humains, par des moyens « scientifiques », à adopter, qu'ils le veulent ou non, un comportement socialement dirigé. Par qui ? Par les scientifiques et les experts qui définiront ce qui est acceptable et souhaitable, et les moyens de nous y contraindre, ou par les États qui utiliseront les principes behavioristes d'endiguement des comportements individuels.

Le behaviorisme est aujourd'hui au sommet de sa puissance d'influence. Ainsi, les algorithmes de Google ne nous renseignent, pour toute nouvelle requête sur leur moteur de recherche, qu'en fonction de nos requêtes précédentes, ce qui nous enferme de fait dans un certain domaine de pensée, un certain style de raisonnement ; il s'agit bien là d'une « *technologie du comportement* » purement behavioriste. Technologie du comportement encore via le logiciel archiperfectionné de Facebook pour la reconnaissance faciale, qui atteint en la matière des résultats désormais supérieurs à ceux de l'être humain lui-même et qui devient un auxiliaire de premier ordre pour les services de police. À la tête de Facebook, la pensée politique semble absente, si l'on en juge par le spectacle pitoyable que donne son fondateur, Mark Zuckerberg, face aux sénateurs américains qui s'inquiètent de sa puissance (le 11 avril 2018, le texte intégral de l'audition est accessible sur le web). Ce spectacle d'un abruti ne sachant rien répondre n'est-il pas, en réalité, la marque de sa supériorité absolue face aux sénateurs : il n'a rien à leur dire, car ils n'ont plus le pouvoir ?

Mais, car rien n'est joué, le behaviorisme doit affronter une limite fondamentale : l'être humain est irrationnel, et s'il est en effet plus facile de contrôler le comportement de l'être humain que de le rendre « bon » ou « mauvais » ou « adapté à telle situation », comme le rêvent les dictateurs de la fable d'Aldous Huxley *Le Meilleur des mondes*, il reste impossible de le rendre rationnel en toute situation. De le contrôler, quel que soit le contexte. Car le Pouvoir – avec une majuscule –, qui attend beaucoup du contrôle des foules depuis au moins la fin du XIX^e siècle et l'ouvrage pionnier de Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, rêve en effet de contrôler non seulement notre comportement, mais notre irrationalité elle-même. Effacer tout irrationnel pour, comme dans *Le Meilleur des mondes*, nous limiter à produire et à n'être que les esclaves consentants d'une Mégamachine au service d'une caste de, au choix : dirigeants, transhumains, présidents-directeurs généraux, militaires, experts, scientifiques, médecins... De nos jours, le behaviorisme triomphe peut-être, mais ce triomphe marque aussi ses limites et les dévoile si jamais nous ne les avons pas encore aperçues : il contrôle nos comportements, mais il ne pourra pas modifier l'irrationalité constitutive de l'être humain.

Mais – car surgit un autre « mais » –, voilà qu'en 2020, une situation nouvelle est créée par l'apparition (nous ne discuterons pas ici de savoir si cette apparition est une illusion ou une réalité) d'une pandémie entraînant dans son sillage la peur quasi généralisée. Peur de mourir et peur de l'autre. Notons d'emblée que la peur de mourir comme la peur de l'autre sont profondément irrationnelles, car nous apprenons toutes et tous très vite comment nous allons finir, la mort faisant à coup sûr partie de la vie ; de plus, en tant que primates, nous sommes des animaux profondément sociaux, chez lesquels l'autre devrait être non pas source de peur, mais la principale source de bonheur. L'irrationalité réalisait donc un passage en force inédit en temps de paix, comme si – et pour une fois, le dictateur de la République française pouvait avoir raison, mais il le disait avec une autre idée derrière la tête... – nous étions en guerre.

L'irrationalité n'est pas un défaut, c'est un fait d'espèce, et sur ce fait se construit, notamment, l'opposition aux normes. Les normes sont un mode de contrôle de l'irrationalité, en tentant de corseter les décisions dans un cadre le plus strict possible et d'endiguer les débordements de toutes natures. Ainsi, refuser les normes parce qu'elles sont aliénantes, parce qu'elles aboutissent à l'exploitation, etc., est profondément « logique » d'un point de vue politique émancipateur. Insistons ici sur ce fait selon nous essentiel, qu'à un moment, ce refus s'appuie sur un invariant de la psychologie humaine : nous sommes des animaux qui, à certains moments de leur vie, sont irrationnels et prennent des décisions difficilement justifiables. Le refus des normes n'est pas seulement une position politique ou éthique ; c'est aussi une simple donnée de la psychologie humaine et c'est cela qui donne l'espoir, y compris dans les situations les plus dramatiques, car *il y a toujours l'espoir de sortir de l'emprisonnement par les normes puisqu'elles sont contraires à l'être même de l'animal humain*.

L'anarchie, le communisme anti-autoritaire, le refus de parvenir, le zadisme, etc., ne sont pas le chaos ; ils sont la libre association de tout ce qui vit dans un souci holistique constant, s'appuyant sur des valeurs clés : l'émancipation, la non-domination, la non-soumission, la liberté des autres comme continuation et extension de la nôtre, etc. Ces formes d'opposition et de construction d'un plurivers libre, que nous synthétisons ici dans le « *refus de parvenir* » pour simplifier, pourraient être définies comme des politiques qui laissent ouvertes des possibilités de s'échapper de la norme ; ce sont même les seules politiques laissant ouvertes ces possibilités-là qui sont, *a priori*, l'inverse même de tout système politique autoritaire, productiviste et industriel. Le mot « système » est à prendre ici en son sens le plus fort : une organisation structurée, fonctionnant par elle-même, pour elle-même, en elle-même, et avec les individus qui la composent réduits à l'état de rouages.

Tel est bien le but de tout système, y compris du « monde digital » auquel travaillent Google, Facebook et les autres. C'est ainsi que les dirigeants de Google affirment dès 2013, dans *The New Digital Age*, que tout individu dont les coordonnées numériques sont « *inhabituellement difficiles à trouver* » cherche sans doute à « *cachez quelque chose* » ; ils préconisent par conséquent d'inscrire ces personnes sur une « *liste de terroristes* » (!) et de leur appliquer des mesures comme les restrictions de déplacement (confinement ?). Voilà qui est fondamental pour comprendre ce qui se joue depuis mars 2020 et les mesures de confinement adoptées en Europe cette année-là et la suivante.

L'irrationalité est ainsi, pour les behavioristes dont les théories inspirent les dictateurs actuels, l'ennemi qu'il faut non pas abattre, car Skinner a bien montré que cela n'était pas simple du tout, voire impossible, mais contrôler, endiguer, limiter, confiner. Remarquons ici que l'irrationalité s'empare y compris des dictateurs, ce qui constitue pour nous, qui travaillons à l'inverse à l'émancipation du monde vivant et du genre humain entre autres, un atout. Depuis 2020, les dirigeants européens ont pris de nombreuses décisions

irrationnelles qui aboutissent à des volte-face sur la politique pandémique (masque obligatoire et indispensable puis l'inverse, ne pas généraliser l'obligation du vaccin alors qu'ils affirmaient pour la plupart que c'était le seul moyen de survivre, etc.), décisions irrationnelles dans la mesure où elles décrédibilisaient leur politique – certes on pourrait dire que l'irrationalité est un atout de la politique politique par la peur qu'elle engendre, car l'irrationalité des dirigeants engendre la peur chez les dirigés qui leur font confiance...

Venons-en à ce qui aurait pu former un « Nous », par rapport à « Eux » qui sont au pouvoir. Pas un « Nous » qui soit les 99 %, ne rêvons pas, mais un « Nous agissons collectivement », qui rassemble à la fois les anarchistes, les décroissants, les opposants au tout industriel et au tout scientifique, les partisans des diverses formes de simplicité volontaire, les féministes, les conseillistes, les zadistes (bien entendu, on peut se reconnaître dans plusieurs de ces orientations à la fois !) et tant d'autres, en gros toutes celles et tous ceux qui refusent l'ordre néolibéral, économiste de marché, masculiniste, industriel, militariste, etc., le Pouvoir sous toutes ses formes autoritaires, y compris l'idéologie du Progrès qui n'en est pas le moindre aspect. L'irrationalité est présente, et heureusement, également chez Nous. Mais certaines décisions ou prises de position de certaines et certains parmi Nous ont eu des conséquences très négatives sur le « mouvement » dans son ensemble. Celle de se faire vacciner est celle qui porte avec elle le plus de conséquences négatives.

Irrationnelle, cette décision l'est à l'évidence. Se faire vacciner, c'est avaliser le lien profondément aliénant entre les décisions de l'État et le sort des individus. C'est accepter de lier notre sort à celui des « foules », ce mot devant être pris dans le sens précis de l'ensemble des personnes prises « en masse » et en même temps atomisées devant leur écran et une à une aux prises avec leur peur de la maladie, de la mort, et donc profondément aliénées par tous les outils que le Pouvoir a à sa disposition. Les foules, ce sont « un plus un plus un... », soit une collection d'individus sans pouvoir, face au groupe dirigeant, bien plus faible numériquement, mais immensément plus fort car parfaitement soudé.

De ces foules-là, nous n'avons pas d'autre choix que de nous en distinguer, non pas pour nous en séparer, mais pour conserver le minimum nécessaire de clarté politique – du moins si nous prétendons ne pas mourir aliénés et hébétés devant la destruction de la planète et la perpétuation jusqu'à ses extrêmes limites des rapports d'exploitation et de domination. Nous n'avons, en réalité, pas d'autre choix que de Nous échapper de ces foules auxquelles le Pouvoir ne veut que Nous réduire. Et la vaccination et le confinement en furent, en 2020-2021, des moyens qui se voulurent un temps « absolus » et « définitifs », sans doute à l'image du crédit social chinois dans lequel chaque individu, s'il s'y soumet, accepte sa réduction à l'état de rouage d'une immense machinerie globale sur laquelle il n'a pas la moindre capacité d'influence.

C'est dire que là, avec le confinement et la vaccination, Nous avions la possibilité de construire un point commun, un pont commun, entre Nous : devenir toutes et tous, enfin, des hors-la-loi. Hors de ces lois que Nous abhorrons parce qu'elles signent la soumission et l'exploitation des masses et, désormais, de tout ce qui vit, jusque et y compris la planète, par le biais d'un extractivisme absolu qui détruira tout à terme, si Nous ne parvenons pas à y mettre fin.

Le second point qui nous semble signer notre défaite – provisoire, mais réelle en 2020-2021 – est la désintégration, l'explosion de la relation pourtant nécessaire entre nos pensées, nos manières de voir la politique, l'émancipation et la vie quotidienne. En clamant notre anti-productivisme et en acceptant, jusque dans nos corps, de nous soumettre au laissez-passer qui nous permet de continuer à produire – le cas des soignants étant le plus emblématique sur le plan politique et émotionnel –, nous rompons ce lien nécessaire entre théorie et pratique, entre grandes déclarations et « *descente dans l'arène de la vie quotidienne* ». Nous nous discréditons, il n'y a pas d'autre mot, sur le plan politique.

N'oublions pas en effet que nous étions le plus souvent très informé-e-s de la réalité de Pfizer, l'un des pires laboratoires pharmaceutiques du monde, dont l'objectif affiché, par le biais de l'Association de psychiatrie américaine (qui publie le fameux manuel de psychiatrie, le DSM), est de mettre sous contention médicamenteuse 75% de la population américaine. Si ces Nous vacciné-e-s avaient opté pour le Moderna, elles et ils savaient sans doute que cette société a été fondée par le DARPA, l'agence du Pentagone (excusez du peu !) pour la recherche, dans le but de développer un vaccin à ARN permettant aux soldats yankees de s'installer dans un territoire auparavant nettoyé de ses habitants par des armes biologiques (le site du DARPA donnant ces informations à propos de Moderna est resté ouvert tout le long de la pandémie et l'est encore¹, ainsi que celui de Moderna². Ces personnes très bien informées savaient de plus que le « vaccin » n'en était, pour le plus avancé d'entre eux, le Moderna, qu'au stade 2 de l'expérimentation (sur les primates non humains) et qu'il manquait donc le stade 3, soit plusieurs années de tests...

Cette réalité de l'irrationalité survenant au pire moment et dans les plus mauvaises conditions politiques possibles a traversé à peu près tous les groupes humains. D'où la « recomposition » (des associations, des groupes de camarades, des amis, des « tribus » ou des cercles de sympathie) que, toutes et tous, nous avons constatée au cours des années 2020 et 2021.

Mais, nous l'avons déjà dit, l'irrationalité n'est pas un défaut en soi. Il nous semble donc qu'un important progrès vers l'émancipation peut désormais être accompli. Face à cette réalité d'être humains profondément irrationnels à certains moments cruciaux de leur existence, nous pouvons « opposer » une solution simple en répondant à cette question : sur quelles valeurs pouvons-nous nous entendre ? Reformuler un Nous ?

Car c'est à Nous de proposer les valeurs permettant de passer au stade de l'émancipation. Il ne s'agit surtout pas de tracer un programme et de retomber dans une contradiction indépassable, mais de fonder nos comportements et nos manières d'agir politiques sur les valeurs qui font sens : simplicité volontaire, recherche de l'émancipation de toutes et tous, y compris les autres animaux et même les végétaux (les forêts par exemple), refus de tout ce qui Nous opprime et Nous détruit, et d'autres encore que chacun est libre d'ajouter à sa guise !

Philippe Godard



1. www.darpa.mil/work-with-us/covid-19

2. www.modernatx.com/en-US/partnerships/strategic-collaborators.....

« *Le consensus est un avant-goût de la paix des cimetières* »

INTERVIEW DE SLOBODAN DESPOT PAR ALEXANDRE PENASSE

Alexandre Penasse : Slobodan Despot, vous êtes traducteur, romancier (*Le Miel* et *Le Rayon bleu*, éd. Gallimard), photographe, cofondateur des éditions Xenia, et avez été directeur adjoint des éditions L'Age d'Homme. Vous êtes également cofondateur de l'hebdomadaire L'Antipresse qui vient de fêter ses sept ans d'existence, dont vous publiez le premier numéro en décembre 2015, parce que — je vous cite —, « *Il est urgent de repenser les systèmes médiatiques et leur rôle. Veulent-ils nous affranchir ou nous dominer ? Sont-ils au service des êtres humains ou du pouvoir, des annonceurs et des actionnaires ? Mais aussi parce que l'information nous forme de l'intérieur. Elle façonne des réactions et notre vision du monde. Elle peut nous diviser ou nous mobiliser, elle peut nous apporter la clarté ou nous plonger dans l'angoisse* ». Vous étiez donc très lucide à l'époque, mais vous attendiez-vous à ce que nous vivons aujourd'hui, cette folie covidienne ?

Slobodan Despot : Honnêtement, quand cela a commencé chez nous en Suisse, à partir du 15 mars 2020, j'ai décidé intérieurement que rien n'allait me surprendre. Et rien ne m'a surpris, parce que cette mesure initiale était en soi totalement absurde. À partir du moment où l'absurde prend le pouvoir, il va généralement au bout de sa logique. Qui est illogique pour nous, pour la raison ou le bon sens, mais qui est conforme à la loi interne d'un mécanisme absurde qui doit se développer indépendamment de son impact sur la réalité ou de son adéquation à cette réalité. L'absurde a ses lois. De même qu'un tableau de Magritte — puisque nous sommes à Bruxelles — qui ne représente aucune réalité possible correspond à une logique picturale et esthétique parfaitement cohérente, mais dans son domaine à lui qui est celui de l'art. En fait, nous vivons dans une dystopie, qui est une forme d'art. La fiction et la réalité se sont interverties, raison pour laquelle je n'ai plus écrit de roman depuis lors.

Donc il y a un gouffre énorme entre le réel et ce qu'on en dit. Est-ce la continuité du délire occidental ?

C'est un délire qui n'est pas seulement occidental, qui est lié à la société industrielle avancée elle-même.

C'était du spectacle...

Oui, la société du spectacle, comme l'avait décrite Guy Debord. À la même époque, des savants et des sociologues soviétiques avaient compris que cette société sophistiquée, technologique et idéologique dans laquelle nous vivons — l'utopie marxiste aussi bien que l'utopie capitaliste — développait des représentations d'elle-même qui lui permettaient de gouverner. C'est-à-dire que les élites de ces sociétés s'étaient rendu compte, *grosso modo* dans les années 1960, qu'il était impossible de gouverner des masses considérables sans les hypnotiser avec un narratif. Nous sommes ainsi arrivés jusqu'à construire une représentation, comme si on construisait une maison virtuelle à côté de notre maison réelle, mais qu'au bout d'un moment on a tellement investi dans celle-là que celle-ci est devenue inhabitable. Donc on va essayer d'habiter la maison virtuelle en faisant semblant qu'il ne pleut pas sur nos têtes. Voilà en gros l'itinéraire que nous avons suivi.

C'est presque ce que veut faire Mark Zuckerberg avec le méta-vers, que la fiction devienne réalité. Justement, en parlant de « fiction », parlons de la question du climat, qui a suscité des réactions fortes dans notre rédaction. Vous avez évoqué « L'hiver de Davos », l'article de William Engdahl qui conclut que « la grande réinitialisation de Davos n'est qu'un plan actualisé d'une dictature dystopique mondiale sous le contrôle de l'ONU, dont l'élaboration remonte à plusieurs décennies ». Le début de ce plan remonterait au rapport Meadows qui avait été commandité par le Club de Rome et qui concluait que notre modèle de société de croissance n'était plus possible, allait nous mener à des désastres et à une « fin des énergies ». Le courant écologiste s'est construit sur le rapport Meadows et le risque permanent de la grande catastrophe. On touche là à un grand tabou qui secoue même ceux qui se disent opposés au système. Vous êtes d'accord ?

Je suis d'accord, c'est un ferment de guerre civile que d'aborder cette question ! De mon côté, cela est d'autant plus paradoxal qu'aux éditions Xenia, j'ai été le premier à éditer Unabomber, le premier

écoterroriste - Unabomber alias Theodore Kaczynski était l'ennemi public numéro un aux États-Unis; il avait blessé ou assassiné des personnes avec des lettres piégées pour faire comprendre à son pays que la société industrielle, avec sa consommation démente d'énergie et de matériaux humains, allait dans un mur. Donc l'environnement et les limites de la croissance sont un sujet qui a toujours été présent dans ma réflexion. Je suis un lecteur de Jacques Ellul, de H. D. Thoreau, de tous ces gens qui ont pris du recul par rapport à la société industrielle et qui ont compris à quel point elle était aliénante. Cependant, c'est un peu comme toutes les belles idées. Qui peut dire que les grandes utopies sociales du XIX^e siècle soient mauvaises ? Mais qui peut dire que leur exploitation au XX^e siècle ait été bonne ? Le souci de l'environnement est logique, naturel, parce qu'on sent très bien que nous sommes en train de nous enfermer dans des cages de béton et de pollution. Ensuite, vous vous détournez de ce grand sujet pour en faire encore un outil d'esclavage ou de gouvernement par la tromperie ou par la culpabilisation. Vous avez aujourd'hui cette situation paradoxale et absurde où des gens se réunissent à coups de centaines de jets privés pour vous expliquer, à vous qui n'avez qu'une pétrolette, que vous êtes vraiment le coupable de tout ce qui arrive au climat. Évidemment, le pourcentage de dioxyde de carbone dans l'atmosphère n'a jamais baissé depuis qu'ils organisent ces réunions. Donc, on assiste à une mise en scène cynique, parce qu'elle est visible.

Quand on voit le patron d'Amazon par exemple, qui tient le crachoir à une de ces COP...

Amazon est une société qui littéralement pratique l'esclavage à l'échelle mondiale, qui pousse à la surconsommation et qui mobilise pour sa logistique des quantités de pétroliers, de cargos, d'avions et de camions, qui est un des grands facteurs de pollution au monde et qui vous enjoint, à vous qui n'avez rien, de faire attention. Jeff Bezos et les médias vont répéter ce message jusqu'à vous faire éclater le cerveau.

Est-ce la récupération par les maîtres du monde d'une vérité scientifique afin de modifier ce monde pour leurs desseins et leur profit, ou est-ce la création d'une fable scientifique ?

Je prendrais ça par un autre bout. Il existe un impact des activités humaines sur le climat, personne ne le conteste. Mais je pense que la part la plus visible de cet impact est celle de la circulation aérienne. Maintenant, voyez les motifs pour lesquels les gens voyagent et essayez d'imaginer ce que serait le trafic aérien si on supprimait tous les glandeurs universitaires qui volent de colloque en colloque pour parler d'environnement, et les conférences des multinationales. Cette situation cocasse a fait l'objet d'un excellent roman d'Arthur Koestler intitulé *Les Call girls*, où il promène une équipe d'universitaires autour du monde. Donc, le fait de se pencher sur cette question entraîne encore plus d'activités humaines susceptibles d'altérer le climat. C'est un peu comme si vous écriviez un livre pour dénoncer les conditions de travail chez Amazon et que vous le vendiez via Amazon en lui laissant une marge.

Il y a quelque chose de parfaitement absurde dans tout ce que nous faisons. Comparez les activités humaines aux variations de l'activité solaire. Lorsque vous regardez comment le climat de l'Europe et de la planète a évolué ces derniers siècles, avant que ne se pose la question du dioxyde de carbone et de l'industrie, eh bien, vous aurez beaucoup de peine à expliquer comment, au XIII^e siècle, dans les Alpes où je vis, il y avait des pâturages à la hauteur des glaciers actuels, sans aucune industrie à l'horizon. Qu'est-ce qui fait que ces variations de climat ont pu se produire ? Qu'est-ce qui a fait que l'humanité et les autres espèces s'y sont adaptées ? Est-ce que cela eût changé quelque chose si au Moyen Âge, au lieu de s'occuper de scolastique, on s'était occupé de réguler le climat ? Cela n'eût rien changé, bien entendu. Et je ne pense pas que ça va changer grand-chose aujourd'hui.

Il y a une forme d'accusation indifférenciée, sans prendre en compte le statut social. On n'est pas le même pollueur quand on est un paysan burkinabé ou même un paysan français qu'un chef d'entreprise. Cette manière de ne pas distinguer aboutit à la culpabilisation des populations...

Souvent je cherche des analogies, non pas dans la pensée scientifique, mais dans la littérature ou dans la philosophie, puisque rien de ce que nous vivons n'est nouveau. Toutes les situations ont déjà existé. L'humanité a toujours essayé de se constituer en castes avec des maîtres et des esclaves. On a connu une période où nous avons pu croire que l'accès plus généralisé à la connaissance, la modernisation, l'acquisition d'outils permettant de maîtriser la nature nous aurait rendus tous souverains. Alors qu'en fait nous assistons aujourd'hui à une grande revanche des lois de la nature.

Le roman de science-fiction de l'Ukrainien Jaroslav Melnik, *Espace lointain*, offre une métaphore saisissante de ce monde où nous sommes. Il décrit un futur lointain où l'humanité a perdu le sens de la vue et vit dans des cités hypermodernes où les individus s'orientent grâce aux sons et aux tâtonnements. Lorsqu'un homme recouvre la vue par accident génétique, il s'aperçoit que c'est aussi le cas d'autres individus et que l'«espace lointain» — celui qu'on ne peut pas toucher — est réel. Comment cela, personne ne vous dit que la vue existe ? Aujourd'hui, on a une parfaite analogie de cette situation. De manière autoproclamée et parce qu'ils pensent que leurs avantages matériels et financiers leur donnent aussi une sorte de supériorité ontologique ou spirituelle sur l'humanité, certains s'arrogent le droit de superviser et de guider le troupeau. Évidemment, quand on a un grand troupeau de moutons, il faut une jeep pour en faire le tour, avec des chiens de garde. Le troupeau, lui, marche sur ses quatre pattes. Il est important que nul ne sorte du lot, ne se mette par exemple à courir ou à lui-même emprunter un des véhicules. Donc, il faut constamment persuader le troupeau qu'il n'est qu'un troupeau. Une des manières de désarmer les gens, de les dépersonnaliser, c'est de les entretenir dans un sentiment de culpabilité permanente, avec l'environnement, l'Ukraine ou jadis le Tiers-Monde...

Covid et climat, c'est un peu la même chose, les spin doctors accentuent ou créent un événement pour susciter un contexte. Richard Lindzen (GIEC) dit que la chose à ne surtout jamais dire, c'est peut-être qu'il n'y a pas de problème. J'ajouterais que le problème est ailleurs...

Oui, c'est une caractéristique de l'époque de monter en épingle des problèmes qui, fondamentalement, sont marginaux. Quand je suis entré dans la vie adulte, le problème anxigène était le marché du travail. Aujourd'hui, la crainte du chômage, qui est un vrai problème de société, n'est plus thématique parce qu'on a d'autres sujets, sur lesquels nous n'avons aucun impact ; alors que des sujets sur lesquels nous ou les autorités pourraient agir ne sont même plus évoqués.

Ce n'est pas l'homme qui est le problème, c'est le système qui fait ce qu'il est. Vous-même en appelez à la nécessité de revenir à la simplicité, avec une critique de la société industrielle. Je rassure ceux qui pourraient croire que vous êtes climato-sceptique ! Mais cela dit, remettre en question le rapport Meadows¹, c'est aussi quelque chose d'interdit, même chez ceux qui se disent ouverts. Assiste-t-on à un exercice d'ingénierie sociale, en fin de compte ?

Voyez la Suisse, réputée si raisonnable. Les propositions d'économie d'énergie que les autorités suisses ont faites sont parfaitement ridicules. Notre ministre de l'énergie nous avait expliqué qu'il fallait prendre les douches à deux. La question qui surgit aussitôt, c'est : avec qui ? avec grand-maman ? parents et enfants ensemble ? Puis, il y avait quelque chose d'encore plus absurde. La Suisse avait déjà connu une période de grande parcimonie de 1940 à 45, lorsqu'elle a dû défendre sa neutralité au milieu de l'Europe occupée par l'Allemagne. Elle a adopté un plan d'autarcie qui prévoyait de reconverter tous les jardins et gazons en potagers.

Ce qui est logique...

Oui, mais à l'époque, c'était une mesure égalitaire, tout le monde devait s'y plier et on savait exactement quel en serait l'impact. Il y avait une causalité évidente, alors que la causalité entre la douche à deux et les économies d'énergie significatives n'existe pas. Ce sont juste des intrusions dans votre comportement et votre vie privée. Dans un premier temps, on vous le propose, puis on vient vérifier si vous les avez mises en place. On aurait pu commencer

« LE CONSENSUS EST UN AVANT-GOÛT DE LA PAIX DES CIMETIÈRES »

Interview de Slobodan Despot par Alexandre Penasse

Illustration : Philippe Debonnie



par baisser de trois degrés la température des immeubles de l'Etat, puis faire pression sur la population. Donc on voit très bien que le conditionnement comportemental de la population passe avant les mesures concrètes. Et je ne vous parle pas des mesures d'économie d'énergie réelles que l'on pourrait faire...

C'est de l'infantilisation totalitaire. Ici en Belgique, nous avons des « sucettes », les panneaux publicitaires lumineux et numériques. Les politiques n'y touchent pas, préfèrent s'attaquer à une certaine liberté individuelle. À côté, il y a les intouchables, tous ceux qui sont liés à l'industrie — la publicité, les transports inutiles, les méga-festivals —, et la population ne se rend pas compte de cela...

Je n'ai pas entendu parler, par exemple, de limitation de la publicité électrique ou électronique. Mais en revanche, quand je suis arrivé hier à l'aéroport de Bruxelles, j'ai vu un magnifique panneau lumineux en LED qui devait faire six ou sept mètres de long, qui était une publicité pour « Bruxelles, ville centre de l'OTAN ». Donc là encore, il faut consommer de l'électricité pour ça, de la même manière qu'en Suisse, sur les pentes insuffisamment enneigées, les canons à neige tournent à fond parce qu'il faut assurer la saison touristique. Ils consomment une énergie folle. Personne n'a dit: « Cet hiver, soit on va skier parce qu'il y aura de la neige, soit, s'il n'y a pas de neige, on va s'inventer d'autres distractions, on va aller se promener. » Ça ne coûte rien et c'est bon pour vous, non ?

La première responsabilité individuelle serait de se rendre compte du système dans lequel on est et de se battre d'abord contre l'industrialisme...

J'ai vécu à certaines périodes de ma vie dans des conditions qui étaient assez rudes, notamment à l'époque de mes études. Je vivais dans une grange où on ne pouvait se chauffer qu'avec du bois. Comme je n'avais pas de moyens, je ramassais le bois dans la forêt. Si les autorités avaient mis en place une incitation à ramasser du bois pour se chauffer, on aurait fait de sérieuses économies d'énergies fossiles, parce qu'il y a beaucoup de bois mort. On aurait aussi réglé le problème de la mort des forêts, dont personne ne s'occupe. Autrefois, les gens allaient ramasser le bois. Aujourd'hui, le bois mort encombre les forêts, surtout quand vous avez des ouragans qui passent. J'ai toujours essayé, dans la mesure du possible, de prendre en considération l'environnement réel dans lequel je vis et mon interaction avec lui, pas avec l'humanité ou avec la société, mais mon interaction avec mon environnement réel. À un moment donné, j'ai pris l'habitude de prendre des douches froides. Ça fait une nuisance en moins. Mais c'est ma décision, ça fait partie de ma prise de conscience du fait que, avec huit milliards de consommateurs débridés, la Terre va souffrir davantage qu'avec huit milliards de gens qui se limitent eux-mêmes mais qui ne sont pas limités par des autorités ; si on en arrive à suivre aveuglément les consignes absurdes des autorités, ça ne va pas résoudre le problème de la planète, ça va simplement faire régresser l'humanité à un stade grégaire.

Si c'est pour réduire les douches et continuer à surconsommer chez Amazon, ça n'a pas de sens. Allons maintenant en Ukraine. Un fait semble peu étonner les gens, c'est la quasi-synchronicité entre la fin du narratif covid et le début de la guerre en Ukraine. Ça se superpose.

Il faudrait être prudent avec la causalité, parce que ceci peut être un hasard. L'irruption de ce gros sujet a simplement ouvert un front dans l'information, la finance, la logistique, les affaires militaires, la diplomatie qui est beaucoup trop absorbant pour qu'on puisse maintenir l'autre ouvert. On ne peut pas maintenir l'attention du public sur tous les fronts.

Ce qui est clair, c'est que l'autre n'était pas si important que ça, ou peut-être nourri par le narratif médiatique...

Oui. J'ai l'impression que les administrateurs de notre société ont dû se dire que le covid les a beaucoup déçus. Parce que, pour se débarrasser de la psychose, il suffisait de couper sa télévision, et vous vous retrouviez face à une grippe saisonnière, voire à une saison grippale un peu plus dramatique que les autres. Si on avait fait le même tapage autour des problèmes cardio-vasculaires, je pense que nous aurions tous spontanément cessé de manger de la charcuterie ! Les problèmes cardio-vasculaires tuent beaucoup plus de gens que cette pandémie.

Puis vint la fin des mesures. Il y a des pays qui les ont abandonnées du jour au lendemain, comme si le cirque avait quitté la ville. Certes, la France refuse toujours de réintégrer le personnel médical qui a été suspendu, la Chine impose des confinements avec plus ou moins de sévérité, mais dans l'ensemble, ça s'est dissipé comme si rien ne s'était produit. Et ce qui est encore plus fascinant, c'est que les gens se sont remis à se comporter comme si rien ne s'était passé. Six mois plus tôt, ils étaient en train de dénoncer leurs propres voisins parce qu'ils se réunissaient à plus de cinq dans un appartement. Ils font comme si des gens comme moi n'avaient pas été interdits de café faute d'avoir le passe nazitaire. C'était quand même violent, surtout dans un pays comme la Suisse qui est convivial, accueillant, raisonnable. Jadis, c'est comme ça qu'on avait introduit en Allemagne une nouvelle normalité, progressivement, mais qui avait rapidement transformé les Allemands de la République de Weimar, agnostiques, jouisseurs, socialistes ou utopistes, en petits soldats tueurs. Si, en 1933, vous aviez annoncé aux Allemands ce qu'ils allaient devenir en 1940, ils vous auraient dit avec un bon rire: « Tu déliras mon vieux, t'es un complotiste. »

Les gens n'auraient jamais accepté ce totalitarisme si on ne les y avait pas préparés dans leur inconscient.

Oui, j'y ai beaucoup réfléchi. Le 15 mars 2020, je sors me promener dans les rues désertes où je vois des affiches de concerts et d'expositions qui devaient avoir lieu et qui ont été annulés. Ma région a une vie culturelle riche. Je me dis que nous venions d'emprunter

une voie de garage, une voie de perdition. L'histoire non dystopique, naturelle, normale de l'humanité se poursuit aussi dans un autre monde où ces expositions et concerts vont avoir lieu, où tout va se passer normalement. Chaque matin, je dois faire en sorte que ma vie se poursuive dans l'autre monde. Et donc j'ai continué de vivre selon la loi du monde où les gens se parlent, se rassemblent sans montrer patte blanche pour aller simplement prendre un verre. Je me suis demandé si ces mesures auraient fonctionné avec mes grands-parents, avec des gens que j'ai connus en tant qu'éditeur ou traducteur à l'époque, comme Alexandre Zinoviev, le général Gallois ou Vladimir Volkoff. Tous ces gens auraient dit: « Mais vous vous foutez de nous ? Qui êtes-vous pour nous dire ce que nous avons à faire ? » Et tout d'un coup, vous arrivez aujourd'hui dans un monde où les gens se couchent devant les gouvernements sans la moindre réflexion.

En 2009 avec le H1N1, ça n'avait pas pris, même si Roseline Bachelot avait annoncé des centaines de milliers de morts.

À l'époque, j'ai publié aux éditions Xenia un livre qui s'intitulait *H1N1, la pandémie de la peur* dont l'auteur était chercheur et pharmacologue. Bernard Dugué avait noté quelque chose de très bizarre avec l'irruption de cette pandémie qui avait commencé au Mexique. Découvrant son blog très argumenté au printemps, j'ai parié que ses soupçons seraient justifiés à la rentrée. Il était clair que c'était une pandémie médiatique, une fausse alerte, que les millions de morts annoncés étaient une hallucination et que tous ces vaccins seraient jetés. J'ai regardé dans les bases de données de l'édition française le sujet *H1N1*: il y avait 38 titres consacrés à ce sujet, mais un seul, le nôtre, disait que c'était une fausse alerte. Tous les autres contribuaient plus ou moins à la psychose. C'est comme à la bourse: chez Xénia nous avions joué à la baisse et gagné, alors que tous les autres avaient parié sur la montée du titre et ils se sont tous fourvoyés. Je me suis dit à l'époque: « Comment est-il possible que nous soyons seuls à voir ce qui crève les yeux ? » Toute l'aventure de l'Antipresse consiste, d'une certaine manière, à répondre à cette question.

Aux dix ans de Kairos, vous avez dit que l'Occident ne pouvait pas gagner la guerre en Ukraine. Pourquoi ?

D'abord, d'une manière générale, les guerres modernes sont des guerres que personne ne peut gagner. Elles détruisent tout, sont des carnages humains, des cataclysmes environnementaux et civilisationnels, parce qu'elles amènent à des formes de gouvernance régressives, autoritaires, policières. L'Occident ne peut pas gagner cette guerre pour une raison simple: l'Ukraine n'est pas un enjeu vital pour lui mais elle l'est pour la Russie, qui ne peut pas se permettre de perdre, pour des raisons historiques et stratégiques. L'OTAN s'est étendu vers l'est et la Russie a réagi. Or promesse avait été faite à Gorbatchev de ne pas occuper les pays de l'Est s'il retirait en échange ses forces armées de la région. Gorbatchev avait accepté parce qu'on lui promettait le maintien d'une zone tampon.

Souvenez-vous: lorsque l'URSS a implanté des bases de missiles à Cuba, cela a failli provoquer la troisième guerre mondiale. Cette crise n'a été désamorcée que grâce à une grande habileté diplomatique déployée des deux côtés. Pourquoi cette crise ? Parce que les États-Unis ne pouvaient pas permettre, étant une grande puissance nucléaire, à leurs adversaires potentiels de déployer des missiles balistiques susceptibles d'atteindre en quelques minutes seulement, non la Floride, mais New York et des centres névralgiques du pays. De la même manière, la Russie a prévenu qu'elle ne pouvait permettre l'extension de l'OTAN au-delà d'une certaine limite à cause des lois objectives de la dissuasion nucléaire. C'est la même logique. La dissuasion nucléaire, c'est de la science exacte, c'est-à-dire que si l'adversaire est à cinq minutes de missiles de votre capitale, vous devez être aussi à cinq minutes de missiles de la sienne. Ou vous augmentez le risque de conflagration, ou vous devez faire respecter des zones tampon.

Je rappelle que cette guerre a été déclenchée après qu'en décembre Poutine eut écrit à l'OTAN et aux États-Unis en demandant des garanties formelles de sécurité pour la Russie. Ceux-ci se sont littéralement moqués de cet ultimatum. Ensuite, en février, Zelenski a exprimé publiquement ce que probablement certains lui ont soufflé: le souhait de l'Ukraine de s'équiper de l'arme nucléaire. Pour la Russie, c'était la ligne rouge. Depuis le début, il était clair que si la Russie entrait dans cette guerre, elle ne pouvait pas la perdre. C'est son voisinage immédiat et elle a des capacités militaires qui sont de loin supérieures à tout ce que l'OTAN peut investir sur ce front. Dès le 24 février, la seule question était « cela va-t-il aller vite, avec peu de pertes humaines, ou cela ira-t-il lentement, avec la dévastation de tout le pays ? ». Mais l'issue est claire aujourd'hui.

La guerre d'Ukraine est un formidable transfert d'argent public dans des mains privées. Les anciens satellites de l'URSS sont en train de remplacer leur arsenal militaire avec ce que leur fournissent les États-Unis, qui gagnent ainsi beaucoup d'argent. On est en train de sacrifier un pays et des jeunes gens pour la richesse

« LE CONSENSUS EST UN AVANT-GOÛT DE LA PAIX DES CIMETIÈRES »

Interview de Slobodan Despot par Alexandre Penasse

de quelques puissants. Ça aurait pu être évité !

Ça aurait pu être évité ou même limité. C'était le sens, je pense, de l'opération russe menée avec peu d'hommes, 100.000 environ, qui a été une intervention éclair visant à forcer des négociations de paix. On était sur le point de conclure en mars, avec les bons offices de la Turquie, quand des Occidentaux, dont Boris Johnson, ont intimé à Zelensky de ne rien signer. Vous allez continuer la guerre parce que nous espérons ainsi affaiblir la Russie, provoquer une révolution de cour à Moscou.

À partir du moment où les Russes ont compris qu'ils avaient en face d'eux non pas l'armée ukrainienne mais l'OTAN, eh bien, ils se sont réorganisés. Ils se sont retirés, ont changé de stratégie, passant de l'offensive à la défensive, en se dotant des effectifs nécessaires pour détruire complètement l'adversaire.

Vous avez dit que l'Occident ne comprendra jamais la stratégie russe. Je voudrais revenir sur le discours de Poutine du 30 septembre dernier, qui est historique. Vous dites que ce discours marque une profonde rupture avec le monde occidental. Poutine rejette les évolutions sociétales occidentales, dont la culture woke. Ce refus de la culture russe de tomber dans ce délire marque quand même un point de rupture essentiel, non ?

La première chose qu'il faut se rappeler, c'est que la Russie fait partie du monde occidental, géographiquement parlant. Si l'Europe comprenait bien ses intérêts, elle saurait que, grâce à la Russie, elle s'étend jusqu'à Vladivostok. Mais comme elle ne veut pas admettre la Russie dans sa famille, elle s'arrête à la Pologne. Les Russes ont une profonde conscience d'être européens. Ils ont toujours essayé de s'intégrer, depuis Pierre le Grand. Aujourd'hui, Poutine exprime l'opinion d'une vaste majorité des Russes et d'une vaste majorité de l'humanité. Les Occidentaux — qui ne représentent que 15 % de la population humaine — s'imaginent encore être la conscience de l'humanité, le phare moral, philosophique et scientifique qu'ils prétendaient être à l'époque coloniale. Ce n'est plus vrai aujourd'hui. Partout ailleurs, les gens vous disent la même chose : « Les Occidentaux sont-ils devenus fous avec leurs histoires de parent 1 et parent 2 ? » Poutine ne dit pas autre chose. Même le psychologue Jordan Peterson, très peu suspect de sympathies prorusses, avoue que Poutine nous pose une question très sérieuse : pouvons-nous continuer d'être une société viable avec notre idéologie woke ? Non, nous sommes en train de nous détruire nous-mêmes. Ce sont les BRICS qui sont en train de tracer un cordon sanitaire autour de nous, alors que nous sommes convaincus que c'est nous qui le traçons autour des méchants et des États que nous désignons comme pourris. Ils se protègent de nous, de notre délire.

Le wokisme est hyperprésent chez les jeunes actuellement. Un point commun entre tous ces thèmes est l'impossibilité du débat public. À la moindre remise en cause fusent les noms de climato-sceptiques, anti-vax, complotistes, pro-Poutine, etc. On touche là à la question de la vérité. Dans l'Antipresse, vous aimez la confrontation des idées, le débat démocratique.

La démocratie ne peut exister si le débat est bridé. Sur la place publique, on doit pouvoir librement affirmer qu'on ne partage pas les valeurs LGBTQIA+, par exemple, mais ce n'est pas permis. Moi, je suis pour une liberté d'expression totale et je ne conteste à personne le droit de me traiter de n'importe quel nom d'oiseau, pourvu qu'on entende aussi les arguments de l'autre partie. C'est quand même de cette manière, malgré tout, que ces sociétés d'Europe de l'Ouest, à un moment donné, sont devenues des pépinières à idées, parce qu'elles ont permis, jusqu'à un certain degré, le débat. Au XX^e siècle, des gens comme Léon Daudet ou Paul Claudel se traitaient de noms d'oiseaux. Entre la gauche et la bourgeoisie, il y avait un véritable combat des idées. C'était ce qui faisait la spécificité et l'intérêt des formes de société que nous avons développées. C'était plus intéressant que des monarchies absolues héréditaires. Cela a permis à l'individualité, à la conscience individuelle d'avoir leur place et d'être en quelque sorte protégées. À partir du moment où nous abandonnons cette spécificité, nous abandonnons tout, nous ne sommes plus rien, plus intéressants pour personne.

Michel Foucault parlait de la parrhesia, le franc-parler, le courage de la vérité, une notion revêtant au fond une valeur politique centrale permettant de réévaluer le rapport entre démocratie et vérité. C'est aussi une valeur éthique et philosophique pour dessiner une généalogie de l'attitude critique. Aujourd'hui, les gens ont peur de dire.

Il y a quand même des lois du comportement. Les comportementalistes, comme Milton Erickson, ont bien montré que si vous faites semblant, si vous adoptez un comportement par complaisance ou obéissance, vous devenez réellement complaisant et obéissant à la longue. Votre comportement finit par informer, voire façonner votre nature. Vous allez finir par agir « spontanément » contre vos impulsions naturelles. Je connais des tas de notables, hauts fonctionnaires ou hommes d'affaires, qui me disent entre quatre yeux

« vous savez, je pense comme vous. » Je leur réponds que je n'en ai rien à foutre. « Ne dites pas cela à moi, dites-le publiquement, même si vous prenez un petit risque pour votre statut social, votre confort ou votre hypothèque ». J'ai essayé de régler ma vie de sorte à ne pas avoir trop de fils à la patte. Essayez de vivre sans les fils à la patte et voyez ce que ça donne. Peut-être que ce ne sera pas pire !

C'est ce qu'on entend actuellement à propos des effets secondaires du vaccin. Certains médecins osent parler publiquement et sont secrètement soutenus par d'autres qui gardent le silence. Revenons à l'Antipresse. Arrive-t-il que des lecteurs manifestent leur désapprobation suite à des articles ? À Kairos on a eu quelques désabonnements en raison d'un seul article qui ne leur avait pas plu, alors que ces abonnés étaient par ailleurs en accord avec 95% de ce que nous écrivons. Avez-vous beaucoup de retours ? Quelle est la possibilité d'être en désaccord ?

D'abord, il y a pas mal de retours. Nous avons des abonnés qui sont opposés idéologiquement au traitement de beaucoup de nos sujets. Nous n'avons pas de convictions idéologiques, nous ne portons la parole d'aucune conception particulière de la société. Je ne sais pas quelle est la conception juste de la société, mais je sais qu'aucune société ne peut vivre sur le mensonge. Donc déjà dire le vrai, c'est tout un programme, mais un programme qui n'exclura personne. Il n'y a pas de profil type du lecteur de l'Antipresse, comme il n'y a pas de portrait-robot politique de l'Antipresse. Il y a des gens de tous les bords, qui quelquefois protestent ou se désabonnent, malheureusement, notamment à cause de nos positions sur le covid. Mais la vague d'abonnements a été plus importante, parce que des gens ont aussi compris qu'ils ne trouveraient plus rien d'intéressant dans les médias de grand chemin. Puis le même phénomène s'est reproduit lorsqu'a commencé la guerre en Ukraine. Nous avons dit d'emblée : « Faites attention, cette guerre, l'Occident l'a déjà perdue. — Mais comment cela, vous êtes cynique ! ». Quand on traite de cyniques ceux qui disent les choses comme elles sont, c'est sur soi-même d'abord qu'on devrait se pencher.

L'Antipresse a-t-il aussi un rôle « thérapeutique » ? À Kairos, nous avons l'impression d'avoir « sauvé » certaines personnes qui autrement se seraient retrouvées complètement ensevelies sous le délire. Avez-vous aussi des retours là-dessus ?

Oui, nous avons aussi des témoignages d'ordre, comme vous dites, thérapeutique. C'est-à-dire qu'on ne peut pas vivre dans le mensonge et dans le faux-semblant en permanence. Les gens sont en quête de sincérité. Peut-être que nous nous trompons sur des sujets, que nous allons trop loin, que nous avons des partis pris, que mes origines slaves et orthodoxes font que ce que je dis de la Russie est tendancieux. Mais je le dis sans arrière-pensée et j'essaie de dire le vrai plutôt que d'entretenir des illusions. Quand les gens sentent que vous n'êtes pas en train de leur bourrer le mou, cela leur donne un espoir qu'une vie et une information intègres et droites sont possibles. Et pour revenir sur la parrhesia et Jordan Peterson quand il dit que la guerre en Ukraine est le symptôme de notre guerre civile à nous, avec le wokisme, il veut dire que nous - l'Occident - sommes devenus fous, que nous ne sommes pas capables de débattre et de tenir nos engagements internationaux, que nous sommes en revanche capables de dire une chose et son contraire dans une même phrase. Il donne d'ailleurs l'exemple de cette juge qui a été récemment élue à la Cour fédérale américaine. On a célébré le fait qu'une femme noire ait été élue, mais tel était le but fixé. On a élu à ce poste non la personne qui était la plus compétente dans l'absolu, mais peut-être la plus compétente dans une catégorie très étroite qui est d'abord femme et ensuite noire, ce qui concerne un tout petit pourcentage de juristes disponibles. Peut-être que c'est la meilleure juriste femme et noire, mais la Cour suprême avait surtout besoin de juristes simplement compétents : on a donc sévèrement restreint par une sélection positive la probabilité que ce soit la personne idéale. Or, dans un entretien préalable, on a demandé à cette même juriste de définir ce qu'est une femme. Elle a répondu qu'elle ne le pouvait pas car elle n'était pas biologiste. Faut-il maintenant être biologiste pour pouvoir dire ce qu'est une femme ? Cette personne s'est donc déclarée incapable de dire ce qu'est une femme alors qu'elle a été élue comme femme ! Nous sommes à nouveau en train d'affirmer que A et le contraire de A sont sur le même plan. C'est une caractéristique de la démence. Nous sommes dans une société de fous et nous devons la dénoncer, autrement nous sommes complices de la folie.

L'intelligence ne suffit plus pour comprendre le réel, elle peut même s'y opposer, comme vous l'écrivez dans l'Antipresse n° 351, « L'intelligence contre la pensée ». Les gens impliqués dans l'encadrement idéologique de la société sont intellectuellement dysfonctionnels, alors même qu'ils présentent toutes les qualités de personnes parfaitement intégrées. Leur rôle est-il d'assurer la pérennité de l'ordre en place ?

Il y a certes des histrions, mais c'est la moyenne qui est intéressante. La caste des bavards, qui vit sur l'exploitation de la parole publique, est toujours en synchronisation avec le pouvoir. On en

revient à l'Allemagne nazie où les universitaires se sont très rapidement adaptés aux exigences du nouveau pouvoir. En URSS, ils ont embrassé la nouvelle science de Lyssenko. J'ai connu, au temps de mes études, des compagnons de route du Parti communiste du temps de l'URSS qui se sont instantanément rhabillés en critiques du communisme quand celle-ci s'est effondrée. Ils ont brûlé les idoles qu'ils vénéraient et défendaient rationnellement six mois plus tôt.

J'avais lu à l'époque les recommandations de psychologues collaborateurs du biopouvoir qui prenaient la défense claire de toutes les mesures sanitaires.

C'est formidable, c'est un ratorium, concept inventé par Alexandre Zinoviev pour décrire une société fonctionnant sur les impulsions comportementales de bas étage. Cette absence totale de considération pour la personne humaine ne peut conduire qu'à une « société de rats » qu'on électrocute lorsqu'ils ne se comportent pas « bien ». Jeune, je m'intéressais déjà à la psychologie sociale : on était déjà en train de réduire l'humanité à un troupeau qu'il faut conditionner, si nécessaire avec des colliers électriques. J'ai vraiment eu des doutes quant à la viabilité d'une telle société.

Des théories en psychologie sociale sont utilisées pour manipuler. Dans votre intervention au colloque initié par Ariane Bilheran, vous disiez que la comptabilité fourre-tout des décès était l'un des principaux moyens utilisés pour hisser la mortalité au-dessus de la grippe saisonnière. Ça me fait penser à la conférence de Marc Van Ranst donnée à la Chatham House peu de temps avant le déclenchement du covid. Devant un parterre de décideurs, il expliquait comment manipuler les médias pour formater l'opinion publique. Bref, l'événement était construit par les médias de masse au moyen desquels la plupart des gens « s'informent ».

Oui, c'est là qu'est le nœud du pouvoir, de ce conditionnement. Les médias de masse fournissent le clergé et le lieu où s'opère la liturgie.

À propos de la Seconde Guerre mondiale, vous dites que notre psychose de culpabilité ne laisse guère de place en Europe pour une révision sérieuse de l'histoire du Troisième Reich. Ça m'avait fait penser aussi à Zygmunt Bauman, auteur de Modernité et Holocauste, qui disait que nous n'avons tiré aucune leçon de l'Holocauste...

Quand je parle de révision sérieuse, ce n'est évidemment pas dans le sens du révisionnisme habituel qui veut disculper le nazisme ou réduire sa responsabilité, mais au contraire de dire que ça va encore beaucoup plus loin que ce qu'on a imaginé. Ce n'est certainement pas de banaliser cette horreur !

Vous parlez notamment dans l'Antipresse que les hommes ont besoin de religion. L'Occident possède une religion, celle de la raison qui finalement nous interdit de douter...

C'est un truisme : la liberté de douter, c'est le marqueur d'une société de libre pensée. Vous êtes de nouveau confronté à la folie — la simultanéité de A et non-A — lorsque des gens vous disent que pour défendre nos libertés, nous devons empêcher les gens de douter. C'est la formule du totalitarisme des origines, c'est-à-dire « pas de liberté pour les ennemis de la liberté ». Ici, c'est : pas de liberté de pensée pour les gens qui pensent librement. C'est absurde.

J'aime votre formule « le consensus est un avant-goût de la paix des cimetières ».

Tout le monde est d'accord dans un cimetière !

Vous comparez les croyants au système à des gens arrimés à une nomenclature dysfonctionnelle, comme le client du parapente dépendant de son moniteur subitement terrassé par une crise cardiaque en plein vol. Que peut-il faire, sinon « s'accrocher au macchabée qui tient encore les rênes de la voilure ? » Pensez-vous que ces individus puissent se réveiller ?

Nous sommes censés être guidés par des politiques. Or aujourd'hui, la politique est d'une manière générale un *bullshit job*. Les parlements ne servent à rien, ne font qu'avaliser les décisions des exécutifs qui eux-mêmes sont profondément influencés par des facteurs extérieurs. Si les parlementaires ne sont pas là pour limiter le pouvoir de l'exécutif et si l'exécutif n'est pas là pour limiter le pouvoir des puissances de l'argent, de l'industrie et des médias, alors l'ensemble est un *bullshit job*.

Est-ce que ce ne sont pas les femmes qui vont nous sauver ? Si le christianisme est une religion de femme, c'est parce que dans l'épreuve les femmes sont souvent plus « viriles » que les hommes et en tout temps plus clairvoyantes. Avec le covid, il y avait souvent beaucoup plus de femmes que d'hommes dans l'assistance.

Quand j'ai publié mes romans — qui présentent des thématiques

La psychologie au service de la manipulation des masses

Dossier coordonné par Alexandre Penasse et Bernard Legros

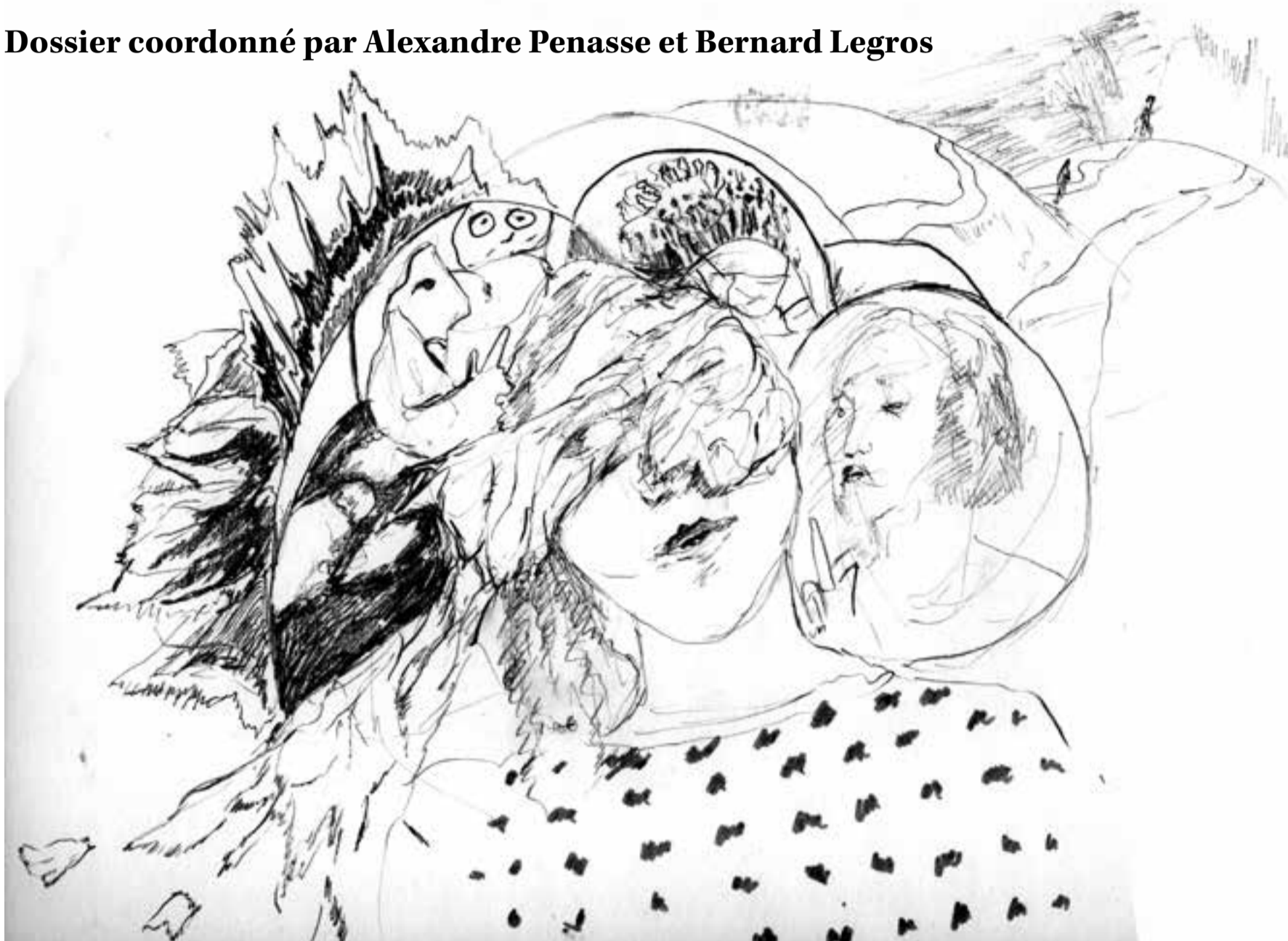


Illustration : Gabrielle Lacombe

Il n'y a pas une infinitude de possibilités dans la façon d'interpréter l'événement Covid-19 : soit comme un épiphénomène de notre système, soit comme quelque chose de consubstantiel à celui-ci. De ces deux manières d'interpréter, nous tirerons des enseignements et des façons d'agir et de penser distinctes. Dans le premier cas, considérant Covid-19 comme un accident dans un flux temporel plus ou moins tranquille, certains ne voudront plus en parler, fatigués de voir certains encore tenter de l'interpréter, les plus malveillants considérant que le Covid n'est qu'un fonds de commerce. Dans le second cas, Covid-19 n'est que l'apothéose spectaculaire d'un monde malade qu'un système bureaucratique et oligarchique célèbre, dans une société qui n'a de démocratique que le nom, et où l'Événement permettra la mise en place d'un Nouvel Ordre Mondial. Pour les tenants de cette analyse, il faut donc continuer à se pencher sur ce qui s'est passé, pour mieux se protéger des mécanismes puissants de manipulation, anticiper l'avenir, mais aussi parce que les injections que le pouvoir médiatico-politique présentait comme la panacée charrient des effets secondaires désastreux et que les mesures politiques prises pour prétendument protéger la population ont accéléré l'anomie et la déréliction.

Ceux qui nous lisent savent que nous défendons la deuxième analyse, étayée par divers éléments tirés du réel. Ce dossier « dépasse » donc le Covid, pour mettre à jour les mécanismes de manipulation – déjà éprouvés, utilisés pour subjuguier des centaines de millions d'individus sur la planète entière. Celles qui écrivent dans ce dossier s'intéressent à la psychologie, pour en tirer des enseignements, faire passer le réel à travers sa grille d'interprétation, mais aussi poser la question de la collaboration politique active de la majorité des psychologues, concrètement ou par leur silence.

Rappelons-nous le « modèle conceptuel », édicté sous forme de règles à suivre, que le « Groupe psychologie et Covid-19 », composé d'universitaires, conseillant stratégiquement le gouvernement et

lui fournissant des recommandations pratiques et concrètes, se voulant « point de contact pour les questions des médias et des décideurs politiques sur le comportement lié à Covid-19 » : « *Le suivi des mesures nécessite un effort particulier de la population. Les mesures constituent une rupture dans notre mode de vie actuel et nous devons les observer pendant longtemps. Bien que le suivi des mesures ait d'abord semblé être un problème temporaire, il devient maintenant clair que nous entrons dans une phase de changement de comportement permanent. Le nouveau comportement va devenir un comportement habituel. Le changement de comportement doit donc conduire à un comportement habituel. Le comportement d'habitude découle principalement de la planification et des répétitions fréquentes, il est donc envoyé dans le cerveau différemment du comportement dirigé consciemment : il n'est plus rendu conscient pour atteindre un objectif et il est en grande partie automatique ou sans réflexion. Différents piliers sont importants pour faciliter cette formation d'habitudes* ».

C'est un véritable plan de manipulation, d'hypnose des masses, organisé par des psychologues sociaux, cliniques, spécialistes des émotions. Comment peut-on expliquer qu'ils administrent maintenant dans le réel, à la population, des méthodes qui étaient expliquées dans des cours (Milgram, Ash...) ? Sont-ils eux aussi les objets de la manipulation au point qu'ils ne parviennent plus à percevoir cette contradiction ? Si on peut interpréter le monde à l'aide de théories tirées de la psychologie sociale, certains aussi se servent de ces connaissances, consciemment ou pas, pour manipuler les masses, ce qui est paradoxal quand cela émane d'enseignants-chercheurs universitaires spécialistes de ces matières. Si l'on peut expliquer cette soumission politique d'universitaires supposés libres (pouvoir, attrait médiatique, financement politique/privé des universités), Elsa Richard¹ s'intéresse, elle, à la façon dont ces connaissances en psychologie cognitive et comportementale ont été appliquées pour manipuler les individus et la foule dans la gestion de la crise Covid-19. Amandine Lafargue² nous prévient

que cet exercice de « penser l'impensable » est difficile et mentalement éprouvant, et procède par étapes en les exemplifiant, reprenant chronologiquement certaines décisions politiques, à la lumière de la charte de torture psychologique d'Albert Bideman. Barbara Houbre³ se penche sur la violence comme constitutive de la société et à l'origine de la civilisation. Civilisation qui implique un renoncement pulsionnel, c'est-à-dire de « perdre » quelque chose, mais la manipulation peut mener à l'obéissance perçue comme liberté et qui procure du plaisir : la vaccination en devient un acte moral. Barbara Houbre pose la question : où mettons-nous des limites à l'appel de l'autre à l'abnégation, dire non pour soutenir la vie dans notre civilisation ? Caroline Escartefigues⁴ clôture le dossier par une réflexion sur cette période qui aura vu l'effondrement des fondamentaux, effondrement du contrat social au profit d'une vie à crédit. Mais à côté de la population terrorisée, l'auteure identifie des minorités actives qui entrent en résistance et dessinent un nouveau paradigme unissant le Corps, le Cœur et la Conscience.

Alexandre Penasse

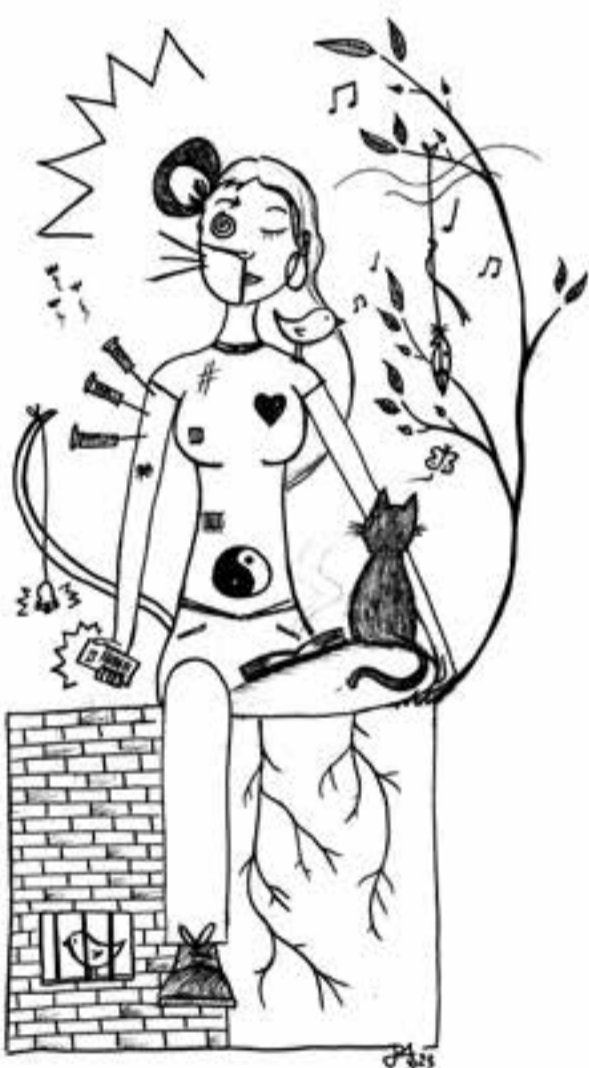
1. Elsa Richard est psychologue libérale, elle travaille auprès d'enfants, adolescents et leurs familles. Spécialisée dans les troubles du neuro-développement et en neuro-nutrition, elle s'intéresse particulièrement aux domaines des neurosciences et des approches intégrées corps-esprit.
2. Amandine Lafargue est psychologue diplômée de psychologie sociale, de psychologie clinique et psychopathologie. Elle travaille depuis plus de 20 ans et après un parcours institutionnel riche et varié, elle reçoit en cabinet libéral à Peyrolles-en Provence (13).
3. Barbara Houbre est maître de conférences en psychologie clinique et psychologie de la santé, psychanalyste.
4. Caroline Escartefigues est psychologue clinicienne, elle travaille à Hossegor au moyen de l'art thérapie, de l'EMDR et d'autres méthodes psycho-énergétiques. Elle soutient son action de guérison par un travail d'écriture journalistique et a écrit un livre, *Le petit livre du silence et de la paix intérieure*, (Larousse, 2018).

Tous conditionnés ?

Les sciences comportementales appliquées en temps de pandémie

À l'heure de l'ingénierie sociale et dans un monde complexe en transformation, comment les connaissances en psychologie cognitive et comportementale ont-elles été appliquées pour manipuler les individus et les foules dans la gestion de crise Covid-19 ? Comment avons-nous été habilement amenés à penser et réaliser certains comportements ?

Illustration : Julie Dall'Arche



LE CERVEAU : UN ORGANE SOUS INFLUENCE ?

Les explorations médicales et psychologiques de cet organe complexe qu'est le cerveau, souvent appelé « boîte noire », ont permis de mieux comprendre ses rouages, ses modes d'interactions et les mécanismes en jeu dans la manipulation. D'autre part, les courants du comportementalisme et des sciences cognitives ont pu mettre en évidence certains aspects de fonctionnement du cerveau et de la nature humaine permettant d'éclairer sa vulnérabilité face à la manipulation. Il est en effet possible de comprendre les régions cérébrales qui s'activent sous l'influence de certaines émotions et situations, et certains mécanismes qui permettent d'influencer nos choix et nos comportements.

Comme l'explique Philippe Breton, docteur en psychologie et sciences de l'information et de l'éducation, « *La manipulation consiste à entrer par effraction dans l'esprit de quelqu'un pour y déposer une opinion ou provoquer un comportement sans que*

ce quelqu'un sache qu'il y a eu effraction... » La manipulation semble donc commencer là où la conscience est aveugle... Le cerveau est un organe complexe, loin d'avoir livré tous ses secrets et en évolution constante de par ses apprentissages et expériences qu'il intègre au fur et à mesure. Ce sont ces remaniements des circuits neuronaux via l'apprentissage venant renforcer certaines connexions synaptiques qui ont intéressé les grands behavioristes et la manière dont l'individu réalise et intègre ces apprentissages. La modification des comportements étant au cœur de ces approches comportementales, et ces mêmes approches ayant servi de terreau à la gestion de crise de la Covid-19 avec son lot de mesures inédites, attardons-nous maintenant sur ces grands courants et recherches qui ont permis de comprendre comment il était possible de façonner les comportements humains par le biais de l'apprentissage.

DU « CHIEN DE PAVLOV » AU « PETIT ALBERT »

Le courant du comportementalisme (ou behaviorisme) s'est particulièrement intéressé aux mécanismes d'apprentissages du cerveau et renvoie notamment aux travaux sur le conditionnement de Pavlov et Skinner qui ont permis d'éclairer le fonctionnement des réflexes conditionnés et la manière dont les comportements peuvent être manipulés via l'apprentissage. Le conditionnement classique introduit par Ivan Pavlov, médecin et physiologiste russe, en 1903, consiste à associer un stimulus neutre à un stimulus inconditionnel pour créer, après apprentissage, une réponse conditionnée. Il s'agit de la célèbre expérience du « chien de Pavlov ». Pavlov était convaincu qu'il allait trouver un modèle, des lois, qui allaient permettre au niveau mécanique de prédire l'ensemble des comportements humains. Le terme de « comportementalisme » a été évoqué par John B. Watson, psychologue américain qui, dans la lignée des travaux de Pavlov, va centrer ses recherches sur le comportement animal et humain, la publicité et l'éducation des enfants. Watson a démontré à travers l'expérience controversée du « petit Albert » en 1920, que le conditionnement pouvait s'appliquer à l'être humain et qu'il était possible, par apprentissage conditionné, de créer une phobie chez l'enfant.

Watson a ici engendré chez l'enfant une expérience traumatique associant un stimulus neutre (la souris en peluche qui ne provoque alors chez l'enfant ni peur, ni pleurs initialement) à un stimulus angoissant et aversif (bruit fort qui suscite une réaction de peur). Après répétition de cette opération d'association, le petit Albert, alors âgé de 11 mois, développe une phobie non seulement à la vue des souris, mais également des autres animaux ou objets ressemblants par généralisation. Si le conditionnement classique tient essentiellement aux réponses réflexes de l'organisme, B.F. Skinner, psychologue américain a, quant à lui, introduit la notion de conditionnement opérant en 1938 ajoutant la notion d'influence de l'environnement venant renforcer positivement ou négativement le conditionnement.

CONDITIONNEMENT DES COMPORTEMENTS

Cette manipulation du comportement s'opère par exemple par des procédures de renforcement positif partant du principe qu'un comportement renforcé positivement a beaucoup plus de chances de se voir reproduire. Au niveau des mécanismes cérébraux, nous retrouvons ici l'activation du « circuit de la récompense » en lien avec le conditionnement. Par exemple, le salaire au travail est un type de renforcement positif, une récompense obtenue grâce à un investissement (l'argent) va pousser l'individu à s'impliquer encore, afin d'obtenir de nouveau cette récompense. La motivation vient modifier et façonner nos comportements. Nous avons pu voir à l'œuvre un nombre croissant de ce type de mécanismes ces dernières années dans plusieurs pays afin d'inciter et motiver les individus à prendre l'injection expérimentale contre la Covid-19 (allant de la récompense financière en Serbie où le chef d'État déclarait qu'il s'agissait d'une façon de récompenser les gens qui font preuve de responsabilité, aux hamburgers, bières ou pâtisseries offertes aux États-Unis ou en Israël, ou encore des glaces en Russie ou même des *piercings* en Inde en échange du consentement à l'injection)¹. Le renforcement négatif, renvoie quant à lui au retrait d'un stimulus ou d'un événement désagréable. Par exemple, si la personne ressent un état de mal-être émotionnel et qu'elle prend un médicament destiné à apaiser ses souffrances, si ses douleurs diminuent, cela va venir renforcer le comportement de prendre ce médicament quand elle ne se sent pas bien. Ce type de renforcement ne semble pas méconnu des industries pharmaceutiques qui ont tout intérêt à ce que les gens consomment les médicaments qu'ils commercialisent. La notion de répétition est importante dans la manière dont le cerveau réalise ces apprentissages et intègre les informations. Les punitions font aussi partie des procédures possibles dans ce type de conditionnement et permettent de dissuader l'individu de répéter le même comportement, soit par l'ajout d'un stimulus aversif (par exemple devoir payer une amende lorsque la personne dépasse du périmètre de 1 km autour de son domicile comme nous avons pu le vivre lors de la mise en place des mesures de restrictions des déplacements prises durant le confinement), ou bien par le retrait d'un stimulus positif (par exemple retirer à la personne le droit de faire telle activité plaisante ou importante tant que le comportement n'est pas en adéquation avec ce qui est attendu. On se souvient bien des privations de se rendre au restaurant, au cinéma, même au travail via la mise en place du pass sanitaire en 2021 et par la suite vaccinal pour les personnes ayant refusé l'injection). Enfin, Skinner a également montré l'aspect addictif de ces apprentissages par le renforcement jugé le plus puissant dit « intermittent », qui consiste à attribuer la récompense ou la punition de manière aléatoire et imprévisible. Le « circuit de la récompense » est fortement activé dans ce cas de figure, ce qui engendre une certaine addiction amenant l'individu à percevoir les rares récompenses d'une manière amplifiée. D'autre part, la cascade de mécanismes biochimiques impliquant non seulement la dopamine, qui est libérée en grande quantité lors du renforcement intermittent, mais aussi l'ocytocine (impliquée dans la modulation des relations sociales et l'attachement), le cortisol et la noradrénaline (sécrétés en situation de stress) viennent aussi renforcer la dépendance à la personne qui octroie les récompenses. La libération importante de certaines hor-

mones dans le renforcement intermittent peut engendrer un attachement très fort à la personne abusive : le manipulateur a alors le champ libre pour créer la peur chez sa victime de perdre la relation et soulager de temps en temps cette peur par d'aléatoires récompenses pour la maintenir dans cet état d'emprise. Là aussi le parallèle avec la gestion gouvernementale de lutte contre la Covid-19 peut être fait si l'on considère les successions « d'assouplissements » temporaires puis de « resserrages » des mesures imposées. Toutefois, la question de la vulnérabilité et des prédispositions de l'individu se pose : pourquoi certaines personnes se trouvent être victimes de manipulations et agressions répétées et pourquoi d'autres n'y sont pas confrontées ou n'ont pas les mêmes ressources pour y faire face ? Cette vulnérabilité semble multifactorielle, que ce soit par exemple via les facteurs génétiques venant influencer notre système hormonal, limbique et notre système nerveux autonome, ou ceux liés à l'environnement tels que les apprentissages et expériences relationnelles potentiellement traumatiques vécues dans l'enfance, l'attachement, la perception de sécurité, etc., la personne se trouve déjà sous l'influence de schémas qui vont venir impacter ce qu'elle va vivre et comment elle va pouvoir y faire face. À ce sujet l'analyse de Gwenaëlle Persiaux, psychologue spécialisée dans les blessures et traumatismes d'attachement, est particulièrement intéressante pour comprendre les liens qui peuvent être observés entre l'insécurité relationnelle, les styles d'attachement et la vulnérabilité aux manipulations.² Au-delà de ces conditionnements il est bien sûr possible d'agir pour accompagner chacun sur son chemin de conscience et de guérison.

PSYCHOLOGIE COMPORTEMENTALE APPLIQUÉE AUX POLITIQUES PUBLIQUES... L'ÉTHIQUE EN QUESTION

L'évolution de ces recherches sur l'apprentissage et le comportement par conditionnement ouvre la voie à la possibilité de créer de nouveaux comportements ou façonner certains autres de manière à ce que l'individu se conforme à ce qui est attendu et souhaité en fonction du comportement cible défini en amont. Ces mécanismes sont fréquemment retrouvés dans les relations toxiques et de manipulation, que ce soit dans les relations affectives, amicales, ou dans le domaine politique par exemple où ce modèle permet une manipulation insidieuse de certains individus, voire des foules.

En effet, comme nous l'avons vu, ces éléments ne sont pas méconnus de nos politiques, notamment en France où dès 2017 un département de sciences comportementales a été créé au sein de la direction interministérielle de la transformation publique (DITP).³ Le gouvernement français s'est notamment appuyé sur des cabinets de conseil bien au fait de ces méthodes tels les cabinets BVA ou encore McKinsey pour la gestion de la crise sanitaire du Covid-19. Nous avons pu voir ces leviers appliqués aux différentes mesures gouvernementales de gestion de crise sanitaire allant de la suspension d'emploi conditionnée à une injection, en passant par les mesures de pass sanitaire conditionnant les libertés aux comportements souhaités et définis par le gouvernement. Le système de crédit social développé en Chine dès 2014 est aussi un bon exemple de l'utilisation du conditionnement. Il représente un moyen de façonner et contrôler les comportements des individus en attribuant un capital de points ou punitions, accordé par l'État aux citoyens en fonction de leur obéissance aux règles fixées par le gouvernement. Ce système semble désormais voir le jour en Europe, où la ville de Bologne, en Italie avait évoqué l'application après l'été 2022 de son *Smart citizen wallet* ou « portefeuille du citoyen vertueux ». Ce même principe de conditionnement pourrait d'ailleurs être bientôt étendu à d'autres enjeux sociétaux tels que le changement climatique via l'instauration d'un « pass carbone ».⁴ Le conditionnement classique du temps de Pavlov ou Skinner a évolué et s'est actualisé au travers notamment d'une approche venue des États-Unis et très en vogue : le *nudge* qui en français pourrait se traduire par « coup de coude ». Ce concept provenant des sciences comportementales a été théorisé en 2008 par deux économistes américains, Cass Sunstein et Richard Thaler. L'entreprise BVA en France et son directeur général Eric Singler s'est par exemple attachée durant ces dernières années à l'incitation des français à la vaccination. Un des exemples de la mise en place de la technique du *nudge* durant la gestion de crise Covid-19 réside dans l'application TousAntiCovid mise en place par le gouvernement en 2021.⁵ Il s'agit par cette méthode de « faciliter les bons choix » via plusieurs modalités dont la pression sociale.



Illustration : Julie Dall'Arche

Comme l'estime Alice Soriano, docteure en psychologie cognitive, par rapport à la mesure de confinement prise durant la gestion de crise sanitaire : « Une communication efficace du point de vue des sciences comportementales consisterait donc à mettre en lumière l'adoption du confinement par la majorité des Français pour attirer les autres individus vers ce comportement ». ⁶ On perçoit bien ici cet « accompagnement » insidieux à adopter un comportement en s'appuyant sur la pression sociale. Vu sous le seul angle comportemental, le psychisme humain ne se distingue pas de la machine en ce sens que, comme l'évoquent Marco Della Luna, avocat et psychologue expert en manipulation socio-politique et Paolo Cioni, neuropsychiatre et professeur de psychopathologie, dans leur ouvrage *Neuro-esclaves* : « Les deux se composent de variables échangeant des informations avec l'environnement ». ⁷ Ces approches, bien qu'ayant été importantes dans la mise en lumière de nos capacités innées d'apprentissage sur lesquelles elles se basent, quel que soit leur domaine d'application, doivent pouvoir nous interroger sur les aspects éthiques et les dérives possibles de la mise en application de la psychologie comportementale à des fins de manipulation de l'individu. En effet, le conditionnement pose notamment les questions de l'intentionnalité et du consentement puisque l'individu n'est pas conscient des mécanismes mis en œuvre pour l'amener à agir dans un certain sens.

DES BIAIS COGNITIFS À L'EFFRACTION DU CERVEAU ÉMOTIONNEL

Les sciences cognitives ont également permis d'éclairer certains aspects du fonctionnement de notre cerveau qui nous rendent vulnérables à la manipulation, elles ont aussi fait le lit de diverses pratiques visant à influencer sur les comportements humains. Notre système de traitement de l'information est soutenu par une mécanique bien rodée de sélection, encodage, stockage et récupération. Face à un même stimulus, toutefois, le traitement de cette information va être différent selon les expériences passées, l'état émotionnel et la personnalité de l'individu. Selon Daniel Kahneman, psychologue et économiste américano-israélien, notre cerveau présente deux modes de fonctionnement : le fonctionnement en mode intuitif, d'une part et le système de pensée logique et réfléchi, d'autre part. Dans cette tendance du cerveau au traitement rapide et économique de l'information, qui peut être utile à certains moments, les biais cognitifs sont nombreux. Ils viennent influencer en permanence la manière dont nous percevons la réalité et conditionner nos pensées dans le sens de ce filtre qu'ils représentent, pouvant ainsi donner lieu à des jugements erronés.⁸

Epictète disait : « Ce qui trouble les hommes ce ne sont pas les choses, mais les jugements qu'ils s'en font. » Certains biais s'expriment par les ressources cognitives limitées (temps, information) et d'autres vont refléter l'intervention de plusieurs facteurs dont la motivation, la morale, les émotions, le désir d'éviter une dissonance cognitive peu agréable (tension interne renvoyant à une contradiction entre les pensées, croyances ou émotions et les actions). Si ces comportements automatiques ont leurs avantages (notamment en termes de gain de temps et de ressources), ils peuvent être détournés par des personnes averties désirant les exploiter pour nous manipuler comme l'explique Robert Cialdini, psychologue américain, dans son ouvrage *Influence et Manipulation*.⁹ Notre esprit critique reste un « garde-fou » primordial et donc une cible de choix pour les manipulateurs. La multiplication des sources d'informations et la manipulation de ces dernières par les médias et politiques rend d'autant plus complexe ce travail de tri, de réflexion et de prise de recul, pourtant si essentiel. Il est toutefois possible de venir influencer sur ces biais cognitifs et ainsi augmenter ses chances de raisonner de manière la plus juste possible, en alignement et conscience avec ses pensées et valeurs. Depuis les années 2000 nous assistons à un boom de nouvelles techniques de communication basées sur ces biais cognitifs et qui ont particulièrement attiré l'intérêt des sciences politiques.¹⁰

Les aspects émotionnels, de personnalité et les expériences passées sont aussi des éléments pris en compte dans les techniques de manipulations commerciales et de communication. La publicité en est un des moyens privilégié à l'heure où la télévision représente une voie royale pour « happer » l'attention de l'individu et accéder à sa mémoire implicite, influençant ainsi ses choix et comportements. Les publicités gouvernementales sur les mesures sanitaires et la vaccination qui ont été habilement mises en œuvre et diffusées, sont largement inspirées des sciences cognitives et comportementales afin de faire passer des messages et influencer les comportements via des ressorts tels que la répétition et l'atteinte émotionnelle.

Cette effraction du cerveau à l'insu de la personne s'opère ici de manière efficace par la sollicitation du système limbique, ce cerveau émotionnel. Les émotions représentent une porte d'entrée importante dans les processus de manipulation. En effet, le système limbique, siège des émotions spécifiquement impliqué dans ces phénomènes, est une zone du cerveau particulièrement vulnérable. Face à un danger, le système limbique peut venir interférer avec le traitement du lobe frontal et donc, notre capacité à raisonner, prendre des décisions, et agir. La séquestration de l'amygdale* ou *Amygdala Hijack*, terme créé par le psychologue américain Daniel Goleman vient bien expli-

* Terme créé par le psychologue Daniel Goleman pour expliquer un type de réaction émotionnelle incontrôlable.

quer ce type de réactions émotionnelles incontrôlables qui se produisent lorsque ce phénomène s'opère.¹¹ Ce « court-circuit » n'est pas sans évoquer ce qui se produit également lors d'un état de dissonance cognitive. Ce concept, théorisé par Léon Festinger, psycho-sociologue américain, en 1957, renvoie à ce déséquilibre entre nos pensées, émotions, valeurs et comportements. Face à une dissonance cognitive, le cerveau va chercher à réduire cet état d'inconfort par différents biais (l'auto justification en est un exemple). La dissonance cognitive est un levier important de certaines formes de manipulations. En effet, comme l'explique Meredith Miller, coach et auteure américaine spécialisée dans les abus et traumatismes, lors de son intervention au tribunal populaire de l'opinion publique Grand Jury ayant débuté en février 2022, la tension interne entre ce qu'une personne a pu croire et des preuves qui viennent, par exemple, contredire cette croyance, engendre une incapacité pour la personne de concilier dans son esprit ce conflit. Cette situation inconfortable va provoquer une grande anxiété et ainsi impacter le système nerveux en déclenchant les circuits de l'amygdale, créant comme une sorte de détournement du cerveau. La personne peut alors entrer dans le déni et son cerveau ne parvient pas à accepter les preuves ou argumentations venant contredire sa croyance initiale : l'état de brouillard cérébral induit vient parasiter et altérer ses capacités de discernement. Ceci peut expliquer en partie la difficulté de certaines personnes à comprendre la manipulation dont elles ont été victimes malgré des preuves et démonstrations qui leur sont présentées.¹²

Provoquer de la peur, générer de l'anxiété, créer un état de choc, de sidération, de dissonance cognitive permet d'augmenter la vulnérabilité d'un individu, le rendant ainsi potentiellement plus manipulable. Là aussi l'habile communication gouvernementale et médiatique en temps de pandémie a largement

contribué à instaurer ce climat de peur ayant permis l'acceptation de mesures parfois aussi absurdes que dangereuses. Karl Popper, grand philosophe des sciences du XX^e siècle nous mettait déjà en garde à l'époque : « *Refusez la fragmentation des connaissances, pensez à tout, ne vous laissez pas noyer par la montée des informations (...) ne soyez dupes de rien, ni des modes, ni du terrorisme intellectuel, ni de l'argent, ni du pouvoir. Apprenez toujours et partout à distinguer le Vrai du Faux.* »¹³ Si pour David Hawkins, docteur en médecine, psychiatre, physicien et chercheur, « *le mental est incapable de distinguer le vrai du faux* », il semblerait alors que la conscience, le retour à soi et à ses sensations corporelles soient des aspects essentiels pour réduire sa vulnérabilité à la manipulation et penser avec clarté. En effet, comme l'explique Gwenaëlle Persiaux : « *Plus une personne est capable de sentir ses émotions, ses sensations, de les verbaliser et de les réguler, plus son axe est solide et plus elle est capable d'affiner ses pensées, de comprendre les choses, faire des liens, prendre du recul, etc.* »¹⁴

Que ce soit en exploitant les « failles innées » de fonctionnement de notre cerveau ou en agissant directement sur lui via diverses techniques qui ne cessent d'évoluer, la puissance de ce précieux chef d'orchestre semble être l'objet de toutes les convoitises. Nous ne sommes, fort heureusement, ni réductibles à nos comportements, ni à nos biais cognitifs et il semble possible de limiter notre vulnérabilité à la manipulation en opérant un retour à la conscience et une reconnexion à notre nature profonde pour protéger plus largement ce qui fait notre humanité...

Elsa Richard

1. Ouest-france.fr. (2021, 6 mai). *ouest-france.fr*. <https://www.ouest-france.fr/leditiondusoir/2021-05-06/ces-pays-quiencouragent-la-vaccination-anti-covid-en-allant-jusqua-offrir-de-largent-90c48aea-7ac6-4159-a1bd-2e13c7f2a844>
2. Persiaux, G. (2021). *Guérir des blessures d'attachement : Apprendre à construire des liens apaisés*. Eyrolles.
3. <https://www.modernisation.gouv.fr/loffre-daccompagnement-de-la-ditp/sciences-comportementales#:~:text=La%20DITP%20utilise%20l'apport,%2C%20communications%2C%20etc.>
4. *BFM sonde l'opinion sur le passe carbone, cette invention complotiste - Le Courrier des Stratèges*. (2022, 15 novembre). https://lecourrierdesstrategies.fr/2022/11/15/bfm-sonde-lopinion-sur-le-passe-carbone-cette-inventioncomplotiste/?utm_source=rss
5. Marie-Leconte, J. (2021, 8 avril). Le « nudge », manipulation douce pour temps de crise. Franceinfo. https://www.franceinfo.fr/replay-radio/le-choix-franceinfo/le-nudge-manipulation-douce-pour-temps-decrise_4346415.html
6. Psarianos, I. (2020, 27 mars). *Coronavirus : comment les sciences comportementales aident le gouvernement à gérer la crise sanitaire*. ici, par France Bleu et France 3. <https://www.francebleu.fr/infos/societe/coronaviruscomment-les-sciences-comportementales-aident-les-politiques-a-gerer-la-crise-sanitaire-1585316002>
7. Luna, D. M., & Cioni, P. (2018). *Neuro-esclaves : Libérons-nous de la manipulation psychologique, politique, économique et religieuse*. Macro Éditions.
8. Kahneman, D., & Clarinard, R. (2016). *Système 1 / Système 2. Les deux vitesses de la pensée (French Edition)*. Flammarion.
9. Cialdini, R., Cuvellier, O., & L. (2022). *Influence et manipulation : La psychologie de la persuasion*. Lizzie.
10. https://www.huffingtonpost.fr/science/video/le-nouveau-clip-pour-la-vaccination-utilise-des-biais-cognitifs-pourvous-convaincre_182361.html
11. Goleman, D. (2014). *L'intelligence émotionnelle*. J'ai lu.
12. <https://crowdbunker.com/v/XrT5U6aVQ>
13. Sorman, G. (1989). *Les Vrais Penseurs de notre temps*. FAYARD.
14. Duquoc, E. (2021). « Propagande et manipulation, les clés du discernement ». *Nexus*, (136).

Les techniques de manipulation des foules

DE LA CHARTE DE TORTURE PSYCHOLOGIQUE AUX TECHNIQUES DE SOUMISSION LIBREMENT CONSENTIE

Le métier de psychologue répond à un code de déontologie et une éthique qui prend soin de préserver la liberté des patients, notamment, la liberté de se penser comme un sujet à part entière.

Depuis deux ans, cette liberté a été malmenée : liberté de se déplacer, puis liberté de penser par soi-même, de s'exprimer... plus que cela, notre capacité à penser a été entravée à notre insu, générant des phénomènes psychiques qui nous ont paralysés psychologiquement. Cette situation a mis à l'épreuve nos valeurs, notre éthique, notre rapport à la norme, à l'autorité.

Les personnes qui tentaient de garder leur libre-arbitre ont éprouvé des sentiments confus d'angoisse, de perte de repères et de confiance en l'avenir. Ces réactions de survie psychique ont été induites par l'utilisation de méthodes d'ingénierie sociale au sein même de la communication qui a accompagné les mesures liées à la pandémie.

Depuis le début 2020, le gouvernement est conseillé dans la logistique de son plan vaccinal par des cabinets d'experts en stratégie. Le conseil en stratégie, inventé par James McKinsey dans les années 1920, consiste à « *fabriquer du consentement* ». Ils élaborent leurs méthodes à partir des données issues des études en sciences humaines et comportementales. Ces recettes, appliquées à la communication, permettent d'obtenir le consentement d'un groupe d'individus.

Bien que de nos jours, le *nudge*, cette méthode de communication dite « douce », soit connue du grand public, elle reste utilisée lorsqu'il s'agit d'obtenir le consentement d'une population. Cette recette de coercition mentale agit malgré nous, sur notre consentement et notre sentiment de liberté de choix. Ces méthodes de propagande fonctionnent car elles exploitent les failles naturelles de notre psychisme. Elles nous accompagnent méthodiquement à adopter une attitude de soumission consentie à l'autorité.

Ce consentement extorqué à l'insu de l'esprit critique de l'individu, ne peut être qualifié de libre et éclairé, puisqu'il est le résultat d'une manipulation. Cette manipulation imperceptible braise nos repères et travaille nos résistances à notre insu. Elle induit notre acceptation, mais l'anesthésie de notre esprit critique génère des effets de passivité et de sidération psychique.

Nous allons aujourd'hui revenir dessus, afin que vous puissiez être en mesure de repérer ces avatars et être en mesure de vous protéger.

Avant de commencer, j'aimerais prévenir ceux qui nous suivent, que cet exercice est difficile et mentalement éprouvant. Penser l'impensable et analyser les paradoxes dans lesquels on a été pris est difficile cognitivement. Cela réveille nos résistances psychiques de défense contre l'humiliation du Moi.

Lorsque nous réalisons que nous nous sommes fait manipuler, cela réveille chez nous le sentiment de honte et de culpabilité. C'est le résultat du retournement du sentiment de culpabilité par identification à l'agresseur. Sortir de l'emprise par l'analyse et la réflexion produit de la fatigabilité psychique, et épuise cognitivement. Pour parer à cela, nous allons procéder par étapes synthétiques.

En 2022, les professionnels de la psychologie font le constat d'un épuisement psychique général de la population. Cet état des lieux correspond aux effets de cette ingénierie sociale. En manipulant nos repères psychiques à notre insu, les techniques d'ingénierie sociale ont épuisé nos facultés à appréhender ce qui nous arrivait. Les alertes à la peur, les avis d'experts contradictoires, l'impossibilité de



Illustration : Blandine Denis

se réfugier dans une solution pérenne pour se protéger... tout cela a produit de l'inquiétude et du stress, des besoins de rationaliser, de suivre un camp.

Lorsque l'esprit se retrouve dans l'impossibilité de se représenter ce qui lui arrive, il entre dans un état de dissonance cognitive. La dissonance cognitive correspond à la tension psychique interne

que nous éprouvons lorsque nos idées, croyances, émotions et intentions entrent en contradiction (dissonance). Un individu amené à adopter un comportement qui entre en contradiction avec ses valeurs, ressent également cette dissonance.

Ce concept de dissonance cognitive a été énoncé en 1957, par Léon Festinger, dans son ouvrage *A theory of cognitive dissonance*. Festinger étudie les différentes stratégies de réduction de la tension que les personnes utilisent pour sauver leur besoin de cohérence psychique, notamment les stratégies d'évitement. Ainsi, alors que certaines mesures sanitaires sont suspendues depuis le 14 mars 2022, ceux qui craignent toujours le virus se sentent égarés, ils ne savent plus comment se protéger, d'autres n'arrivent plus à réfléchir ou ne veulent plus entendre parler de ce qui nous est arrivé.

J'ai travaillé en 1998 avec le professeur Jacques Py, spécialiste des théories de l'engagement et validé un mémoire sur les conditions de mise en place d'une croyance à partir d'une dissonance cognitive. Il portait sur l'étude de Léon Festinger¹, en 1956 : l'échec d'une prophétie. Il s'agissait de comprendre comment des individus réagissaient suite à la réfutation d'une croyance à laquelle ils adhéraient fortement.

Aujourd'hui, la prophétie des modélisations ne s'est pas réalisée, il n'y a pas eu autant de morts qu'annoncé. Alors que depuis 2 ans, nous sommes sous le coup d'un discours martial concernant un virus mortel et qu'on nous a enjoint à croire à une pandémie mondiale, nous sommes autorisés à enlever le « masque-protection » devenu fétiche. Comment vont réagir les personnes qui ont adhéré au discours de la peur, comment vont-elles réagir face à la réfutation des courbes de prévisions de mortalité, du taux de létalité du virus... comment supportent-elles que plus d'enfants soient décédés des conséquences des mesures sanitaires que du virus lui-même ? Selon la théorie de la dissonance cognitive, ils vont rationaliser leurs actes. Par exemple, certains vont garder le masque pour protéger les autres.

Rétrospectivement, le besoin humain de cohérence interne amènera la personne à rationaliser son comportement, c'est-à-dire le justifier : « Au départ, je pensais surtout qu'une injection expérimentale était quelque chose de risqué. Puis, j'ai pris rdv parce qu'on m'a dit qu'il fallait que je me protège, parce que mourir du virus, c'était plus grave. » Ce raisonnement a une forme logique, cependant, il ne couvre pas l'inquiétude première, celle du danger. La personne se sent alors inconsciemment obligée de rechercher une cohérence interne : je n'étais pas obligé, je l'ai donc fait par moi-même. Et ce gel de décision aura pour effet d'induire chez elle d'autres comportements : par exemple, elle ne pourra plus partager son inquiétude quant aux effets secondaires.

Ce premier comportement : se faire vacciner, fait sous la contrainte douce, permet d'engager la personne dans un second comportement tout en lui laissant l'impression qu'elle a elle-même choisi ce second comportement.

Comme nous l'avons vu, la dissonance cognitive est une tension psychique interne. La dissonance, ce n'est agréable pour personne, pour la supporter, nous tentons de réduire ses effets. Chacun d'entre nous tente de sauver sa cohérence interne. Ainsi, l'effort déployé par la personne pour réduire la dissonance est proportionnel à l'ampleur de sa dissonance interne.

Par la suite, cette dissonance cognitive influence la façon dont chacun voit les autres et notre façon de considérer notre propre identité. « Je suis vaccinée pour les autres, je suis une personne altruiste ».

Depuis le début 2020, il a été mis en place des mesures gouvernementales exceptionnelles qui ont un point commun, celui de conditionner les individus et les masses à délaissier leur libre arbitre et préférer obéir. Elles s'appuient sur le fait que, contrairement aux individus qui cherchent la vérité, les foules, elles, désirent croire, plutôt que savoir. Cette démarche est voulue, elle a été pensée, construite et commandée à des cabinets de conseils en stratégie. Le conseil en stratégie a été inventé par James McKinsey dans les années 1920. Ce conseil consiste à « fabriquer du consentement » en utilisant les travaux de spécialistes en sciences humaines et comportementales. Ces conseils appelés « méthode de coercition mentale douce » agissent à notre insu sur notre consentement et nous laissent le sentiment d'avoir fait un choix en liberté. Cette recette n'a de douce que la forme, car dans le fond, elle exploite les failles naturelles de notre psychisme pour nous amener à adopter une attitude de soumission consentie.

Ce consentement extorqué à l'insu de notre esprit critique ne peut être qualifié de libre et éclairé. Il est le résultat d'une manipulation qui a travaillé nos résistances et anesthésié notre capacité à penser. Cette douce influence nous fait perdre notre libre-arbitre et donc notre autonomie psychique.

La charte de torture psychologique du sociologue Albert Biderman, par exemple, résume les principes de coercition psychique universels. Cette méthode élaborée à partir des récits de torture des prisonniers de guerre, a également été éprouvée dans des camps de détention militaire.

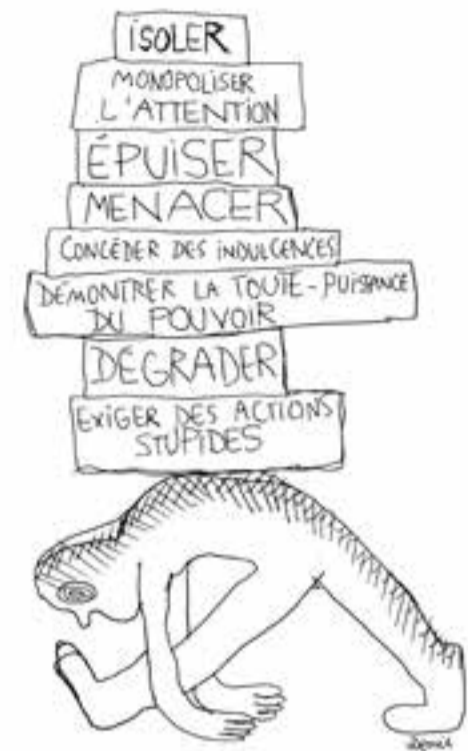
Les 8 étapes chronologiques de cette stratégie sont résumées dans un tableau de 1957 que je vais vous présenter en quelques minutes :

1. Isoler la personne des liens sociaux et du soutien qui lui donneraient la capacité de résister. Développer chez elle une inquiétude intense et la rendre dépendante de l'autorité. L'isolement peut prendre la forme d'un confinement, de la mise en place autoritaire de distances sociales, de gestes barrière, télé-travail, quarantaines...
2. Monopoliser son attention, éliminer les informations contredisant celles de l'autorité. Punir les actions d'insoumission. Il s'agit ici de conditionner le cerveau, par exemple au travers de journaux télévisés et slogans publicitaires quotidiens.
3. Induire l'épuisement et affaiblir la volonté de résistance physique ou mentale. L'épuisement psychique étant le résultat d'une pression psychologique. Par exemple : pour continuer de travailler, je dois me faire vacciner. L'injonction induit l'inutilité de la résistance.
4. Présenter des menaces permettant de cultiver l'anxiété, le stress et le désespoir. Par exemple : « Si je ne suis pas vaccinée, je suis radiée de l'Agence régionale de la Santé, je ne pourrai plus travailler, nourrir mes enfants, payer mon crédit »...
5. Concéder des indulgences occasionnelles, afin d'empêcher l'accoutumance aux privations. Ce qu'on appelle ici des « indulgences », se traduit par des grâces accordées par l'opresseur. Ainsi, momentanément soulagée, la victime, honteuse d'accepter la soumission, culpabilise. Oubliant le contexte de maltraitance, elle associe clémence occasionnelle du bourreau à un pardon, une indulgence, au sens catholique du terme (correspond à la réduction du temps de Purgatoire) . D'autant plus si cette levée se fait au moment des fêtes de Noël, pour le cas qui nous intéresse ici.
6. Démontrer la toute-puissance du pouvoir en suggérant l'inutilité de la résistance. Nous voyons qu'après l'accalmie, on resserre. Ce 6^{ème} point rejoint le 3^{ème}, qui visait à induire l'épuisement et affaiblir la volonté de résistance.



Il correspond à l'annonce de contrôles, chez des professionnels par exemple. Il est ainsi suggéré qu'on viendra vérifier le réel dans l'intimité. Des professionnels peuvent ainsi souhaiter céder pour ne pas avoir à être humiliés par un contrôle.

7. Dégrader la victime en faisant paraître le prix de sa résistance comme plus dommageable que sa capitulation. Réduire la victime au niveau de la survie animale.



Ici, il s'agit de convoquer la personne au prix de son intégrité. Par exemple : les personnes non vaccinées ne pourront plus sortir au restaurant, au cinéma, etc. Chacun ici est amené à examiner ses besoins essentiels, faire un examen de conscience sur ce qu'il peut abandonner ou non. Beaucoup ici choisiront de se déculpabiliser en évoquant le sacro-saint argument de l'obligation : « On était obligé si on voulait sortir ». Enfin...

8. Exiger des actions stupides pour développer les habitudes de soumission à l'autorité, même pour des ordres infondés, afin de briser le libre arbitre et les capacités de jugement de la victime. C'est le principe des auto-attestations. Sur le principe, m'auto-autoriser à sortir semble une aberration de sens. Leur rédaction pompeuse est cependant ergonomiquement efficace, car coûteuse cognitivement. Ainsi, pour sortir faire ses courses ou se balader, seul motif valable, il nous était difficile de savoir quelle case cocher, si les courses que vous souhaitiez faire étaient bien comprises dans les biens qualifiés de nécessaires ou encore si vous pouviez être accompagné ou co-voituré.

Nous avons vu ici que la recette de toute situation de coercition psychique répond à un schéma simple et repérable. Arriver à se réveiller et réaliser que nos repères psychiques ont été sciemment brouillés est difficile cognitivement. Le penser, produit des résistances psychiques de défense contre l'humiliation du Moi. Nous nous devons cependant d'y rester attentifs car cette ingénierie sociale génère des effets de sidération, de passivité et d'addiction à l'économie psychique.

Par exemple, alors que certaines mesures sanitaires sont suspendues depuis le 14 mars 2022, ceux qui ont abandonné leur libre arbitre et accordé leur confiance sans retour craignent toujours le virus et ne savent plus comment se protéger, d'autres n'arrivent plus à réfléchir ou ne veulent plus entendre parler de ce qui nous est arrivé. Désorientés, ils ont perdu leur congruence interne, leur boussole intérieure. Résister psychiquement passe par un centrage sur ses valeurs et émotions, afin de rester centrés sur un état de sécurité, d'harmonie interne. Lorsque nous sommes alignés sur cette boussole intérieure ou lorsque nos actions ne sont pas alignées sur nos convictions internes, nous sommes en capacité de reconnaître que nous sommes face à deux croyances qui s'opposent.

Cette boussole peut nous aider à faire le tri, un examen de conscience, afin de hiérarchiser nos valeurs en fonction de ce que nous souhaitons défendre.

Le psychologue Carl Gustav JUNG, écrivait dans le Livre rouge : « Une certaine forme de solitude et d'isolement est la condition sine qua non d'une vie en bonne harmonie avec soi-même et avec les autres, sans laquelle on ne peut pas être suffisamment soi-même... ».

Amandine Lafargue

1. Leon Festinger et Henry W. Riecken, Stanley Schachter, *When Prophecy Fails: A Social and Psychological Study of a Modern Group that Predicted the Destruction of the World*, University of Minnesota Press, 1956.

Violence politique, violence instituée

« Être libre pour la liberté signifie avant tout être délivré,
non seulement de la peur,
mais aussi du besoin ».

H. Arendt¹

« Pourquoi la guerre ? ». C'est le titre donné à l'échange épistolaire entre Einstein et Freud publié en 1933 par l'Institut international de coopération intellectuelle. Einstein questionne Freud sur ce qui anime l'homme : « Comment est-il possible que la masse, (...) se laisse enflammer jusqu'à la folie et au sacrifice ? ». Einstein questionne alors l'exercice du pouvoir et le droit. Freud, qui a l'art de dénicher les pulsions inconscientes dissimulées derrière les mots, suggère à Einstein de remplacer le mot de « pouvoir » par celui, plus cru et plus dur, de « violence »².

La gestion de la crise énergétique aura-t-elle la même saveur que la crise sanitaire ? Nous ne sommes pas à l'abri de voir réapparaître un pass ou un crédit écologique permettant une forme de contrôle social. La Confédération helvétique en est un bon exemple à travers sa campagne sur l'énergie sous l'égide d'un slogan : « L'énergie est limitée, ne la gaspillons pas », accompagné d'un cortège d'injonctions que la conscience morale s'empresse d'ingurgiter (« Luminosité d'écran trop élevée : énergie gaspillée », « Fenêtre basculante pour aérer : énergie gaspillée », « Laisser la machine à café allumée : énergie gaspillée »³). L'arsenal législatif prévoit selon l'article 49 de la « Loi fédérale sur l'approvisionnement économique du pays »⁴, que toute infraction intentionnelle aux prescriptions sur les mesures d'approvisionnement peut entraîner une peine pouvant aller jusqu'à 3 ans de prison⁵. La possibilité de contrôles ponctuels est même envisagée⁶. L'application de ces contrôles exige une modification en profondeur de l'arsenal législatif puisque des agents seraient autorisés à pénétrer un espace privé pour... contrôler la température ? C'était encore inenvisageable quelques années auparavant, mais la crise sanitaire a instauré de nouveaux rapports entre les hommes. La présence de l'angoisse suscitée par le Covid a été l'occasion d'une résurgence de l'infantile. Ce dernier offre une vision du monde sans nuance, comme le font les enfants, séparant les bons citoyens des mauvais, les « pro-vax » des « anti-vax », les gens raisonnables des « complotistes ». Un groupe particularisé est alors tenu pour responsable de la chute de la civilisation et s'en protéger justifie tous les excès. Cette extériorisation de la responsabilité rend de grands services : l'État n'a plus à se questionner sur la politique qu'il mène puisque la cause du malheur, c'est l'autre.

Les crises que nous traversons, Covid puis énergétique, sont en train d'instaurer une transformation politique durable. Nous dirigeons-nous vers un totalitarisme soft ?

LA VIOLENCE, À L'ORIGINE DE LA CIVILISATION

L'avenir des civilisations ne suscite chez Freud ni enthousiasme ni pessimisme. La civilisation ne porte pas en elle l'origine des perversions humaines, comme le suppose Rousseau, et n'évolue pas non plus vers une amélioration morale comme l'espère Kant. Il nous faut plutôt noter que le raffinement des moyens de répression et de coercition d'un peuple suit avec fidélité les progrès offerts par l'évolution technique, tels les camps de concentration. La civilisation n'est donc pas la voie qui nous conduirait vers une perfection toujours plus grande de l'humanité. L'histoire témoigne plutôt d'élévations ponctuées de chutes. Le progrès technique apporté par la civilisation n'est donc pas synonyme d'accès au bonheur. Il peut même à l'occasion être accompagné de son lot d'angoisses telles les armes nucléaires ou bactériologiques. Le vaccin contre le SARS-Cov-2 n'échappera pas à la règle.

Alors quels intérêts la civilisation présente-t-elle pour l'homme ? La civilisation peut atténuer la souffrance de l'homme sur trois aspects : (1) se protéger de la nature et de sa capacité de destruction (2), se prémunir de la fragilité du corps (3), se prémunir de

l'agressivité entre les hommes en réglant les rapports entre eux⁷. L'exercice du pouvoir est une nécessité pour parvenir à ces fins.

Comment sommes-nous passés de la violence, plus crue, à l'exercice du pouvoir ? Les conflits sont habituellement réglés par la violence. Sa réalisation radicale est la mise à mort de l'adversaire. L'autre possibilité est de soumettre l'adversaire plutôt que de le tuer. Cette indulgence doit alors composer avec la possibilité de rébellion du vaincu et de fait, celui qui exerce le pouvoir abandonne partiellement sa propre sécurité. C'est le début de la clémence qui sera très bien décrite par Foucault dans son ouvrage *Surveiller et punir*⁸. La violence a donc progressivement conduit au droit.

Concrètement, la construction d'une civilisation débute par la présence d'un oppresseur. Les personnes violentées se réunissent et mettent un terme à la violence du despote. Une fois cette communauté suffisamment stable, elle édicte des prescriptions pour éviter le surgissement d'un nouvel oppresseur. C'est la naissance du droit. Le droit énonce alors des actes de violence légaux. Le droit a donc besoin pour s'exercer de la violence.

Durant la crise sanitaire, les libertés publiques et fondamentales ont connu un net recul. Liberté de circulation, liberté d'expression, liberté de réunion, liberté de manifestation, liberté du commerce et de l'industrie, libertés médicales ont été largement remises en question. Une tentation, en forme de liste à la Prévert, à laquelle une bonne partie de l'Europe a succombé. Ce recul des libertés a débuté avec l'effondrement des tours et la bataille contre le terrorisme. Au nom de la sécurité, notre société poursuit la marche dans laquelle elle est engagée depuis plusieurs décennies en accroissant les actes de violence légaux exercés sur la population.

Il existe un fragile équilibre entre le droit et la satisfaction de la pulsion. Le renoncement partiel de la pulsion est une nécessité pour que nous puissions vivre ensemble. La pulsion d'agressivité, par exemple, se doit d'être *à minima* contenue. Il y a des renoncements pulsionnels qui s'appliquent à l'ensemble du groupe (les plus anciens) et certains qui ne s'appliquent qu'à des groupes, des classes ou même des individus (tel le célibat sacerdotal). Trois renoncements pulsionnels sont aujourd'hui généralisés : l'inceste, le cannibalisme et le meurtre. Seul le cannibalisme est prohibé par tous, les souhaits d'inceste sont toujours présents même si interdits (d'où leur fréquence) et le meurtre est encore pratiqué dans des conditions particulières, même parfois commandé comme en temps de guerre⁹. Si l'ensemble de ces anciens interdits est relativement respecté, d'autres le sont moins. Ainsi, la cupidité ou le fait de nuire aux autres par le mensonge, la tromperie ou la calomnie restent très fréquents et ce d'autant plus que les auteurs restent impunis.

L'auto-attestation de sortie (ou l'art de mobiliser l'autocensure), le QR-code, l'innovation biomédicale inoculée sans étude clinique aboutie sur l'homme, le chantage à la vaccination, le pass, la suspension des soignants en France... tout le monde s'y était habitué, ou presque. Pourtant, l'exercice du pouvoir, par l'intermédiaire de mesures légalisées, aura été d'une violence peu commune. L'exercice du droit et l'expression de la pulsion ne sont jamais très éloignés l'un de l'autre.

LA VACCINATION COMME ACTE POLITIQUE

En quelques paroles, le 12 juillet 2021 le Président français transforme le geste médical qu'est la vaccination en un acte politique. Ce dernier devient nécessaire pour celui ou celle qui souhaite continuer

à faire société. Le vernis du « libre choix » permet de condamner les citoyens qui refusent la vaccination : en les excluant de la communauté et en les rendant coupables/responsables de leur auto-exclusion.

Il n'existe pas d'un côté la psychologie individuelle et de l'autre la psychologie sociale. D'une façon générale, les discours qui courent dans la société interviennent sans cesse dans la vie de la personne, comme modèle, comme soutien, comme adversaire, etc. La pratique de la psychologie ou de la psychanalyse n'est donc pas intemporelle, elle dépend de ce qui se passe dans la société. Les grandes mutations historiques impliquent toujours des mutations cliniques. La subjectivité des gens change au fil des évolutions sociétales.

La dimension politique de la parole peut conduire à un paradoxe : le sujet peut se perdre dans les objectivations du discours¹⁰. Cette aliénation provient de la civilisation scientifique. Le patient arrive parfois avec une explication sur son symptôme : « J'ai lu que c'était lié à un problème du cerveau. Ça doit être ça, c'est mon cerveau qui est malade ! ». Lacan dénonce cette objectivation constituée par une science qui commande dans la civilisation universelle. Cette science permet au sujet d'oublier sa propre subjectivité jusqu'à le déshumaniser. Il y a donc une dimension idéologique de la science au sein de la cité et de la façon dont elle est accueillie, comprise, énoncée. Nous pouvons observer des effets potentiellement pathologiques que le discours scientifique peut avoir sur les sujets.

Comment cela peut s'entendre ? Le sujet ne soutient plus sa particularité. Toute sa communication est ravalée du côté d'un homme rationnel qui objective sa vie. Sa subjectivité, sa singularité disparaissent partiellement. La personne se soutient d'injonctions rationnelles : elle s'y soumet et en même temps s'en fait le relais. C'est ainsi que l'adhésion à la vaccination s'argumente des discours entendus et des slogans commerciaux : « Tous vaccinés, tous protégés ! ». Pour ensuite énoncer : « Moi, je me vaccine pour protéger mes parents. ».

Lors de la crise sanitaire, le discours à l'œuvre présente deux faces. De façon empirique ce que nous observons c'est une exigence de la vaccination. Mais ce que dissimule cette exigence n'est ni plus ni moins qu'une attente d'obéissance des citoyens. Nous pourrions déduire que si la personne se fait vacciner, c'est qu'elle est en accord avec celle-ci. Mais il s'agit évidemment d'une farce. De nombreuses personnes ont fait le choix de la vaccination sous la contrainte et non pas parce qu'elles le souhaitaient. Un acte politique donc. De fait, refuser la vaccination devient également un geste politique.

LA VACCINATION COMME ILLUSION

Freud a toujours envisagé le religieux comme une illusion. Mais le religieux ne se réduit pas à la religion. Il évoque, d'une façon générale, les dogmes en tant qu'ils résonnent comme une réponse à des souhaits infantiles. Les dogmes ne sont pas le fruit de la pensée ou de la réflexion. Il s'agit de réponses au souhait infantile de protection face à l'angoisse du petit d'homme quand ce dernier constate l'impuissance de ses parents (à le protéger, à le soigner, etc.). Tous les enfants y sont confrontés. L'état de désaide de l'enfant crée des conflits psychiques qui ne sont jamais totalement surmontés, mais qui, à travers le souhait vont pouvoir être dépassés vers une illusion admise par tous. La religion, dans sa promesse de vie éternelle et de justice est l'une d'elle. Mais il y en a beaucoup d'autres possibles, dont la science et la médecine.

Une illusion n'est pas la même chose qu'une erreur. D'ailleurs, une illusion n'est pas non plus nécessairement une erreur. Une erreur serait, par exemple, de penser que le coronavirus provient d'une chauve-souris qui se serait soulagée sur un pangolin alors que les dernières publications laissent de moins en moins de place à une origine naturelle du virus. Ne doutons pas que cette hypothèse fera son chemin.

Une illusion renvoie plutôt à un souhait intime. L'illusion se rapproche donc de l'idée délirante, mais elle s'en distingue par sa simplicité. L'idée délirante est souvent une construction complexe. Là ce n'est pas le cas. L'énoncé est simple et se résume à « vaccination = protection ». Par ailleurs, si l'idée délirante est en contradiction avec la réalité effective, l'illusion, elle, n'est pas forcément fautive. Le souhait est donc au premier plan, et on laisse de côté son rapport à la réalité effective (Freud, 1927, p.31-32). Si certaines « solutions » proposées lors de la crise Covid19 sont impossibles à discuter c'est parce qu'elles répondent à un souhait qui contrecarre l'angoisse. La vaccination est l'une d'entre elles, solution indiscutable comme peut l'être le sacré.

De nos jours, la religion s'est dissipée, mais finalement elle laisse la place libre à d'autres doctrines. « Si vous voulez éliminer la religion de notre culture européenne, cela ne peut se faire que par un autre système de doctrines et celui-ci reprendrait d'emblée, en vue de sa défense, tous les caractères psychologiques de la religion, le même caractère sacré, rigide, intolérant, le même interdit de pensée. » (Freud, 1927, p.52). De nos jours la médecine s'est partiellement substituée à la religion. Bien évidemment, elle ne répond pas à la question du mystère de la présence de l'Homme dans l'univers, mais elle prescrit désormais un ensemble de comportements qui pourraient « sauver », « protéger » impliquant le traitement du corps (hygiène, sport, alimentation, sexualité), et non plus seulement l'organisme. La médecine a progressivement étendu son champ d'action jusqu'à l'intime. La sexologie peut ainsi prodiguer des conseils sur la fréquence des rapports nécessaires à « une bonne santé ».

LA VACCINATION COMME ACTE MORAL

Du fait de la civilisation, nous devons consentir à renoncer à une partie de notre satisfaction pulsionnelle. Mais l'opposition pure et simple entre civilisation et privation pulsionnelle serait trop simple. En effet, le renoncement et le sacrifice des pulsions attendus relèvent des fonds religieux de notre culture (Freud, 1927, p.10). Notre conscience morale en témoigne.

Freud a découpé le psychisme en différentes parties. Le surmoi est l'une de ces composantes¹¹. Dans l'intimité la plus profonde de l'être humain, le surmoi est une instance hypermorale. C'est un peu notre « Jimmy » Cricket intérieur, l'œil qui nous regarde et nous juge : « Je dois manger moins de sucreries », « Je ne devrais pas être si agressive avec mes enfants », « Il faut que j'arrête de regarder d'autres femmes que mon épouse ». Nous entendons dans ces petites phrases combien le surmoi exige le sacrifice de la pulsion. D'ailleurs, parfois, chez l'une ou l'autre personne, tout le pulsionnel a disparu pour ne laisser la place qu'au surmoi. « Je dois aller faire mon jogging », « Il faut que je porte le masque », « Je dois manger équilibré », « Je dois prendre rdv pour la 4^{ème} dose », etc.

Aussi difficile que cela puisse paraître, le surmoi puise ses forces dans les pulsions elles-mêmes. Les caractéristiques en sont identiques et la personne en retire la même satisfaction. Les pulsions peuvent être envahissantes et féroces, le surmoi également. Le sujet prend son pied par l'accomplissement des pulsions, il en retire la même satisfaction en répondant aux commandements du surmoi. On peut donc y observer le même débordement : le surmoi peut tout dévorer sur son passage. Très curieusement, il ne dépend pas de l'éducation reçue. Il y a certes une indépendance, mais l'expérience montre qu'un enfant peut présenter une conscience morale sévère alors même que ses parents se sont toujours montrés indulgents à son endroit¹².

Le lien entre pulsion et constitution du surmoi nous permet de comprendre comment une société entière peut s'engouffrer dans un totalitarisme *soft*, quelles que soient les habitudes antérieures des personnes qui composent cette civilisation.

La vaccination n'a pas manqué d'être présentée aussi comme un acte moral. Le surmoi a été convoqué : sacrifier sa personne pour le bien commun, renoncer à son désir ou à ses hésitations pour « sauver » l'autre, les anciens, les plus fragiles. La haine de soi peut être tapie dans l'ombre de cet appel. D'ailleurs, ceux qui en font l'apologie n'hésitent pas à diriger cette haine contre ceux qui ne sont pas vaccinés. Assument-ils leur choix ?



Illustration : Pascale Vanhal

Pour conclure. Certains propos tenus par des hommes ou femmes politiques peuvent parfois résonner comme un appel à l'abnégation. Mais où arrêtons-nous l'autre dans cet appel ? À quel moment indiquons-nous notre refus ? Il est nécessaire d'afficher notre désaccord et de l'assumer pour énoncer notre limite à l'autre. Une condition pour soutenir la vie dans notre civilisation. Parfois, il vaut mieux être rejeté qu'être accepté trop vite, ne pas toujours répondre positivement aux « bienfaits » de la civilisation. « L'inconscient, c'est politique ! »¹³ car ce qui lie les hommes entre eux ce sont les discours, véritables opérateurs du lien social. À chacun de se positionner.

Barbara Houbre

1. Arendt, H. (1966-67). *La liberté d'être libre*. Paris : Payot. 2019.
2. Freud, S. (1933). *Pourquoi la guerre ?* In S. Freud (Ed.) *Résultat, Idée, Problème, 1921-1938* Tome II (pp. 203-215). Paris : PUF. 1985, p. 204
3. https://energie-tips.ch/fr#content_0:Kit%20pour%20les%20entreprises
4. <https://www.fedlex.admin.ch/eli/cc/2017/308/fr>
5. <https://www.admin.ch/gov/fr/accueil/documentation/communiqués/communiqués-conseil-fédéral.msg-id-90158.html>
6. <https://www.youtube.com/watch?v=Lvh2ywaNWw8&list=PLEnHzNShzOwYntH1-Nel5wA91fHkj0Mp2&index=7>, à 8mn 40sec. Lors de la conférence de presse, le ministre suisse de l'Économie, Guy Parmelin, assure que « ... dans certains cas, il peut y avoir des contrôles. Ce n'est pas l'État policier qui va aller contrôler chez tout le monde si vous avez réglé votre chauffage à 19°C, mais ça peut être le cas et naturellement ce sont les cantons qui sont chargés de ceci »
7. Freud, S. (1930). *Le Malaise dans la civilisation*. Paris : Éditions Points. 2010.
8. Celle-ci s'instaure dès la seconde moitié du 18^{ème} siècle. Un élan alors défendu par les philosophes et les théoriciens du droit pour établir une certaine limite dans l'exercice du pouvoir de punir (p. 87, Foucault, 1975).
9. Freud, S. (1927). *L'avenir d'une illusion*. Ibid., p.11.
10. Lacan, J. (1953). *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*. In J. Lacan (Ed.) *Écrits I*. Paris : Seuil. 1966, p. 281.
11. Freud propose en 1923 un psychisme divisé en trois parties : le moi, le ça, le surmoi.
12. Freud, S. (1929). *Le malaise dans la civilisation*. Ibid., p.148.
13. Lacan, J. (1967). *La logique du fantasme*. Séminaire 1966-67. Leçon du 10 mai 1967. Non publié.

Face à l'effondrement, la renaissance de la psychologie

Flash-back il y a bientôt deux ans : interdit de respirer, de se déplacer, de travailler, de soigner, de ré-informer, de disposer de son corps et de son esprit. Extorsion de consentement par manipulation. Délitescence du système de soin. Effondrement du contrat social au profit d'une vie à crédit — toujours sociale, certes. D'un côté, une partie de la population terrorisée, soumise à l'autorité par extorsion de consentement ; de l'autre, des minorités actives qui entrent en résistance... En toile de fond, un monde en devenir... Tentative de décryptage des conséquences de la manipulation par le mental à la faveur d'un nouveau paradigme qui unit le corps, le cœur et la conscience.

1. Quand la stratégie du choc dissocie

Cœur sidéré, répression dans le corps et refoulement dans le psychisme. Le propre du trauma réside dans sa capacité à dissocier le corps et l'esprit. Anesthésie individuelle et hypnose collective. Le poids des mots, le choc des photos. Face à une démocratie sous hypnose, les psychologues sont restés bien silencieux. Seraient-ils tout aussi sujets aux manipulations du mental qu'ils sont censés prémunir de par leur fonction? Machiavel l'expliquait déjà : « *Celui qui contrôle la peur des gens devient le maître de leur âme* ». Il est d'ailleurs intéressant de relever que quasiment depuis les débuts de l'écriture, des traités expliquant comment diviser pour mieux régner sont foison¹ afin de repérer les façons de vaincre l'ennemi sans recours à la violence, ni à la bataille, mais plutôt en utilisant des tactiques psychologiques avec la même ligne de mire : si la peur est un moteur et la division, le liant, le bien-être des peuples reste toujours l'alibi des dirigeants. Le problème est que « *la population en général ne sait pas ce qui est en train de se passer. Et elle ne sait même pas qu'elle ne sait pas* »². Le psychologue ne devrait-il donc pas poser la question de la connaissance de soi comme pierre angulaire d'une évolution nécessaire?

Partout sur la planète des injections expérimentales sont extorquées à la faveur d'un nouveau paradigme, celui de la survie soumise aux injonctions d'injections impliquant un traçage des populations. C'est la rhétorique du « *nous sommes en guerre* », et « *la guerre, c'est la paix* ». Soumettez-vous pour être libre. Relisons 1984, les gouvernements sont passés maîtres dans l'art des injonctions paradoxales, du mensonge pathologique et du chantage. Phénomène inédit qui pousse à questionner une dynamique d'aliénation gouvernementale assez largement consentie. Le tableau pourrait s'analyser selon trois registres subtilement inter-reliés : le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire.

Choc du Réel. Autrefois, c'était l'autodafé. Désormais le scientifique censé intervenir pour décrypter et justifier le réel est soumis à une chasse aux sorcières. Attaqué pour discours en contradiction avec la théorie officielle, il est évincé. Et si toutefois il pose trop de questions — thèse, antithèse, synthèse —, l'armée des fact-checkers sera toujours là pour lui clouer le bec. Les médias sont passés maîtres dans l'art du façonnage de l'opinion. Fuite de l'Imaginaire. Désormais deux paradigmes se dessinent : transhumanisme contre persistance de la part sacrée et inaliénable. L'ère post-matérialiste aurait-elle définitivement évincé la question du sacré ? Où sont donc passés les hommes de foi ? Face à cet effondrement, la renaissance de la psychologie et de la science devient inévitable, nous y reviendrons.

Du Réel à l'Imaginaire... Un effondrement du Symbolique comme ce qui fait sens à nos existences. De la doctrine d'un réel scientifique censé justifier l'identité numérique à l'effondrement d'un imaginaire religieux, capable de justifier un futur transhumain, le psy aurait-il démissionné ? Abdiqué de la part symbolique qu'il défend en substance ? Mais d'où vient donc cette confusion ?

2. Tous inconscients, tous innocents ?

Dans son livre *Covid-19, the Great Reset*, Klaus Schwab, grand manitou du World Economic Forum, avait prévenu que l'exercice de la pandémie serait l'occasion d'une grande réinitialisation : « *La crise du Covid-19 représente une grande opportunité pour réformer le système. [...] À l'avenir, les gouvernements décideront très probablement, mais avec des degrés d'intensité différents, qu'il est dans le meilleur intérêt de la société de réécrire certaines règles du jeu et d'accroître les rôles de façon permanente* ». Historiquement, les débuts de la

psychologie contemporaine voient le jour dans l'aire post-victorienne, avec pour chef de file Sigmund Freud, pour qui « *le moi n'est pas maître dans sa maison* ». Suivant ce créneau, son neveu Edward Bernays deviendra l'inventeur de techniques de publicité recourant au consentement à l'autorité, dont nos gouvernements sont devenus friands. En 1928, dans son premier livre *Propaganda*, il décrit sa profession de magnat de la presse comme consistant à créer un « *lien symbolique* » entre son client et les masses en relayant ou en créant de toutes pièces des messages soigneusement adaptés à leur psychologie collective. Il se dit convaincu que « *la masse est incapable de juger correctement des affaires publiques et que les individus qui la composent sont inaptes à exercer le rôle de citoyen en puissance qu'une démocratie exige de chacun d'eux. Bref, que le public, au fond, constitue, pour la gouvernance de la société, un obstacle à contourner et une menace à écarter* »³. Son œuvre de propagande lui permettra de grands succès commerciaux et géopolitiques, dont le renversement du gouvernement du Guatemala en 1954! Selon cette dynamique, l'inconscient est structuré comme un langage, et l'approche freudienne considère sa manipulation comme une évolution.

À ses côtés, son confrère Carl Gustav Jung apportera une compréhension bien plus évolutive des phénomènes psychiques. Selon lui, c'est l'appauvrissement de la vie intérieure qui a conduit les individus à mener une existence réduite. Si la personnalité consciente est devenue civilisée, organisée et rationnelle, la personnalité inconsciente demeurée sauvage doit être intégrée à la conscience par une vie symbolique et archétypale (nous reviendrons sur ce terme fondamental). Sans quoi elle peut s'exprimer à tout moment de manière violente, barbare et éruptive, en se laissant manipuler. Selon le philosophe Frédéric Lenoir, c'est en ce sens que Jung analyse la montée des périls du XX^e siècle (nazisme, communisme et nationalismes en tout genre) qui ne peut être endiguée par plus de raison⁴, mais plus de conscience. Ici, la solution est avant tout intérieure et individuelle : c'est par le symbole que nous nous relient à la fonction imaginative. Car, « *plus la raison critique prédomine plus la vie s'appauvrit. [...] La surestimation de la raison a ceci de commun avec un pouvoir d'état absolu : sous sa domination, l'individu dépérit* »⁵. Pour résumer, c'est comme dans un jeu de vases communicants : si aucun travail ne se fait au niveau symbolique — celui du cœur qui en principe unit le corps à la conscience, et le Réel à l'Imaginaire —, comment un travail de symbolisation pourrait-il intervenir comme un contre-pouvoir? C'est là l'état d'urgence qu'il nous convient de décrypter.

3. Détecter, isoler, tracer ? Tout est relatif!

Dans son intervention de septembre 2022 aux Universités d'été résistantes, l'avocat David Guyon s'est attaché à déceler les trois leviers de l'état d'urgence et de l'effondrement du droit que sont l'urgence, la peur et la propagande⁶. Il est d'ailleurs intéressant de les relier à la triade que la médecin Laurence Kayser a décelée dans ce même temps : paresse, peur et ignorance⁷. Pour être clair, résumons selon les trois plans que nous avons désormais identifiés. Dans le Réel, l'urgence est activée et le mécanisme de sidération nous fige : paresse, stupeur et tremblements. Au niveau du corps, le système limbique est suractivé. Au niveau du Symbolique, le cœur est dans l'incompréhension, le travail de bascule et de renversement ne se fait pas ; c'est la peur qui agit. Au niveau de l'Imaginaire, l'ignorance et la propagande s'emparent des esprits. Qui pour parler de l'effondrement de l'éthique, de la foi et de la morale ? De la nécessité de sortir de l'asservissement ? De l'importance capitale de la maîtrise des états émotionnels et mentaux pour poser des choix de résilience ? Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, Hannah Arendt avait tenté de nous alerter : « *Pour s'implanter, le totalitarisme a besoin d'individus isolés et déracinés des rapports sociaux, organiques, atomisés socialement et poussés à un égoïsme extrême* »⁸. Or, « *Quand tout le monde vous ment en permanence, le résultat n'est pas que vous croyez ces mensonges, mais que plus personne ne croit plus rien. Un peuple qui ne peut plus rien croire ne peut se faire une opinion. Il est privé non seulement de sa capacité d'agir mais aussi de sa capacité de penser et de juger. Et avec un tel peuple, vous pouvez faire ce que vous voulez* »⁹. Alors que Bernays nous montre que l'apport de la psychologie permet de passer maître dans l'art de la propagande, le psy 2.0 sera-t-il celui qui continuera à soutenir le narratif et la mise en place des rouages de la soumission? Isoler, détecter, tracer serait devenu la solution... En tout état d'urgence se pose la question d'une grande bascule.

Un renversement des mécanismes est cependant le fruit d'une grande motivation et d'un réel effort. Sur ce sujet Spinoza termine son *Éthique* par ces mots : « *Maintenant la voie est très ardue, on peut pourtant la découvrir. Et puis, allons, il faut bien qu'elle soit ardue, une chose qu'on trouve si rarement. Car pourrait-il se faire, si le salut était sous la main et qu'on pouvait l'obtenir sans grande fatigue, que presque tout le monde le néglige ? Mais parmi toutes les choses les plus précieuses, toutes sont difficiles autant que rares* »¹⁰. Ici intervient la notion de relativité et ses conséquences sur un renouveau de la psychologie.

En 1930, Albert Einstein rencontre le philosophe indien Rabin-dranâth Tagore. Alors qu'il lui affirmait que « *la réalité est relative et la vérité est absolue* », Tagore lui répondit : « *Mais les deux sont relatifs, parce que si vous niez la réalité, vous reniez la vérité et vice versa, tout l'univers est en moi et je suis à l'intérieur de l'univers. Il n'y a pas de beauté seulement en présence d'un admirateur, et il n'y a de vérité que dans l'existence d'un croyant* ». Étonné, Einstein lui répondit : « *Il y a quelques instants ma théorie était incomplète... Et maintenant vous la terminez en prouvant que la vérité n'est pas absolue* ». Aussi, pour revenir au discours qui nous est martelé depuis deux ans, ainsi qu'à un principe bien connu de la médecine — le poison de l'un est la médecine de l'autre —, soit certains sont protégés par ces injections, et il convient alors de se demander pourquoi cette prophylaxie serait imposée à tous ; soit, tel que le démontrent les avancées du parlement européen lors de l'audition Pfizer, le dit vaccin ne protège pas de la transmission, ce que tout le monde savait, fabricants compris¹¹. Ou encore il existe de surcroît des effets indésirables sans précédents, tout comme une violation de principes fondamentaux, sacrés et inaliénables ayant un impact sur les corps individuel et social. Auquel cas, il y a une manipulation qu'il convient alors de décoder et de dénoncer pour proposer de nouvelles dimensions de soin à l'être humain et à la Terre. Dans ce cadre rien n'est relatif ! Si le mental se sert de nous et que nous sommes inconsciemment identifiés à lui, par conséquent nous ne savons même pas que nous sommes son esclave. Et sortir du pseudo-relativisme est déjà en soi une voie de sortie.

Alors qu'une psychologie de l'inconscient laisse sa place à une métaphysique de la conscience, des questions de fond peuvent enfin émerger, et les registres du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, s'interpénètrent vers plus de conscience. De tout temps, au niveau du réel, le savant et le scientifique nous protègent du délire. Les tenants du religieux assurent la part sacrée et imaginaire. Tandis que le psychologue est censé décrypter ce qui ne se voit qu'avec le cœur. Surgit une question : à quoi pourrait donc ressembler une connaissance qui fusionnerait la magie (comme compréhension d'un au-delà du visible), la foi (en soi) et la science comme garante des lois du visible ? Quels seraient ses fondements théoriques et ses outils pratiques ? Quelles seraient les caractéristiques de la nouvelle conscience que cette fusion pourrait faire émerger ? Est-ce que la science sera neutre ou enverra-t-elle de nouvelles ressources pour aider ce trio sacré à triompher ? Quand la démocratie est sous hypnose, comment préparer cette alliance qui prédétermine l'avenir de notre espèce ?

4. Levée de rideau. Vers une science de la conscience. Quantum experience. What the bleep do we know?¹²

Dès 1944, Jung annonçait le chemin : « *Je suis convaincu que l'étude scientifique de l'âme est la science de l'avenir. [...] Il paraît en effet, avec une clarté toujours plus aveuglante que ce ne sont ni la famine, ni les tremblements de terre, ni les microbes, ni le cancer, mais que c'est bel et bien l'homme qui constitue pour l'homme le plus grand des dangers. La cause en est simple : il n'existe encore aucune protection contre les épidémies psychiques ; or ces épidémies-là sont infiniment plus dévastatrices que les pires catastrophes de la nature ! Le suprême danger qui menace aussi bien l'être individuel que les peuples pris dans leur ensemble, c'est le danger psychique* »¹³. Presque 100 ans plus tard, le grand tournant d'une civilisation consciente fondée sur une médecine en conscience et de la conscience est inexorable et déjà présent. C'est d'ailleurs le modèle de médecine intégrative que l'on voit reconstruire par les outils de la science contemporaine qui, depuis une trentaine d'années, considère le corps comme support de l'esprit. Aussi, comme pour faire face au transhumanisme, nous nous dirigeons vers une révolution paradigmatique de la connaissance aussi importante que la révolution copernicienne. Révolution d'une connaissance dont le

centre serait le cœur, déjà annoncée par Aristote : « *L'éducation de l'esprit sans éducation du cœur, n'est pas une réelle éducation* ». Ainsi de nos jours, si la façon de faire de la science n'a pas changé, ses concepts fondamentaux ont été, eux, profondément bouleversés, particulièrement autour de la physique quantique. Selon Einstein, cette approche nous montre qu'« *en ce qui concerne la matière, nous avons tous eu tort. Ce que nous avons appelé la matière, c'est l'énergie, dont la vibration a été tellement abaissée qu'elle est perceptible aux sens. La matière est l'esprit réduit au point de visibilité.* » Elle serait en quelque sorte de la pensée cristallisée. Or, si considérer la matière comme de l'information, de la fréquence et de la vibration peut sembler dorénavant concevable, la répercussion de cette vision est sans précédent sur le renouveau de la psychologie. C'est ce qui lui fit dire qu'« *il nous faut résoudre le problème qui a été créé sur un plan [ici le mental], à partir d'un autre plan [la conscience].* » En pratique s'impose comme solution la paix de l'esprit et davantage de compassion.

À ce titre, en décryptant les synchronicités de cette crise menant vers un futur déjà foutu — ce qu'il appelle le « *fouture* » —, le physicien Philippe Guillemant soutient que l'organisation doit venir du futur car elle n'a aucune cause passée lui permettant d'exister. C'est ce qui lui fait avancer que « *nous pouvons continuer à faire de la physique, mais nous devons être absolument logiques et donc considérer nos intentions comme des réalités physiques, avec l'ingrédient additionnel qu'elles ne semblent pas dépendre uniquement de notre cerveau mais aussi d'un système d'information hors espace-temps qui peut être rejoint par l'intuition*¹⁴ ». Cette mécanique quantique permet de construire le modèle standard des particules élémentaires à partir de ce qu'on appelle la théorie quantique des champs. Ainsi là où Jung avait apporté l'idée que les archétypes siégeant dans l'inconscient collectif seraient de nature « *psychoïde* » (sortes de matrice mi-physique, mi-psychique), cette rencontre sera déterminante pour l'élaboration d'un nouveau paradigme au carrefour de la psychologie et de la physique. Tous deux visaient le même résultat : trouver une loi physique objective qui décrive le champ de forme régissant l'univers, aussi bien sous l'angle matériel que psychique. Ceci les mena à considérer le réservoir de l'inconscient collectif comme une matrice invisible à laquelle l'inconscient personnel accéderait sous la forme d'archétypes et de synchronicités ; et à rappeler au passage que la plupart des découvertes de la physique (espace, temps, matière, énergie, champ, particule) ou de tous les autres domaines, sont souvent le fruit d'intuitions rendues possibles par l'activation de formes universelles servant de modèles que seraient les archétypes. Plus récemment, Ervin Laszlo et d'autres physiciens quantiques ont validé ces champs informationnels appelés « *champs morphogénétiques* », soulignant qu'ils ont toujours été disponibles depuis la nuit des temps aux chamans, aux sages, aux visionnaires, aux artistes, aux mystiques et aux médiums, ces gens qui avaient la capacité d'ajuster finement leur perception en amenant la conscience dans cette réalité multidimensionnelle où les plus belles intuitions et intentions peuvent être piochées. Selon ses études, notre grande tâche consisterait à élever notre fréquence afin que nos trois cerveaux — corps, cœur et conscience — puissent devenir les réceptacles de ces réalités.

5. Entre le corps et la conscience, une psychologie du cœur et de l'intention

Pas à pas, le cœur comme carrefour du corps et de la conscience prend toute sa place. Les travaux du Heart Math Institute sur le cœur (dont le rayonnement magnétique est 6.000 fois plus important que celui du cerveau), montrent que la vibration peut amener des voies de guérison par une pratique consciente de la cohérence cardiaque¹⁵. Depuis les années 1990, ce laboratoire californien étudie l'intelligence intuitive du cœur, l'impact de la communication entre le cœur et le cerveau sur la gestion du stress et des émotions. Les techniques Heart Math démontrent ainsi que nos émotions et nos intentions influencent également le bien-être des gens qui nous entourent. La cohérence cardiaque génère de la cohérence sociale, où nous pouvons consciemment donner une orientation positive et

constructive à la coopération en groupe. Philocalie du cœur chez les pères du désert¹⁶, « *caverne du cœur* » dans les Upanishads, école du cœur dans la voie bouddhiste, voyage au centre du cœur chez les chamans, s'il n'est pas de voie initiatique qui ne fasse la part belle à la purification du cœur, c'est désormais la science qui la valide comme vecteur d'évolution qui nous amènerait à poser des choix résilients et conscients.

Au travers d'une multitude d'actions, de nouvelles propositions émergent partout sur la planète pour montrer qu'il est possible de changer les règles du

- **JEU** : médical, juridique, éducationnel, monétaire, démocratique et informationnel.

- **ET DU JE** : dans ce cadre, l'émergence d'une psychologie de la conscience démontre enfin que, loin d'être le problème, nous sommes humblement la solution ! « *Pire encore (pour les matérialistes), la découverte d'un réglage extrêmement précis des caractéristiques de l'Univers pose ouvertement la question de l'existence d'un Créateur au cœur même de la science contemporaine et a pu pousser de grands scientifiques à débattre d'une question qui paraissait être rejetée à jamais en dehors du domaine de la science. Bien d'autres révolutions seraient à mentionner ici, par exemple le théorème de Gödel qui démontra que tout système logique humain cohérent (ce qui est bien la moindre des choses pour un système logique) était radicalement incomplet. Bref, c'est une science beaucoup plus humble, une science consciente de ses limites et ouverte sur d'autres niveaux de réalité qui pointe à l'horizon. Une science fort différente du scientisme triomphant qui pensait pouvoir tout expliquer. Cette évolution a été très bien décrite sous le terme de "Grand Retournement" dans l'analyse de Michel-Yves Bolloré et d'Olivier Bonnassies, "Dieu, la Science, les Preuves"*¹⁷ ». Dans ce cadre, l'accès à l'intuition comme la voie royale vers d'autres mondes constitue un grand retournement.

En toile de fond de cette mutation vers un peu plus de pénurie et de culpabilisation du citoyen, c'est surtout une mutation *spirituelle* menant à une façon différente de penser et d'interagir qui apparaît. Alors que nous rentrons dans cette zone, la question est celle de la fréquence à laquelle s'accorder. Ici, les perceptions jungiennes concernant le processus d'individuation prennent aussi tout leur sens : au-delà du personnage, l'être en état de conscience modifié vient, par la connexion aux réalités archétypales, se reconnecter à sa vraie nature. Dans ce mouvement de connexion à la supraconscience, il y pioche de l'humilité en se sentant infiniment petit, tout comme de l'amour en se sentant infiniment grand.

6. Effet Maharishi et champ morpho-génétique. Comment opère le phénomène de bascule ?

Ici intervient le phénomène de « *super-radiance* » ou « *effet Maharishi* » (du nom du maître spirituel indien qui fut le premier à le décrire) expérimenté pour la première fois à l'occasion d'une étude menée pendant le conflit israélo-libanais au début des années 1980. Cette étude consistait à réunir, dans les régions du Moyen-Orient dévastées par la guerre, des personnes formées à la technique de la méditation transcendante élaborée par Maharishi Mahesh Yogi. Durant les périodes au cours desquelles elles éprouvaient toutes ensemble un sentiment de paix, le niveau de violence (crimes, meurtres, accidents, terrorisme) dans la région autour d'elles diminuait significativement. Quand elles arrêtaient de focaliser leur attention sur l'harmonie, toutes ces activités reprenaient. Les résultats furent tellement évidents que les chercheurs purent déterminer le pourcentage exact de population nécessaire pour créer cet effet Maharishi. Il s'agit de la racine carrée de 1% de la totalité d'une population donnée, soit 100 personnes pour un million ou 800 000 sur les 8 milliards d'habitants que compte actuellement la population mondiale. Il semblerait logique et naturel de supposer que pour changer le monde, il faille que l'immense majorité de la population du globe y consente, mais c'est une erreur. Ce qui est important

est que la nécessité d'un changement fasse l'objet d'une prise de conscience d'un nombre suffisant de personnes¹⁸. Le monde qui nous entoure possède un champ énergétique qui est en réalité à la base de toutes les réalités physiques, qu'ils soient appelés champs akashique, égrégoire, ether, chi, tchi, tao, intuition, voie du cœur, ou champ morphogénétique. La fonction de ces champs consiste à enregistrer de l'information. C'est quand nous plongeons dans ce pool d'énergie que nous recevons la vibration. Aussi nous suffirait-il d'ouvrir nos corps, cœurs et conscience à ce pool d'énergie pour y planter nos graines dans le futur.

En-deça, le message est clair: nous concentrant sur notre propre éveil spirituel, nous aiderions l'ensemble de l'humanité à se rapprocher du seuil de masse critique. Atteindre ce seuil pour éveiller l'ensemble des habitants de cette planète est ce qui nous est demandé aujourd'hui, ce qui est tout à fait à notre portée! C'est d'ailleurs la vision de Teilhard de Chardin d'une « *noosphère* » qui serait la troisième phase d'une succession de développements de la Terre, après la géosphère (matière inanimée) et la biosphère (la vie biologique). Ici, l'humanité serait en voie de « *planétisation* ». Vision d'une humanité dont l'imaginaire, les pensées, les idées, et les découvertes tissent progressivement une noosphère de plus en plus génératrice de conscience solidaire et planétaire.

Clap de fin. Au-delà des discours potentiellement manipulateurs, si la conscience est une voie d'éveil, la connexion par le corps et le cœur en est le chemin. Soyons tout simplement humains. Et « *heureux les pauvres d'esprit, le royaume des cieux leur appartient* »! Depuis deux mille ans, le message est pourtant clair, la psychologie sera spirituelle ou ne sera pas. Il nous faut apprendre à penser moins et à ressentir plus. Là est le réel état d'urgence. Cœur compatissant, corps solide et conscience grandissante, ainsi nos psychismes incarnés changeront le monde.

Caroline Escartefigues

1. Sun Zu, L'art de la guerre ; Platon, Le sophiste ; Machiavel, *Le Prince* ; Naomi Klein, *La stratégie du choc* ; Noam Chomsky, *La fabrication du consentement : de la propagande médiatique en démocratie* ; Yuri Benzemov (ancien espion du KGB) sur Les 4 étapes de la subversion idéologique: <https://www.youtube.com/watch?v=ErKTVDtPw>.
2. Noam Chomsky, *ibidem*.
3. Normand Baillargeon, « Edward Bernays et l'invention du "gouvernement invisible" », préface à Edward Bernays, *Propaganda*, Zones, 2007, p. 24.
4. Jung, *un voyage vers soi*, Albin Michel, 2021, p. 307.
5. Carl Gustav Jung, « *Ma vie* ». *Souvenirs, rêves et pensées*, Gallimard, 1991, p. 475.
6. <https://www.youtube.com/watch?v=MARASir9CMI>
7. <https://www.youtube.com/watch?v=RoEJB50jTME>
8. Hannah Arendt, *Les origines du totalitarisme*, 1951.
9. *ibidem*.
10. Baruch Spinoza, *Éthique*, V, Proposition 142 scolie, Flammarion, 2021, p. 859.
11. <https://www.youtube.com/watch?v=bvZzeGwHuRI>
12. *What the bleep do we know?* Est un très beau film documentaire sur la mécanique quantique et ses réalités.
13. *L'Homme à la découverte de son âme*. Albin Michel, 1987, pp. 333 & 334.
14. Philippe Guillemant, *La route du temps, Théorie de la double causalité*.
15. Jusqu'ici rien de très étonnant. Une régulation du cœur comme glande endocrine et outil central dans le transport du sang aura un effet sur la santé émotionnelle et physique. Cependant, il a aussi été démontré que si l'on extrayait un morceau de cœur pour le mettre à l'autre bout de la planète, et procédaient à une opération sur l'autre partie du cœur, l'extrait de cœur isolé se mettait à se régénérer. Typiquement c'est un des effets de la loi quantique d'intrication pour laquelle le physicien Alain Aspect vient de recevoir le prix Nobel.
16. *Philocalie des pères du désert - Initiation à la sobriété de l'âme*, Jean-Yves Leloup - Collection A.M. GD FORMAT
17. . Jean Staune en LSDJ du 6/10/2022.
18. Ceci renvoie à la théorie du 100^{ème} singe qui démontre que l'accession d'un groupe à un niveau de conscience plus élevé impacte la psyché collective dans son ensemble. https://www.lespasseurs.com/100eme_singe.htm.

→ Suite de la page 8

lourdes — et fait mes tournées de conférences et de dédicaces, j'ai observé partout une vaste majorité de femmes. Les hommes ne lisent plus de littérature mais plutôt des choses qui ne les façonnent pas intérieurement. La littérature et la poésie vous façonnent, vous donnent le courage, un élan, la *pathos* pour affronter la vie. Les écrits techniques ou politiques vous donnent une connaissance et éventuellement développent vos facultés critiques, mais pas le courage, l'abnégation, l'amour, les émotions. Or sans la charge émotionnelle, vous n'agirez pas. Et le fait que la littérature, y compris la littérature typiquement masculine comme la mienne, soit lue par 80 % de femmes, me fait penser que le fer de lance de tout changement possible de cette société est bien entre les mains des femmes.

La littérature est un des meilleurs moyens d'expression du réel mais aussi le meilleur moyen de s'en échapper, non ?

Je vous renvoie aux travaux de René Girard, en particulier ce livre étonnant *Mensonge romantique et vérité romanesque*. Ce qu'il montrait, c'est que la littérature sérieuse, celle de Cervantès, Dostoïevski, Balzac, Proust, etc., véhicule des vérités sur l'être humain qui sont inaltérables et intemporelles ; alors que la science, y compris les sciences humaines, est tout le temps en train d'être révisée et soumise aux pouvoirs du temps. L'anthropologie des années 1930, qui était fortement teintée de racisme, était bien vue du temps de Hitler, puis interdite dès 1945. Ce n'était subitement plus une science. Par contre, aucun régime n'a trouvé de parade à Dostoïevski. Même en URSS, il a bien fallu admettre que les vérités de Dostoïevski étaient universelles, lui qui, avec 50 ans d'avance, avait anticipé le délire bolchévique dans son roman *Les Démons*. Le grand roman est non pas une fuite du réel, mais une plongée dans le réel. C'est paradoxal.

Avec un espoir de changer ?

S'il y a un espoir de changements, ceux-ci ne pourront intervenir qu'avec des gens qui ont une culture littéraire et poétique.

Comment voyez-vous l'avenir ?

L'avenir n'est pas écrit, il sera la somme de nos actes. L'avenir, c'est ce que nous en faisons maintenant, par exemple en menant cet entretien. Donc, nous sommes déjà dans l'avenir par le simple fait que nous avons passé deux heures à essayer de ménager davantage de place à la sincérité et à la vérité dans le monde.

Propos recueillis par Alexandre Penasse et retranscrits par Bernard Legros

Les avatars du climato-scepticisme

Un bref aperçu historique (et subjectif)

« [Pourtant] *le projet écologique n'a qu'un but : mettre en échec une entreprise totalitaire d'autant plus dangereuse qu'englobant la planète, à la différence de celle de Hitler et de Staline, elle n'a même pas à le dire.* »¹
Bernard Charbonneau, 1980.

Rappelons-nous. Durant la décennie de la mondialisation néolibérale, le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec) avait déjà fourni deux rapports alarmants (1990 et 1995). Les médias dominants avaient plus ou moins négligé ces trouble-fête, ne leur accordant que de rares articles. Pour prendre connaissance de la thèse des dérèglements climatiques plus en détail, il fallait se documenter ailleurs, pas encore sur Internet mais dans la presse spécialisée. En ce qui me concerne, c'est en lisant *Silence* que je l'ai découverte, en 1991. Ce fut un choc et le regain de la conscience que quelque chose clochait vraiment du côté de l'écologie. Aussi longtemps que ce fut possible, l'*establishment* politico-économique et une partie significative du monde scientifique² ignorèrent, relativisèrent ou dénigrèrent les travaux-synthèses³ du Giec, même après le Sommet de la Terre de Rio (1992). Par exemple, dans les années 2000 en France, c'est le tandem Claude Allègre/Vincent Courtillot qui mena la bataille climato-sceptique dans des médias heureux de donner la parole à ces bons clients forts en gueule qui attribuaient un zéro sur dix au Giec, avant que le second finisse par avouer que ses travaux étaient financés par une compagnie pétrolière... À l'époque, les intellectuels néolibéraux⁴ ferrailaient contre la théorie du réchauffement climatique, tel le polémiste Drieu Godefridi (Institut Hayek) qui ne cessait de traîner le Giec dans la boue. Depuis, ils sont rentrés dans le rang⁵. De toute évidence, le fait que le climat parte en vrille devait les gêner sur un plan idéologique : incompatible avec le progrès (*sic*), le libre-échange et le *business as usual*. Ils auraient aussi préféré le *climate as usual*.

Des années plus tard, la situation a évolué. Le basculement eut lieu en 2007, lors de la publication du quatrième rapport du Giec. Pour la première fois — allez savoir pourquoi, les hypothèses sont ouvertes —, les médias en firent leurs choux gras, plaçant l'information à la une. Quinze ans après Rio, la cause climatique était relancée et devint progressivement à la mode ; la majeure partie du monde des affaires s'y convertit sous la pression des marchés pour le climat, des médias, de la science et ultimement d'une jeune gréviste scolaire de nationalité suédoise⁶. Enfin, les gouvernements et les syndicats emboîtèrent le pas au mouvement. Conséquemment, le climato-scepticisme/négationnisme reflua. Après avoir été dans le déni, les capitalistes comprirent qu'il y avait dans la « transition écologique » de juteuses opportunités économiques : panneaux photovoltaïques, champs d'éoliennes, voitures électriques, avions « propres », compteurs communicants, marché du carbone, *Smart Cities* et *tutti quanti*. Entre autres exemples, Total s'est ainsi lancé dans la production de renouvelables⁷. L'écologie industrielle et technocratique s'est imposée, ce qu'à la fin de sa vie Bernard Charbonneau (1912-1996) avait pressenti : « *Dès aujourd'hui on voit s'ébaucher la fonction qu'une écologie scientifique et ses experts pourraient remplir dans un développement capable de recycler ses nuisances* »⁸. À la même époque, Murray Bookchin (1921-2006) déclarait que « *les tentatives de rendre le capitalisme "vert" ou "écologique" sont condamnées d'avance par la nature même du système, qui est de croître indéfiniment* »⁹. Paradoxe, c'est l'écologie technocratique qui achèvera la mise à sac de notre planète et de ses habitants, humains et non humains. L'écologie populaire, qui avait émergé après Mai 68, n'a plus que la portion congrue, ou n'est plus qu'un vague souvenir dans une opinion publique envoûtée par les prouesses et promesses de la haute technologie, pourvu qu'elle soit de couleur verte.

Dans *Kairos* n° 24, je m'en étais pris à ces climato-sceptiques présomptueux (Allègre, Courtillot et Godefridi déjà cités, ainsi que Christian Gérondeau et Anne de Marillac), montrant que leur combat était perdu¹⁰. J'étais allé un peu vite en affaires, car entre-temps le scepticisme climatique a relevé la tête à la faveur du coronacircus. « *Puisqu'on se fout de notre g... avec la pandémie, alors on*



se fout aussi de notre g... avec le climat », ai-je entendu plusieurs fois ces deux dernières années chez des camarades qui, pour la plupart¹¹, ne nient pas la réalité des dérèglements climatiques mais leur origine anthropique et le rôle joué par le dioxyde de carbone. Pourtant, le sens commun nous dit que brûler en 200 ans la moitié des réserves d'hydrocarbures enfouies que la Terre a mis des millions d'années à constituer doit bien entraîner un petit déséquilibre biochimique, non ? Jusqu'à nouvel ordre, l'hypothèse d'un climat dérégulé par le productivisme reste plausible¹². Nous sommes bel et bien entrés dans l'anthropocène, notion dont la portée explicative est convaincante¹³. Méthodologiquement et politiquement, il n'y a aucune nécessité de jeter le bébé de la théorie scientifique avec l'eau de sa récupération par la technocratie. C'est celle-ci qu'il faut dénoncer et combattre de toutes nos forces ; pour ce qui est de l'exactitude de ladite théorie, on verra plus tard. Autre argument des climato-sceptiques, en deux temps. Primo, la Terre a toujours connu des changements climatiques et l'humanité s'y est

chaque fois adaptée ; elle en fera de même cette fois-ci. Secundo, les historiens constatent que les périodes de réchauffement furent en même temps des périodes de prospérité économique. Donc, réjouissons-nous ! Imparable ? Non, car jadis la Terre ne (sup) portait pas 8 milliards d'individus (qui aspirent majoritairement à atteindre le standard de vie occidental), 441 réacteurs nucléaires (dont certains battent déjà ou battront bientôt de l'aile) et n'était pas maillée d'un réseau mondialisé de flux de matières, d'énergies et d'informations qui nous rend tous interdépendants. Et la décroissance ? Quand Klaus Schwab, le gourou de Davos, ose l'évoquer, je trempe ma plume dans l'acide ! Pourtant, les objecteurs de croissance croyaient dur comme fer que leur mot-obus¹⁴ serait irrécupérable par le capitalisme... Rejetons cette décroissance-là qui voudrait faire de la population mondiale la variable d'ajustement des pénuries — réelles ou provoquées, peu importe — pour que les hyper-riches continuent à s'envoyer en l'air, au sens propre ! Est-ce si difficile de ne pas confondre les deux plans ?

Bernard Legros

1. Bernard Charbonneau, Daniel Cérézuelle (préface), *Le feu vert. Autocritique du mouvement écologique*, L'Échappée, 2022, p. 158.
2. Cf. https://www.wikiberal.org/wiki/Liste_de_scientifiques_sceptiques_sur_le_r%C3%A9chauffement_climatique
3. N'oublions pas que le Giec ne produit pas d'études par lui-même mais se borne à compiler celles produites dans le monde, puis d'en présenter une synthèse scientifique assortie de recommandations politiques.
4. Par contre, certains dirigeants politiques favorables à l'énergie nucléaire, comme Margaret Thatcher, prenaient en considération la thèse du réchauffement.
5. Cf. cette étude du Centre Jean Gol, *think tank* néolibéral belge qui a aujourd'hui totalement intégré la nécessité de lutter contre le réchauffement climatique : <https://www.cjg.be/la-capture-du-co2-comme-alliee-dans-la-transition-energetique/>
6. Il est stupéfiant qu'âgée d'à peine 20 ans, elle ait été nommée directrice de publication du volumineux et luxueux ouvrage *Le grand livre du climat* ! Guy Debord doit bien rigoler dans sa tombe.
7. Cf. « Total, le zéro et l'infamie », in *Socialter*, n° 55, décembre 2022/janvier 2023, pp. 62-69.
8. Bernard Charbonneau, *Le totalitarisme industriel*, L'Échappée, 2019, p. 101.
9. Murray Bookchin, *Une société à refaire*, Écosociété, 1989/1993, p. 137.
10. Cf. « La cause perdue des climato-sceptiques », avril/mai 2016.
11. Mais un de mes copains va jusqu'à réfuter la réalité de la crise écologique elle-même !
12. Régulièrement avancée, l'explication par une cause naturelle (activité solaire, cycles longs de glaciations/réchauffements) n'exclut pas une cause anthropique. Nous pourrions bien connaître la conjonction de l'un et de l'autre... Je suis par ailleurs d'accord avec l'argument suivant : c'est une erreur de focaliser excessivement sur le climat et de négliger les autres aspects du problème écologique (chute de la biodiversité, pollutions, extractivisme, déforestation, artificialisation des sols, démographie, etc.).
13. Le concept d'anthropocène a été avancé en 2000 par le chimiste Paul Crutzen. Par ses activités, l'humanité est devenue une force tellurique. Certains à gauche veulent resserrer le concept en « capitalocène », pour stigmatiser un système en particulier qui en serait responsable, mais oublient que l'homme a toujours exploité plus ou moins agressivement la nature pour garder son avantage adaptatif sur les autres espèces. « *L'anthropocène manifeste bien des capacités qui nous appartiennent en tant que genre et espèce* », précise Dominique Bourg in *Une nouvelle Terre*, Desclée de Brouwer, 2018, p. 21.
14. Terme inventé par le politologue Paul Ariès.

Voici mon nouveau travail

En ce jour de la Saint Barnard (et non pas de la sainte Elisabeth Borne, qui présentait en conseil des ministres, le 23 janvier, son projet de réforme des retraites dans ce doux pays d'outre-Quévrain qui cultive autant les pommes que les paradoxes), mes bien chers frères, mes bien chères sœurs, reprenez avec moi tous en chœur « Merci patron, merci patron... ». Non. Vous n'imaginez pas à quel point, moi, histrion lexical, pantomime gracieux sur les lignes de mots, je ne peux pas glorifier ce mot qui évoque – tant de personnes avant moi l'ont déjà dit ! – une torture.

Parlons donc, plutôt que des patrons (encore mériteraient-ils une notice aussi fournie que la barbe de feu Demis Roussos), du travail. Ah, la valeur travail ! Savez-vous, bande d'ignares accros aux nouvelles technologies au rythme de changement aussi effréné que les mots scandés par un rappeur émérite, que le mot « travail » vient d'un mot du latin vulgaire ! Oui, vulgaire ! C'est un mot du peuple romain, formé sur un mot à faire frémir les plus prudes d'entre vous (ceux qui ont un pacemaker, éloignez-vous) : *tripalium*, « le supplice avec trois pieux », à ne pas confondre avec le mot « pal », qui est aussi d'une douceur incommensurable pour les amateurs de supplice. Ne voulant pas heurter les jeunes filles en fleurs ou les adolescents boutonneux qui lisent ma prose remarquable, je vous ferai part seulement de la définition des cruciverbistes, « qui commence bien mais finit mal ». Ces trois pieux permettaient de faire de l'aérobic sans le vouloir et des extensions, sans parler du tout de votre nouvelle coupe de cheveux (que vous trouvez extraordinaire mais que votre coiffeur-euse trouve juste banale, terriblement banale, ne fût-ce que parce que vous êtes le 38e client de la journée à vouloir la tronche de votre footballeur préféré). Par extension (encore !, dira le supplicié), on rapproche ce terme de *tripalium* des souffrances que l'on connaît lors d'un accouchement. Une douleur qui devait, théoriquement, amener une délivrance à la mère, et un accès à la vie ici-bas à un petit bout d'humanité – dans le meilleur des cas, naturellement, puisque la mort survenait quand même bien souvent. Ne serait-ce même pas un mot d'origine gauloise, ces gueux dont la ressemblance avec Philippe Martinez n'est pas tout à fait fortuite, hein ? Les fameux Gaulois réfractaires ... Mais quand on voit ce qu'ils doivent endurer, on le serait à moins. Le latin classique possédait le verbe laborare, « travailler physiquement ». Sa destinée est bien équilibrée, puisqu'il a donné naissance (si je puis m'exprimer ainsi et sans avoir recours au *tripalium*) autant aux laboratoires qu'au dur labeur à la sueur de son front (non, rien à voir avec vos dernières prouesses au club de fitness du coin).

Mais revenons au pieu. Non, pas vous, bande de feignasses qui traînez au lit en faisant des vidéos sur TikTok et faites la morale aux types qui travaillent en se levant aux aurores pour permettre à votre wifi de fonctionner sans souci et vous regardent, l'air goguenard, en se tenant le dos endolori à force d'être courbé devant les instances dites supérieures. Parlons donc du travail, dans ce que disait un humoriste américain (bien avant Donald Trump et Joe Biden, les deux vieux du *Muppet Show*, donc) : « Entre le moment où on signe un contrat et celui où on commence à travailler, s'écoule sans doute la plus belle partie de votre vie ». Le travail qui a du sens au début, qui a du sens au milieu, mais qui fait sacrément mal à la fin. On ne parlera pas uniquement que de douleur physique, puisqu'il est prouvé, spécifiquement dans le cas des jobs à la con, inutiles et dévalorisants, qu'ils amènent à une sorte de folie – ou d'indifférence par rapport à sa capacité de changer le monde, ce qui est pire. Comme diraient d'éminents collègues dans un ouvrage resté fameux, *Le travail, et après ?*. C'est qu'après cette torture de bousiller ses muscles, atomiser ses articulations, zigouiller à la sulfateuse ses genoux, dézinguer à la Kalach ses bras, il y a une vie qui existe, au sens plein, pour laquelle l'usage le plus grand possible de ses membres, de son cerveau, de ses articulations, est quand même un peu nécessaire. Les termes évoqués dans cet article, qui n'auront fait charbonner que mes 5 neurones restants et mes deux mains se complètent fort bien. Dans le bouillonnement bien légitime et pas tout à fait inattendu de propos au sujet de la réforme de Babeth Borne, on entend beaucoup de références, directes et poignantes, à la sensation de ne pas être capable d'exercer un métier au-delà du raisonnable, ce qui l'apparenterait à un supplice multiple et pas très délicat, ainsi qu'à la fatigue musculaire permanente de tous les corps de métier. On entend sourdre une détresse, latente, comme des enfants qu'on a privés de jouer pendant trop longtemps et qu'on a contraints à faire des gestes incongrus tout au long de leur scolarité (quelle déveine d'avoir appris à marcher et à se tenir debout pour rester sur une chaise et quelle malchance d'avoir appris à parler pour devoir, sans cesse, se taire. Mais c'est un autre débat, la suite sur CNews).



Illustration : Alexandre De Wind

Plus précisément, on pourrait dire que la plus grande souffrance ressentie est celle des personnes qui acceptent le supplice pour un temps, pour le bonheur collectif, pour le bien-être commun, pour l'altruisme bien nécessaire, du moins en partie ! Le tout, dans nos magnifiques sociétés de consommation où on parle plus à ses abonnés sur tout réseau social qui se respecte qu'à la femme de ménage qui, inlassablement, ne cesse de ramasser, ranger, épousseter, les mêmes endroits salis par les mêmes mains au service des mêmes brillants cerveaux qui se prétendent connectés mais le sont souvent plus avec leur iPhone dernier cri produit dans des conditions qui ne sont pas si éloignées des conditions de travail et d'opération des ouvriers sous nos latitudes. C'est alors que, avec la même vivacité que le ferait la cheffe du merveilleux gouvernement de centre-dévié-droite pour balancer un article 49 alinéa 3, je m'empresse de parler de la pénibilité. Quel concept formidable et qui permet les plus âpres compromissions politiques ! *Un travail pénible*, maintenant qu'on comprend mieux le premier terme, n'est-ce pas une magnifique figure de style, un paroxysme sémantique ? Par essence, et par ses applications, le travail ne peut qu'être pénible – au sens d'une peine, d'une « souffrance », physique, mentale et/ou psychologique. Que l'on soit danseur ou forgeron, comédien de cinéma ou maître-nageur, ouvrier à la chaîne ou professeur, le

travail est par essence pénible. Il nécessite des aménagements musculaires, des modifications de nos organismes – tant du point de vue cérébral que du point de vue physique. Cette pénibilité est variable en fonction des fonctions mais devrait, naturellement, être intégrée dans la vision de l'existence humaine qui ne devrait jamais se limiter à travailler pour vivre, et à vivre pour travailler. Le travail pourra être passionnant, épanouissant, épatant, il n'en demeurera pas moins un effort répété demandé à son corps et à son cerveau ; par là même, une usure, plus ou moins forte, plus ou moins handicapante, du corps et des facultés neurologiques et cérébrales. Un travail pénible – ou, mieux : un supplice qui apporte de la fatigue – devrait dès lors être jugé et présenté avec plus de circonspection que sous le prisme de l'alpha et de l'oméga d'une société qui s'échine à en vouloir toujours, plus, toujours plus vite, toujours plus fort... Et la retraite, vue comme autre chose qu'un loisir de vieux qui n'ont plus rien à faire (d'utile, on l'entend).

Je vous laisse, j'ai encore 308 trimestres à acquitter pour pouvoir partir me la couler douce au Touquet. Je serai cassé, brisé, pilé menu, mais m..., je serai sur la plage du Président.

David Tong

Depuis peu, les politiques et les médias *mainstream* nous préconisent quasi tous la pratique de la sobriété. Ils veulent nous faire croire que cette soudaine conversion est motivée par la lutte contre les émissions de CO₂ et donc la lutte contre le changement climatique. Ce qu'on dit trop rarement c'est que la publicité pour ce concept proposé par les décroissants est d'abord et surtout motivée par la crainte que l'hiver prochain connaisse des pénuries de gaz, possibles vu la décision de la Russie d'interrompre ses livraisons de gaz à l'Occident¹. Ce conseil de modération concerne aussi l'électricité, car une bonne part de celle-ci est produite par des centrales au gaz. Si l'on voulait réellement lutter contre l'augmentation des émissions de gaz à effet de serre, il faudrait étendre cette politique publicitaire à tous les objets que nous consommons. En effet, pour leur fabrication et transport, ces objets utilisent des quantités importantes d'énergie. Cette production indirecte d'énergie provient souvent d'Asie du Sud-est ou de Chine. Mais puisque le changement climatique est causé par les émissions de CO₂ de la terre entière, cette énergie dépensée ailleurs pour nos consommations devrait être ajoutée au calcul de nos émissions. Si l'on ajoutait cette production indirecte aux émissions propres de chaque pays, on obtiendrait des chiffres énormes pour les pays occidentaux.

Cette hyperconsommation d'objets est, elle aussi, incitée par la publicité pour les emprunts d'argent non pas destinés à l'investissement, mais à la consommation immédiate. Alors qu'on parle de sobriété, celle-ci se limite aux consommations directes d'énergie et pas à tous les objets qui contribuent aux émissions indirectes de gaz à effet de serre.

LE SPORT SPECTACLE

Pour ces achats de choses dont la publicité provoque le désir, les classes défavorisées ont recours à l'emprunt. Ces prêts, dangereux pour les acquéreurs, sont eux aussi promus par la publicité. Par exemple, Cofidis, un important prêteur, sponsorise une équipe cycliste professionnelle. Ces sportifs deviennent ainsi des hommes-sandwichs porteurs de noms de marques. De même les maillots distinctifs des grands tours (jaune, vert, etc.) sont sponsorisés par des marques qui multiplient leurs sigles. Ceux-ci sont en toile de fond des interviews et cérémonies officielles. Elles sont donc ainsi vues par les téléspectateurs qui sont parfois des millions. Le rendement de ces publicités est donc assuré pour des montants pas trop importants.

Et que dire du football où, en plus des dossards publicitaires, les stades sont ceinturés de publicités dont certaines sont lumineuses et animées. Le financement des équipes n'est donc pas assuré par ce que paient les spectateurs, mais aussi par les publicités.

PRODUITS MÉDICAUX

La publicité étant interdite pour les médicaments remboursés par la sécurité sociale (souvent peu respectée), c'est parfois la bouche à oreille qui permet à des produits pharmaceutiques de voir leurs ventes augmenter. Il en va ainsi pour la Rilatine qui soigne le TDAH (Trouble du Déficit de l'Attention avec/ou sans Hyperactivité). La molécule de ce produit est théoriquement réservée aux enfants de 6 à 18 ans. Récemment elle a connu

une augmentation importante. En Belgique, en 2021, elle a été prescrite à plus de 34.000 enfants, ce qui est le chiffre le plus élevé à ce jour. Le remboursement de ce produit ne peut être autorisé que sur prescription médicale. On peut douter que le nombre d'enfants touchés par le TDAH se soit brusquement multiplié. En fait, ce n'est pas une maladie, mais un trouble du comportement. Normalement, le médicament ne peut être utilisé qu'après des traitements non médicamenteux tels qu'une thérapie par la parole ou une thérapie comportementale. Mais aujourd'hui, ces étapes sont souvent « négligées ». On se rend compte que la publicité pour ce médicament se fait de bouche à oreille. Même certains professeurs le recommandent parfois (ils préfèrent avoir des élèves calmes plutôt qu'hyperactifs). Mais ce qui pousse notamment les parents à utiliser ce produit c'est qu'il est dit (et parfois observé) améliorer les performances scolaires. Dans une société où le culte de la réussite est soutenu par la pression sociale, les élèves et parents adoptent l'usage de Rilatine pour améliorer la performance scolaire des jeunes. Ceux-ci deviennent parfois accros à cette molécule, croyant que sans elle ils auraient plus de difficultés à réussir leurs études. Pourtant, ce produit a des effets secondaires non négligeables (maux de tête, nervosité, agitation, diminution de l'appétit, nausées et douleurs abdominales). C'est d'autant plus dommageable que des élèves prennent parfois ce médicament sans avoir été diagnostiqués par des médecins (60%).

Alain Adriaens

1. NDLR Certains s'accordent plutôt sur le fait que les pays occidentaux ont refusé d'acheter du gaz à la Russie, sous prétexte de la guerre. Condoleezza Rice, alors secrétaire d'État aux États-Unis, indiquait déjà dans une interview donnée en 2014, qu'elle désirait changer la structure de la dépendance énergétique de l'Europe avec la Russie. La fin de l'achat par l'Europe du gaz russe profite en effet directement au gaz américain. .

RENONCER AUX NÉCROCARBURANTS

Alain Adriaens

Renoncer aux nécrocarburants

Depuis une vingtaine d'années¹, dans l'optique de réduire la dépendance aux combustibles fossiles, on développe la filière dite des biocarburants. Une première remarque est l'utilisation du préfixe bio pour qualifier ces carburants. Ils sont certes issus de certaines formes de la biomasse, mais ce terme bio est lié chez nous à l'agriculture biologique qui a une image positive pour la plupart des francophones. Les agrocarburants d'origine végétale ne sont pas du tout bio : ils sont issus de plantes cultivées avec toute l'artillerie lourde des intrants de l'agrochimie et des pesticides.

C'est pourquoi, selon l'origine de la biomasse utilisée pour générer le carburant alternatif, on préfère le terme agrocarburant ou algocarburant.

Ceux qui voient les inconvénients de la filière les appellent nécrocarburants.

Il y a deux filières de production de biocarburants :

- À partir de plantes riches en sucre. Le sucre est transformé industriellement pour en faire du bioéthanol qui peut remplacer en partie l'essence. Ce carburant est extrait de betteraves, de cannes à sucre, de céréales, de résidus vinicoles...

- Une autre filière produit une alternative au diesel. Ici, les matières premières sont des produits agricoles riches en huile, comme le palmier à huile, le tournesol, le soja ou le colza.

On synthétise aussi du biogaz à partir de la fermentation de déchets agricoles. Surtout si elle est réalisée dans de petites exploitations agricoles, la production de méthane peut remplacer le gaz fossile et éliminer des sous-produits difficilement valorisables comme le lisier.

On tente aussi de produire un biocarburant qui puisse remplacer le kérosène pour avions.

ACCROISSEMENT DE LA FAIM DANS LE MONDE

Il est évident que détourner des productions agricoles pour fabriquer des carburants pour véhicules provoque une baisse de quantité de nourriture disponible. Ainsi, des surfaces agricoles existantes sont utilisées pour ces cultures à destination énergétique. En Amérique du Sud, on détruit des pans entiers de la forêt amazonienne pour la remplacer par des cultures de soja.

Or, un rapport de 2022 de la FAO et des Nations unies estimait que le nombre de personnes touchées par la faim dans le monde a atteint 828 millions en 2021, soit une hausse d'environ 46 millions par rapport à 2020 et de 150 millions depuis l'apparition de la pandémie de Covid-19. En 2021, quelque 2,3 milliards de personnes (29,3% de la population mondiale) étaient en situation d'insécurité alimentaire modérée ou grave, soit 350 millions de personnes de plus qu'avant la pandémie de Covid-19. Près de 924 millions de personnes (11,7% de la population mondiale) sont confrontées à une insécurité alimentaire grave, 207 millions de personnes en plus en 2 ans. On comprend dès lors que qualifier les biocarburants du terme de nécrocarburants est tout à fait pertinent.

La production mondiale de biocarburants s'élève à 4.113 PJ (pétajoules) en 2019, en progression de 56% par rapport à 2010. Les principaux pays producteurs sont les États-Unis (37,9% du

total mondial, majoritairement à partir de maïs et de blé), le Brésil (24,1%, canne à sucre, soya) et l'Indonésie (6,7%, palmier à huile). La part des carburants alternatifs à l'essence et au gazole pétroliers augmente régulièrement. Elle représente en 2020 8,7% des carburants consommés, soit 171 Mtep. Parmi ces alternatives (biocarburants, GPL, GNV, électricité), les biocarburants représentent 87,7Mtep, soit une part de marché de 52% des carburants alternatifs. À l'échelle continentale, la consommation de biocarburants dans les carburants routiers varie selon les régions, mais c'est l'Amérique latine (Brésil) qui affiche toujours, avec 12%, le taux le plus élevé grâce à son marché d'éthanol qui atteint à lui seul un taux d'incorporation de plus de 15% dans l'essence (grâce à la grosse production de canne à sucre). L'Amérique du Nord puis l'Europe suivent ensuite avec des taux respectifs de 6,5% et 5,6% (en énergie). En Asie, ce taux n'est que de 2,2%.

Une étude menée sur une grande centrale de production de bioéthanol à partir de maïs aux États-Unis montre que pour produire 1 litre d'éthanol, il faut transformer 2,37 kilos de maïs, brûler 500 grammes de charbon et utiliser 4 litres d'eau (dans l'usine). Hélas, il faut, selon les régions, de 500 à 1.500 litres d'eau pour produire un kilo de maïs. Cela signifie que la production d'un litre d'éthanol à base de maïs requiert l'utilisation de 1.200 à 3.600 litres d'eau.

L'impact de l'augmentation de l'utilisation des biocarburants est donc un accroissement de la tragédie de la sous-nutrition, de la mort de faim, de la misère sociale, du déplacement des populations, de la déforestation, de l'érosion des sols, de la désertification, de la pénurie en eau, etc.

Face à ce sombre tableau, les partisans des agrocarburants ont eu deux réponses :

1) Les faire passer pour des produits verts en insistant sur leur caractère durable. Il est vrai que les produits agricoles sont renouvelables, mais quant à faire passer ces filières industrielles comme « vertes », c'est une astuce sémantique qui n'a pu être efficace que grâce à de grandes campagnes de désinformation.

2) Développer des sources de production moins néfastes. C'est ainsi que l'on peut distinguer trois générations de biocarburants.

La 1^{ère} génération, celle qui utilise des productions agricoles dont on a montré les graves inconvénients.

La 2^{ème} génération utilise les parties non alimentaires des plantes : huiles et graisses usagées, déchets forestiers (parties des arbres non utilisées par l'industrie du bois), les résidus non agricoles (tiges de maïs), des cultures à croissance rapide comme le peuplier et l'eucalyptus ou des déchets organiques (par exemple les boues de stations d'épuration).

La 3^{ème} génération : micro-organismes photosynthétiques (cyanobactéries, micro-algues).

Les biocarburants de 1^{ère} génération font augmenter le prix des aliments servant de matière première. Manger coûte alors de plus en plus cher. Quand les conditions agricoles ne sont pas bonnes (inondations, sécheresse), les productions en pâtissent. Les quantités sont alors insuffisantes pour être utilisées comme nourriture (humains et animaux) et comme biocarburants.

Les biocarburants de 2^{ème} et 3^{ème} génération sont, de fait, moins nocifs, mais ils représentent une faible partie face à la poursuite de la 1^{ère} génération.

LE SOUTIEN DES POUVOIRS PUBLICS

Le développement des biocarburants est soutenu par les instances dirigeantes. C'est ainsi qu'en France on a pensé favoriser les véhicules au biocarburant en leur offrant une petite ristourne au péage et des stationnements gratuits. Des mesures de défiscalisation aident aussi grandement le développement des biocarburants. À ce jour, les cultures destinées à la synthèse de biocarburants occupent 3% de la surface agricole.

Mais plutôt que de mettre en circulation des voitures 100% biocarburants, il fut choisi d'en promouvoir l'utilisation par l'addition d'une certaine quantité aux carburants classiques, ce qui ne demande pas une modification des moteurs et résout le problème du développement d'un réseau de distribution du nouveau carburant (problème connu aussi pour les voitures électriques).

L'Union européenne fut une des premières à soutenir les biocarburants en fixant des mandats d'incorporation à 2% pour 2005 et à 5,75% pour 2010. Mais aujourd'hui, les taux d'incorporation sont plus élevés. En France, en 2020, la proportion d'énergie due aux biocarburants était de 8,2% de l'énergie contenue dans l'essence et de 8% de l'énergie contenue dans le gazole.

Le consommateur peut connaître la quantité de biocarburant contenue dans l'essence consommée à la pompe : l'essence E5 en contient 5% et l'essence E10 en contient 10%.

UN BILAN NÉGATIF

Évidemment, les producteurs de biocarburants prétendent que leurs produits provoquent moins d'émissions de CO₂ que les carburants d'origine fossile. Même si les sources des matières utilisées pour la synthèse des carburants sont souvent renouvelables, les filières ne peuvent être qualifiées de « vertes ». En effet, les études menées pour mesurer les émissions de CO₂ sont contradictoires et si l'on prend en compte les effets indirects, il n'y a pas d'amélioration en comparaison avec les émissions des carburants fossiles.

Mais même si le bilan carbone était amélioré par rapport aux combustibles fossiles, leur production par les procédés de 1^{ère} génération devrait être interdite, car elle entre en concurrence avec les productions agricoles destinées à l'alimentation. Déjà, des augmentations du prix des aliments ont été constatées. Ainsi, au Mexique, des émeutes de la faim ont éclaté, car le prix des tortillas avait doublé suite à l'utilisation du maïs comme agrocaburant.

Dans un premier temps, le secteur pétrolier s'était opposé aux biocarburants, et ils concurrençaient leurs propres productions. Ils ont toutefois accepté le développement des biocarburants, car ils ont investi dans les usines qui transformaient les matières premières en carburants utilisables dans les moteurs actuels.

En fait, les plus demandeurs de cette évolution étaient les grands producteurs de colza qui ne trouvaient plus de débouchés pour leurs huiles suite au soutien productiviste de la PAC (politique agricole commune). Ainsi, la France dispose de grosses fermes développant des cultures de colza dont la production était excédentaire et difficile à écouler.

Alain Adriaens

1. Cette utilisation de produits issus de la matière végétale a déjà existé, notamment au XIX^e siècle, au début du XX^e siècle et pendant la Seconde Guerre mondiale où, face à la pénurie d'hydrocarbures d'origine fossile, l'on utilisait du bois dans ce qui était appelé gazogène. Par la suite, vu le faible coût du pétrole, le procédé fut abandonné.

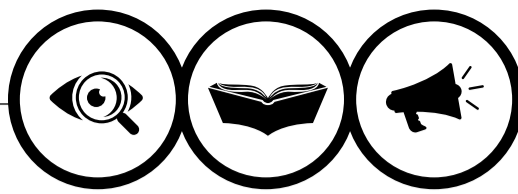


UNE AVANCÉE EN BELGIQUE

La ministre fédérale de l'Énergie de Belgique, Tinne Van der Straeten (Groen), vient d'édicter un décret qui tient compte des inconvénients de la filière de 1^{ère} génération. Sous son impulsion, le gouvernement fédéral a décidé d'interdire l'usage de l'huile de palme en tant qu'adjuvant au diesel, et ce à partir du 1er janvier 2023. Le même bannissement sera appliqué à l'huile de soja à partir de juillet 2023.

La ministre a motivé sa décision de la manière suivante : « Ces combustibles n'ont aucun avantage sur les combustibles fossiles d'un point de vue climatique. (...) Ils coûtent de l'argent au consommateur à la pompe et provoquent finalement davantage d'émissions en raison de la déforestation massive réalisée pour faire pousser ces cultures. »

La ministre a aussi annoncé que le gouvernement travaillait sur une suppression progressive des biocarburants de première génération, qui sont en concurrence avec les cultures destinées à l'alimentation humaine et celle des animaux d'élevage. Il reste à espérer que cet exemple incitera d'autres pays à adopter les mêmes dispositions.



VU, LU, ENTENDU



Un des philosophes les plus doués et les plus percuteurs de notre temps, Mehdi Belhaj Kacem fut l'un des disciples préférés d'Alain Badiou. Certains se souviennent de leur rupture spectaculaire, actée dans *Après Badiou*, livre dans lequel MBK démonte le système d'un Badiou qui, perché au sommet de sa tour d'ivoire platonicienne, méprise de sa superbe la démocratie et encense un régime tel que celui de Pol Pot.

De tels égarements dans les idées peuvent hélas produire leurs effets dans notre monde tel qu'il va mal. C'est pourquoi, stupéfait par l'aveuglement de l'immense majorité des intellectuels face à la dictature sanitaire qui s'est abattue sur nous en 2020, MBK reprend sa plume alerte et féroce pour se fendre de cette longue lettre ouverte à Badiou. Pourquoi le pourfendre à nouveau ? Tout simplement car il apparaît comme inouï, et pour tout dire insupportable, qu'un tel penseur puisse se révéler être aussi imbécile et complaisant face à un pouvoir techno-capitaliste qu'il prétend par ailleurs dénoncer, au nom d'un pseudo « communisme » rêvé depuis son confort bourgeois. Confit dans son mépris du peuple réel des Gilets jaunes, Badiou apparaît comme la figure emblématique d'une caste d'intellectuels qui, « l'œil rivé aux ombres de la caverne télévisuelle », n'a rien compris à la concentration accélérée du Capital, de l'Information et du contrôle de la Santé. Par un paradoxe pervers, l'ancien thuriféraire de Mao en vient à approuver le programme de contrôle du troupeau humain au moyen des technologies numériques du crédit social à la Xi Jinping et l'imposition du « *pache chanitaire* » prôné par des « *concheils chientifiques* » gâteux et corrompus à la solde des oligarques de Davos. Toujours inspiré par la pensée de Guy Debord, dont les analyses au laser de notre société du spectacle apparaissent plus que jamais nécessaires, MBK dégomme joyeusement tous ces intellectuels qui « se tournent les pouces et opinent du chef aux "prescriptions" que le système politique le plus gigantesque, le plus coordonné, le plus malveillant et le plus mensonger qui fût jamais leur administré, comme à des bons toutous ». Heureusement, de ce naufrage, « quelques philosophes sauvèrent l'honneur, comme Giorgio Agamben, Michael Esfeld et Michel Weber ». Et bien sûr MBK.

Mehdi Belhaj Kacem, Mausolée des intellectuels, Fiat Lux, 2022, 191 pages.

François Massoulié



C'est une farce, c'est grand guignolesque, c'est de la fiction mais au demeurant pas si « fictionnesque » que ça ! Entrons dans le roman d'Einar Kleve en laissant de côté notre raison et notre jugement politiquement correct pour rejoindre notre héros désincarné « Adepté 523 de la Clause bienveillante GF 2149 » et réincarner, pour les besoins de l'histoire, en Arman, travailleur bénévole dans une maison d'éditions universitaire. En

2011, ses périples l'ont conduit dans un petit pays au Nord-Ouest de l'Europe, un minuscule territoire appelé Belgique, et plus précisément du côté de la Barrière de Saint-Gilles. Un rond-point pavé à l'ancienne d'où il va observer la Grande Farandole, encombrée par les véhicules en tout genre du matin et du soir, et orchestrée par des épisodes les plus farfelus possibles. Arman n'est pas seul dans l'histoire, nous rencontrons également Claire, trentenaire tout comme le héros et assistante en pharmacie vaguement amoureuse de Damien en stage de physique au Canada. Arman et Claire sont deux âmes perdues, il y a bien Mélanie l'éternelle « fiancée » du héros (plutôt son plan xxx que la décence m'empêche de nommer – l'auteur lui n'a pas cette retenue), il y a bien Maman Denise, il y a bien Philippe, il y a bien Joëlle... une galerie de personnages assez rocambolesques qui donnent de l'épaisseur au récit, mais nos deux protagonistes poursuivent leur chemin dans une espèce de solitude désabusée. On s'amuse des notes de bas de pages, on apprend à parler « belge », on allume son « PacShot portable » pour mater ce qui se passe sur « PikPok et FakeBook » ou on lit ses emails sur son « iPick ». On voyage aussi : de la Place Flagey au cimetière d'Ixelles, de la Chaussée de Waterloo à Drogenbos... Et puis les soirées, on les passe devant ÉcranTot à zieuter un concert de Lady Bomba ou de Katy Merry ! Sans parler de l'épilogue d'une page et demie qui est un petit bijou de lucidité et de finesse. En situant son récit en 2011, Kleve peut se permettre d'anticiper, avec ironie et dérision, certains événements que nous avons tous vécus les deux dernières années et vous l'aurez compris, cet ouvrage est truffé de clins d'œil à une époque en pleine décadence. C'est du belge dans toute l'acception du terme, c'est incisif, c'est satirique mais surtout c'est un régal !

Einar Kleve, La grande farandole, Prémédit, 2022, 312 pages.

Marie-Ange Herman

Un citoyen belge de 36 ans raconte presque au jour le jour l'avancement de sa réflexion et ses états d'âme durant l'épisode covidien. C'est en s'exprimant sur le réseau (a)social de Mark Zuckerberg – avant de progressivement l'abandonner – qu'il a pris goût à l'écriture. Le récit se déroule à hauteur d'homme, dans un style proche du langage parlé. Ludwig Hemeleers, de formation scientifique (biologie et bio-ingénierie), a d'abord adhéré au narratif officiel avant de changer d'avis au fur et à mesure de ses investigations hors médias dominants, et en prenant la mesure des mensonges d'État. Son livre est richement référencé avec toutes les études indépendantes qui ont donné tort à la politique sanitaire (sic) mise en place dès mars 2020, s'attardant notamment sur les travaux de Didier Raoult. Le « tout au vaccin » est dénoncé, et l'existence de traitements alternatifs (hydroxychloro-

quine et ivermectine), dûment rappelée : « *J'ai, aujourd'hui encore, une immense difficulté à comprendre pourquoi tout ceci [l'existence de traitements] n'a pas été accueilli par la population comme une excellente nouvelle* ». Car, en effet, il y avait de quoi être abasourdi par les réactions hostiles des internautes, a priori acquis à la vaccination. L'auteur relate aussi les « Boums » au Bois de la Cambre et la gigantesque manifestation de janvier 2022 à Bruxelles. Ayant repris des études de psychologie en 2021, il réfléchit aussi en termes de psychologie sociale, tellement importante pour saisir le phénomène covidien : peur, déni, arrogance, refus de la pensée complexe, méconnaissance des mécanismes de manipulation, d'emprise et des rapports de domination, mise en place de relations asymétriques, etc. Une drôle de surprise, cependant, à la fin : l'éloge du livre de Marius Gilbert, l'épidémiologiste qui fait son acte de contrition après avoir pleinement joué son rôle – celui du gentil expert beau gosse – dans le « massacre sanitaire ». Faut-il le considérer comme digne de foi ? Et lui pardonner ?

Ludwig Hemeleers, Sars-Cov-2. Cheminement et réflexion d'un citoyen, auto-édition, 2022.

B. L.



En 2018 et 2020 Nicolas Bérard a écrit deux livres, un sur les compteurs électriques contrôlés par le dispositif Linky et l'autre sur les réseaux mobiles, en particulier sur la 5G. Dans cet ouvrage-ci, *Ce monde connecté qu'on nous impose*, il embrasse et décrit le monde numérique qui existe déjà et celui qu'on nous prépare. S'il dresse un panorama complet de la logique qui sous-tend ce projet, il multiplie les exemples concrets

et détaillés des manières utilisées pour amener les individus à accepter et même désirer des objets dont ils n'ont pas le besoin. Pour ce faire, on pousse à surexposer les enfants dès leurs premières années. Ceux-ci présentent des retards importants dans la capacité d'entrer en communication avec les autres. Dans certains pays, on tente de prévenir ce néfaste comportement. Ainsi, à Taïwan, les parents qui exposent leur enfant de moins de 2 ans à un écran risquent 1.400€ d'amende pour ce qui est considéré, à juste titre, comme de la maltraitance. En imposant un monde « intelligent », on amène les hommes à devenir moins intelligents et déconnectés d'eux-mêmes. Leur acceptation est bien nécessaire pour que les humains adhèrent aux 20 milliards d'objets déjà connectés, chiffre dont l'intention des promoteurs est de le multiplier par quatre les prochaines années – objectif pour lequel la 5G est nécessaire. Cette numérisation du monde n'est pas acceptée par tous et pour ceux-là, Bérard donne des conseils pour éviter l'addiction aux écrans. Ainsi certains addicts consultent leur smartphone 221 fois par jour ! Pour les résistants, l'auteur propose une boîte à outils pour agir contre la numérisation du monde. Il énonce ainsi un argumentaire contre la 5G. De tels conseils sont bien nécessaires pour lutter contre un projet qui déshumanise nos contemporains.

Nicolas Bérard, Ce monde connecté qu'on nous impose. Le comprendre et le combattre !, Le Passager clandestin, 2022, pages.

A. A.



Sans tomber dans une forme de conspirationisme facile diabolisant les « élites », l'auteur – qui est par ailleurs docteur en médecine et en sociologie – tente de cerner l'influence du philanthrocapitalisme (quel bel oxymore !) et de l'industrie des médicaments dans les décisions publiques et sanitaires. Il est un fait que le capitalisme a réussi sa besogne, à savoir s'introduire dans la quasi-totalité des sphères du social et des hommes. En revenant notamment sur la gestion catastrophique de l'épidémie de Covid-19 (mais aussi sur d'autres scandales sanitaires), l'ouvrage révèle au lecteur qu'à l'heure de la financiarisation de l'économie, le domaine de la santé n'échappe pas à cette mainmise de l'argent et qu'il devient évident que beaucoup de décisions qui émanent d'élans soi-disant solidaires et généreux sont en réalité avant tout prises dans un souci de rentabilité et de profit dont le capital se nourrit inexorablement. Même s'il paraît difficile aux citoyens lambdas de considérer que les politiques se fourvoient tant ils représentent les gardiens du sens de leurs existences, l'ouvrage montre dans quelle mesure le champ sanitaire est corrompu par la logique interne propre au capitalisme, à savoir la tentative d'auto-accumulation illimitée par l'usage pragmatique et non moins illimitée d'une (pseudo)-raison (pseudo)-scientifique. Il s'agit finalement d'un écrit très documenté et d'un travail d'investigation de qualité dont beaucoup de journalistes – tel Sacha Daout de la RTBF par exemple – feraient bien de s'inspirer. Mais ces derniers en ont-ils seulement le désir, ou tout simplement les moyens ?

Michel Cucchi, Influences et pandémies. Expériences hasardeuses et tentations autoritaires, Marco Pietteur, 2022, 220 pages.

Kenny Cadinu



Le politologue Pierre-André Taguieff (né en 1946) est connu pour prendre les thèmes sensibles à bras le corps. Dans une écriture serrée faisant appel à l'histoire, il décortique ici un concept flou, équivoque, polysémique, une « *hétéro-désignation* », l'*extrémisme*, que l'on associe habituellement à « *fascisme* », « *réaction* » ou « *radicalité* ». Méthodologiquement, il n'y a pas d'autre bon moyen que d'« *analyser le phénomène tel qu'il est construit idéologiquement à travers les interactions polémiques* ». Nous sommes donc dans le règne de la subjectivité ! Si l'extrémisme est la plupart du temps classé à droite, l'auteur rappelle qu'il existe aussi un extrémisme de gauche et même du centre, sans oublier un extrémisme religieux (avec l'islamisme en ligne de mire). Comme il est compliqué de répondre à la question « *qu'est-ce que l'extrême droite ?* », il en précise les quelques critères définitionnels : anti-démocratie, anti-égalitarisme, fanatisme idéologique et recours à la violence. Mais il n'y a pas de frontière nette et étanche entre le modéré (le Bien) et le radical (le Mal), ce que tentent d'établir – maladroitement – les approches journalistiques et militantes – dont celle des « *néo-antifascistes* » –, qui recourent systématiquement à la diabolisation, au terrorisme discursif, à l'hyperbole, à l'apodioxie (« *L'argument consistant à rejeter tout argument* »), à la catégorisation confuse, et pour tout dire se vautrent dans la paresse intellectuelle et le sociocentrisme. « *Le postulat des "antifas" est que tout individu ou groupe qui n'est pas reconnu comme étant du "bon côté", c'est-à-dire situé à l'extrême gauche, est un fasciste avéré ou potentiel [...]* ». Pour encore affiner (et compliquer) la donne, l'auteur évoque une enquête montrant que ce sont les partis jugés extrémistes – de gauche et de droite – qui sont les plus enclins à défendre la démocratie ! Il présente aussi ses propres biais : son républicanisme appuyé, son anti-complotisme de convenance, sa grande peur de l'islamisme... sa prudence, aussi ? Comment se fait-il que deux mots soient absents d'un tel essai édité en France en 2022 : « *covid* » et « *Macron* » ?

Pierre-André Taguieff, Qui est l'extrémiste ?, Intervalles, 2022, 165 pages.

B. L.



François Jarrige est historien et cela se lit tout au long des 360 pages de cet ouvrage. La décroissance revisitée par le regard aiguisé de ce maître de conférences est une mine d'informations dont faire le résumé ici est impossible. Le livre est divisé en quatre parties et chacune d'elles est constituée d'articles parus dans le journal *La décroissance* au cours des années précédentes. Jarrige parcourt tous les sujets sensibles, tant industriels, sanitaires, person-

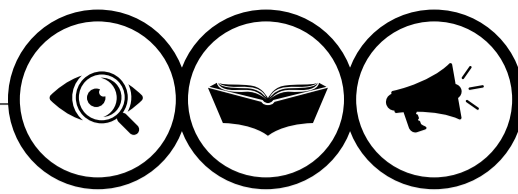
nels que techniques qui composent nos civilisations consuméristes, chaque ligne est mesurée à l'aune des enjeux écologiques et sociétaux. Nous entrons de plain-pied dans « *le spectre de l'épuisement des ressources* » pour plonger dans l'abîme où nous conduit cette consommation illimitée, nous survolons les fausses solutions, les impasses de la croissance « verte »... La quatrième partie essaie de montrer quelques issues à cette poursuite infernale du « toujours plus » ! Cet opus se lit comme un roman tant il regorge de personnages et de renseignements méconnus de notre histoire. Lecture addictive s'il en est, dont il est difficile de sortir indemne.

François Jarrige, On arrête (parfois) le progrès. Histoire et décroissance, L'Echappée, 2022, 359 pages.

Marie-Ange Herman



L'événement des Gilets jaunes, puis celui du coronacircus ont, espérons-le, dessillé les yeux sur la nature de l'État, qui se radicalise, alors qu'une lecture superficielle du néolibéralisme avait pu faire croire qu'il était en perte de vitesse. L'économiste Claude Serfati évoque son pays pour démontrer que la compétitivité économique et la projection de puissance militaire vont de pair depuis longtemps pour renforcer l'État français et son administration, tant sur le plan extérieur (loi « *sécurité globale* », la Françafrique, la région indopacifique) qu'intérieur (loi « *sentinelle* »), au-delà des alternances politiques, dans une perspective sécuritaire qu'il appelle « *l'ère de la mondialisation armée* » où les gouvernements tout-puissants marginalisent le parlement et la justice. Cependant, malgré les ventes d'armes, d'installations nucléaires civiles et de matériel électronique (commandes d'État et exportations), les performances économiques de l'Hexagone marquent le pas. Qu'à cela ne tienne, la cinquième république est celle de la « *dictature présidentielle* », dont Emmanuel Macron est aujourd'hui le représentant accompli. La gestion des crises politiques est maintenant militarisée, masquant la perte de légitimité de dirigeants (mal) élus. La différence entre ennemis extérieurs et ennemis intérieurs s'efface, toute résistance sociale est réprimée, les décrets et lois liberticides s'accumulent, les éléments d'extrême droite dans la police et l'armée s'affirment et réclament la suppression des sanctions judiciaires pour leurs fonctionnaires, pendant que le pouvoir administratif prend la main sur les tribunaux. « *La France constituant] aujourd'hui le maillon faible de la démocratie parmi*



VU, LU, ENTENDU

les pays occidentaux », l'État social et l'État de droit étant en recul et la bureaucratie, plus puissante que jamais, le constat est aussi calamiteux qu'inquiétant. Et comparable, *mutatis mutandis*, à d'autres pays, dont la Belgique.

Claude Serfati, L'État radicalisé. La France à l'ère de la mondialisation armée, La Fabrique, 2022, 241 pages.

B. L.



Petit essai à l'écriture enlevée, *La rivière et le bulldozer*, nous plonge dans le minéral, dans la composition des sols, nous conduit au bord des grands fleuves, au contact des sédiments, des roches qui constituent notre terroir, au milieu des forêts, en un mot : au cœur de notre Alma Mater ! Nous oublions trop souvent que c'est cette écorce fragile qui nous porte et nous supporte. En quelques décennies, les humains, vous comme moi, avons appauvri le terrain, miné les ressources, déréglé l'écosystème, perturbé le climat. Matthieu Duperrex réalise une autopsie de l'Homme en se référant à la géologie. Par une approche philosophique, géomorphologique et originale nous suivons la vie d'un galet de rivière. Nous parcourons les ruines mayas, grecques, romaines, égyptiennes, etc., devenues par la force des choses, fossiles. Nous visitons tous les continents à toutes les époques, nous comprenons enfin (peut-être) l'importance de soigner le socle de notre existence sur la seule planète que nous ayons (exit les lubies de « terraformer » des élites qui rêvent éveillées), « [...] une terre porte une civilisation aussi longtemps que celle-ci prend soin de son sol ». L'auteur introduit aussi la notion d'Anthropocène, « [...] nouvelle époque géologique qui se caractérise par l'avènement des hommes comme principale force de changement sur Terre, surpassant les forces géophysiques ». C'est l'âge des humains ! Celui d'un désordre planétaire inédit. Depuis toujours, nous laissons nos empreintes dans la vase, dans la boue, sur le sable par nécessité, par indifférence, par curiosité... Nous modifions le paysage à notre gré, nous bétonnons, créant des artefacts peu connus comme par exemple l'aménagement des fameuses chutes du Niagara qui ont été « redessinées » à plusieurs reprises pour les magnifier en remaniant leur débit hydraulique. Ceci n'est qu'un exemple parmi tant d'autres que Duperrex nous explique. À la lecture de ces pages, on prend un uppercut en pleine figure, c'est complexe, c'est érudit, c'est bien sourcé et c'est vertigineux. Cet opus amène une vraie réflexion sur notre condition humaine, sur notre civilisation « carbonée » et ses dégâts. Alors que la mode est d'ériger une ode au vivant, c'est par le biais de la pensée écologique que nous surfons sur nos traces passées et présentes. Il est bien sûr très difficile de résumer en quelques lignes la richesse et la densité de ce texte, mais pour en savoir plus foncez acheter ce petit livret vert comme nos campagnes ou... comme l'espoir !

Matthieu Duperrex, La rivière et le bulldozer, Premier parallèle, 2022, 129 pages.

Marie-Ange Herman



Professeur de philosophie en lycée, essayiste et membre de l'Appel de Beauchastel contre la numérisation de l'École, le Marseillais Renaud Garcia a écrit son journal de bord d'enseignant et de parent pendant l'épisode covidien (2021-22), ce qui était une façon de tenir le coup moralement, car, écrit-il, cette année scolaire « fut extraordinairement pénible dans ma "carrière" de professeur ». Le problème central évoqué ici est la réforme du bac pilotée par le ministre d'alors Jean-Michel Blanquer, sur fond de déraison hygiéniste et de numérisation des pratiques. Les considérations théoriques voisinent avec les anecdotes révélatrices vécues dans son établissement. Avec de trop rares collègues, l'auteur a bien essayé d'endiguer la tendance en cours, mais il ont dû faire face à l'accusation de technophobie, à la veulerie et à l'opportunisme de la majorité qui continue à fonctionner dans les inoffensifs cadres de pensée habituels – les conditions de travail, la réflexion sur les apprentissages et la pédagogie –, a pour seule ambition la « validation aménagée de l'existant » et « surjou[nt] l'allégeance aux directives de l'institution, pour se dissimuler l'évidence de leur dépossession ». Résultat, « nous assistons moins à une catastrophe ou à un effondrement brutal qu'à une déconstruction progressive de l'école ». À noter que les références administratives et institutionnelles sont évidemment françaises et nous demanderont un peu de gymnastique mentale pour faire les correspondances avec l'enseignement de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Car les points communs entre les deux entités politiques l'emportent sur les différences.

Renaud Garcia, La déconstruction de l'École, La Lenteur, 2022, 140 pages.

B. L.

Jean-François Braunstein

LA RELIGION WOKE

Après avoir dénoncé la folie autour du genre, de l'animal et de la mort (Grasset, 2018), le philosophe J.-F. Braunstein s'attaque à la tendance en vogue dans la gauche postmoderne en Occident, le *wokisme*, terme d'origine anglo-saxonne regroupant toutes les luttes identitaires, intersectionnelles, décoloniales et de la justice sociale sans horizon assigné, un mouvement qui gagne l'Europe et la France des Lumières et de la raison. De quoi s'inquiéter ! Car de raison, il n'en est

plus question : il y a une « perte totale du sens de la réalité chez ces wokes qui multiplient les propositions contre-intuitives » et les « doctrines absurdes ». La science est une de leurs cibles privilégiées, parce qu'elle serait « patriarcale », « colonialiste » et « raciste ». Il conviendrait de la remplacer par des « savoirs situés » subjectifs, qui ne font aucun cas de la vérité. Il est stupéfiant que cette religion soit née dans des universités (aux États-Unis), des lieux en principe présumés contre le dogmatisme et l'irrationalité, mais où la *French Theory* avait préalablement déblayé le terrain. La doctrine protestante, où la notion d'éveil joue un rôle capital, et le relais des Gafam ont fait le reste. Le wokisme possède ses textes fondateurs (Michel Foucault, Judith Butler, Donna Haraway, Kimberlé Crenshaw, e. a.), ses rites tribaux, ses concepts (masculinité toxique, blanchité, fragilité blanche, racisme systémique, androcène, micro-agressions, mégenrer, etc.). Mais il n'est porteur d'aucun autre projet de société que de repérer sans fin toutes les injustices sociétales afin de les combattre et d'entretenir une culture de la victimisation et de la demande de soins tous azimuts. L'auteur voit dans l'idée du genre le cœur de la religion woke. Sont à effacer les corps et la différence des sexes parce que « seules les consciences existent [et elles] fabriquent le monde ». Après le genre viennent le nouvel antiracisme, qui « a pour principal but d'élargir au maximum le champ de l'accusation de racisme », et l'intersectionnalité, fusion de toutes les discriminations subies ou simplement ressenties. En humaniste, l'auteur s'alarme et incite à réagir, à l'Université et auprès de la jeunesse, avant qu'il ne soit trop tard.

Jean-François Braunstein, La religion woke, Grasset, 2022, 280 pages.

B. L.



Il faut continuer à taper sur le clou de l'anticapitalisme, mais pas n'importe comment ! Nicolas Bonanni entame ici une critique sociale et culturelle du capitalisme, en réfutant le récit marxiste. Car, répétons-le, il n'est pas obligatoire d'être un *afficionado* exclusif du grand penseur allemand pour vouloir se débarrasser du système détesté et réfléchir aux meilleurs moyens d'y parvenir. « Il faut trouver une autre manière de faire régner le socialisme que celle en vigueur depuis un siècle », en misant sur une « révolution sociale ». C'est l'option socialiste-anarchiste que l'auteur retient et propose de revitaliser en dehors de tout dogmatisme, en restant dans un cadre matérialiste. La conquête de l'État est exclue, la concordance des fins et des moyens doit être respectée dans des actions ayant du sens, sachant que le capitalisme ne produira pas son propre dépassement. La question technologique fut le grand impensé des diverses composantes de la gauche, qui se sont contentées de réclamer un changement de propriété qui ne touchait en rien aux structures du capitalisme – c'est le piège dans lequel tombe encore de nos jours La France insoumise et son patron technophile. La sobriété et le contact direct et sensible avec le monde nous aideront à retrouver un maximum d'autonomie dans un contexte industriel, à rebours de « toute cette gauche radicale qui réclame de ses vœux la mise en place de grands ensembles humains régulés scientifiquement ». Il ne suffit plus de résister au néolibéralisme, mais de proposer un nouveau modèle fait d'égalité des conditions et d'autolimitation, en articulant micro- et macro-politique, en bâtissant de nouvelles institutions dédiées.

Nicolas Bonanni, Que défaire ? Pour retrouver des perspectives révolutionnaires, Le monde à l'envers, 2022, 101 pages.

B. L.



Nous étions à vrai dire perplexes à la réception de l'ouvrage, mais les premières pages semblèrent néanmoins démontrer qu'un autre féminisme que celui déployé par *MeToo* et autres *hashtags* est possible. À la lecture finale, on se rendra toutefois compte du simplisme de la pensée déployée dans ce livre qui tend à indiquer au lecteur que les victimes du « capitalisme patriarcal » – les autrices occultant ici que le capitalisme est aussi maternel dans la mesure où il promeut la Jouissance à travers l'hyperconsommation et la réification du prochain – sont avant tout les femmes et les enfants (comme si le banquier n'était pas lui-même victime d'un système qui le dépasse). Parfois, tout laisse penser que les autrices ne vivent pas dans le même monde ou à la même époque que le lecteur – il s'agit de la première édition française d'un ouvrage publié pour la première fois en 1997, mais tout de même – lorsqu'elles affirment que les femmes restent avant tout des travailleuses au foyer, alors même que le capitalisme a réussi à faire de la plupart d'entre elles ce qu'il est parvenu dans un premier temps

à faire aux hommes, c'est-à-dire les transformer en ressources justes bonnes à gonfler la croissance en les émancipant du giron familial. Les chercheuses oublient également que le père (ou si l'on préfère le tiers) représente – dans l'idéal – l'agent qui pose une limite entre la mère et l'enfant qui empêche ce dernier de s'engluer dans le Sein (du capital). Elles omettent par ailleurs le fait que, contrairement aux apparences, le totalitarisme est une affaire maternelle plutôt que paternelle (à l'inverse d'Hitler, les pères ne séduisent et subjuguent que très peu les masses). Elles négligent finalement que le paternel et le maternel sont des fonctions pouvant se retrouver en chacun et que si ce sont des hommes tels que Macron ou De Croo qui gouvernent, c'est en réalité *Big Mother* qui fait la loi. Bref, si tout décroissant pourra trouver du réconfort dans les nombreux passages qui prônent le bon sens et la simplicité volontaire, la critique radicale du capitalisme restera quant à elle sur sa faim.

Maria Mies & Veronika Bennholdt-Thomsen, La subsistance, une perspective écoféministe, La Lenteur, 2022, 427 pages.

Kenny Cadinu



Le problème du mal a hanté la philosophie jusqu'au XIX^e siècle, nous dit Susan Neiman, directrice de l'Einstein Forum à Berlin et spécialiste de la pensée des Lumières. Elle reprend ici la question à nouveaux frais dans un copieux ouvrage définissant la généalogie de la notion à partir d'un événement-pivot, le tremblement de terre de Lisbonne en 1755, qui occasionna une dispute entre Voltaire et Rousseau à propos du sens à lui donner. Le premier était opposé à la

théodicée, option philosophique qui tente de faire face au mal sans céder au désespoir. Les questions de la Providence, du principe de raison suffisante, des rapports entre mal moral et mal naturel, de l'intention, sont aussi passées au peigne fin, en citant Bayle, Leibniz, Hegel, Kant et Hume. « *L'invention de la Providence est née du besoin d'une force de progrès dans un monde qui offre peu de place pour l'espoir* ». Mais comment parler du problème du mal sans évoquer aussi le marquis de Sade, Schopenhauer et Nietzsche ? L'auteure développe ensuite longuement Auschwitz, symbole d'un mal radical et absolument nouveau. Les réflexions d'Arendt à ce sujet sont reprises et prolongées par la contre-théorie selon laquelle Eichmann, loin du petit fonctionnaire terne, était plutôt un fanatique bien conscient de sa tâche génocidaire. Hiroshima et le 11 septembre 2001 sont d'autres exemples caractéristiques du mal. Neiman met en garde : « *Abandonner la tentative de comprendre le mal, c'est abandonner toute assise permettant de s'y confronter, en pensée et en pratique* ». Elle insiste en outre sur le rôle fondamental que doit jouer la raison dans sa compréhension. Pour lecteurs motivés.

Susan Neiman, Penser le mal. Une autre histoire de la philosophie, Premier parallèle, 2022, 476 pages.

B. L.



Le livre *Les enfants de la machine* est en fait le 65^{ème} numéro de la revue *Écologie et politique* qui, depuis longtemps, aborde sous tous les angles l'impact de l'écologie sur nos sociétés. Ici, ils se sont mis à 11 pour analyser les biotechnologies, la reproduction et l'eugénisme. Et il y a de quoi frémir quand on aborde dans les détails ce que font et se préparent à faire certains scientifiques dans ces domaines. En effet, « ...à partir d'une nature désormais considérée, telle une machine, comme passive, inerte et manipulable de l'intérieur, faire surgir, par le biais d'inventions techniques efficaces, un monde nouveau, artificiel et jugé meilleur que l'antérieur ». Pour ce qui est de la reproduction, il ne s'agit plus « de donner naissance à l'autre » ou de le « mettre au monde », mais de « produire un enfant », si possible sans défauts ». Il est étonnant de voir certaines féministes approuver sans réticence les techniques de procréation médicalement assistée (PMA) sous prétexte de satisfaire tous les désirs, même les plus antinaturels. Ainsi, la gestation pour autrui (GPA) est la location, pendant un peu plus de 9 mois de l'utérus de « mères porteuses », souvent motivées par le besoin de moyens pour survivre. Mais l'étape suivante, déjà expérimentée sur des animaux, est l'ectogénèse qui permet le développement de l'embryon et du fœtus dans un utérus artificiel, assurant les diverses fonctions (nutrition, excrétion, etc.) de l'utérus humain (déjà imaginé dans *Le meilleur des mondes*). Les mères sont ainsi éliminées, perdant le pouvoir de contrôler leur fertilité et leur corps. Les hommes pourront contrôler la naissance, ôtant aux femmes ce pouvoir de gestation qui leur permettait d'échapper à une domination totale par les mâles. Et que dire de ces chercheurs qui, dans leurs laboratoires, manipulent les gènes et reprogramment les cellules, leur donnant de nouvelles capacités. C'est ce « gain de fonction » que l'on soupçonne d'avoir créé le virus du Covid-19. L'avènement de la « société machine » est, décidément, une évolution à laquelle on devrait d'urgence imposer des limites.

Collectif, Les enfants de la machine, revue Écologie & Politique n°65, Le bord de l'eau, 195 pages, novembre 2022..

A. A.

Hommage à Madame Merveille

Madame Merveille mérite bien son nom. Pendant 42 ans, elle a tenu sa petite boutique au coin de la rue. Dans les heures creuses de la matinée, son gros chien Tom allongé dans un coin, elle y tenait aussi salon avec ses deux vieilles amies de toujours et l'occasionnel chaland pas pressé. Qu'il pleuve ou qu'il vente, toujours aimable, toujours souriante, Madame Merveille a vendu journaux, magazines, revues et, accessoirement, cigarettes, tabac et grilles de loto à plusieurs générations de clients du quartier. Ayant vu grandir mes enfants, aujourd'hui adultes, elle prenait régulièrement de leurs nouvelles. Qu'il pleuve ou qu'il vente, toujours avec son beau sourire, on croisait aussi souvent Madame Merveille sur l'avenue et dans le square en train de promener son gros chien placide. Sortir son Tom l'obligeait à marcher et à se tenir en forme, m'expliquait-elle.

Lors du basculement de 2020, comme tout le monde, elle a dû fermer boutique. Pas contente, mais pas le choix, bien obligée. Les confinements ont eu raison de l'autre marchand de journaux du quartier, de l'autre côté de l'avenue. Madame Merveille, elle, a tenu bon. Elle a rouvert et continué. « *Les temps sont durs* », nous disait-elle, sans développer, mais sans se plaindre, « *mais ils sont durs pour tout le monde, et j'aime mon métier* ».

Et puis, un triste jour du mois de novembre dernier, alors que je prenais de ses nouvelles en lui achetant mon canard du mercredi, elle m'a annoncé tout de go : « *Je ferme à la fin de l'année*. » Surpris, je n'ai rien trouvé de mieux à lui dire, de manière fort plate et convenue que : « *Triste nouvelle pour nous bien sûr, mais vous allez enfin profiter d'une retraite bien méritée*. » « *Pas du tout, me répondit-elle, je n'ai aucune envie de prendre ma pension, car j'aime toujours autant mon métier, et j'aurais voulu continuer, mais voilà, j'arrivais déjà tout juste à m'en tirer, et avec l'explosion des factures d'électricité, je ne m'en sors plus : maintenant, ce n'est plus que je ne gagne pas assez d'argent, mais j'en perds !* » Et Madame Merveille de m'expliquer que cette situation désastreuse est aussi provoquée par la baisse de la vente des journaux, accélérée par les fermetures imposées en 2020, et l'augmentation des frais bancaires. J'ai ainsi appris avec stupéfaction que, lorsque je lui achetais mon canard à 1,70€ par carte, la banque lui prélevait une commission de 13 centimes, soit presque la moitié de sa modeste marge. Avec sa délicatesse naturelle, jamais Madame Merveille ne m'avait fait la moindre remarque. A posteriori, j'ai honte d'avoir cédé à la facilité de la banque « sans contact » et me suis promis de régler désormais chez les commerçants mes petits achats en liquide.

Outre la baisse générale du lectorat en raison de la concentration des médias de masse et de leur médiocrité affligeante, le détournement des lecteurs vers la presse digitale, la raréfaction subie de l'argent liquide et la numérisation de notre environnement quotidien conduit à l'élimination progressive des petits marchands de journaux indépendants. Car hélas, si elle ne sait pas encore ce qui



Illustration : Philippe Debongnie

va venir après elle, Madame Merveille sait déjà que ce ne sera pas un marchand de journaux. Cette disparition est significative du changement de société en cours. Car, avec son magasin de journaux, Madame Merveille ne proposait pas seulement des revues de sudoku, mots croisés et divertissement, mais, en diffusant l'ensemble de la presse d'opinion et d'analyse – dont *Kairos* – dans toute sa diversité et sans discrimination aucune, elle accomplissait aussi une véritable mission d'intérêt public. À l'échelle du quartier, elle jouait un rôle modeste, mais essentiel et concret en faveur de la diffusion des idées et de la liberté de s'informer.

Bientôt, si la tendance se poursuit, il n'y aura plus dans nos villes d'autres possibilités d'acheter la presse que dans les grandes chaînes implantées dans les gares et autres points de passage dits stratégiques. Dans ce monde qui se constitue à toute allure sous nos yeux, il n'y a plus guère de place pour une Madame Merveille et, avec elle, pour tant d'autres petits commerçants et artisans indépendants. Bien sûr, ces « petits » ne jouent pas de rôle « stratégique » avec « effet multiplicateur ». La preuve : ils ne sont même plus « rentables » en tant que « centres de profits » ! Les épiciers de

quartier sont remplacés par les lieux de vente dits « de proximité » des multinationales de la distribution et les boulangers qui font leur pain eux-mêmes cèdent la place à des chaînes plus douées pour le marketing et les économies d'échelle que pour pétrir la pâte 1. Et pourtant, ce sont des travailleurs indépendants comme eux, des gens comme nous, qui font que nous ne sommes pas de simples salariés consommateurs atomisés et hébétés, rivés à nos écrans au fond de nos boîtes à habiter en un point quelconque de la planète, mais bien les habitants d'une ville, d'un village ou d'un quartier précis, riche de son histoire collective, où il fait bon vivre et se parler.

En espérant avoir le plaisir de continuer à vous croiser de temps en temps en promenade avec votre bon chien Tom, du fond du cœur, merci Madame Merveille. Et que reviennent le temps des cerises et le temps des merveilles !

S. Kimo

Kairos

FINANCEMENT PARTICIPATIF

SOUTENEZ LA PRESSE LIBRE, SOUTENEZ KAIROS

» <https://coop.kairospresse.be> «



* Pour s'abonner, il suffit de faire un virement bancaire à l'ordre de Kairos asbl sur le compte: 523-0806213-24

IBAN BE81 5230 8062 1324 – BIC TRIOBEBB,
et d'indiquer en communication l'adresse d'envoi.

Plus d'infos sur : www.kairospresse.be/abonnement

(Abonnement belge à partir de 20 € pour 5 numéros, 25 € pour la France, 30 € pour la Suisse)

Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs de presse et libraires en Belgique

